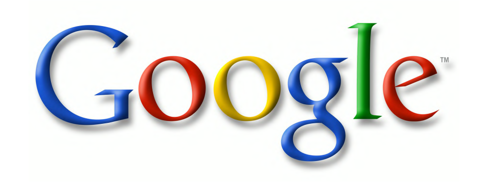

Google




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

LE PREMIER LIVRE

DE

LA MUSE FOLASTRE

RECHERCHÉE

DES PLUS BEAUX ESPRITS DE CE TEMPS

DE NOUVEAU REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

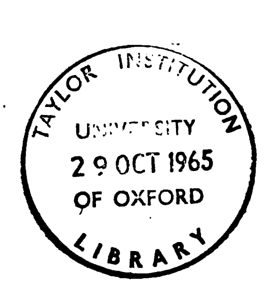


A LYON

PAR BARTHELEMY ANCELIN

IMPRIMEUR ORDINAIRE DU ROY

M. DC. XI.





LE LIBRAIRE

AU LECTEUR.

Diverses considerations (amy Lecteur) m'ont retenu une longue espace de temps, avant que me resoudre à faire voir le jour à ce petit recueil, que j'eusse encore volontiers retenu en son silence sans l'importunité de mes amis. Je te prie le prendre en bonne part, et le croire estre sorty des plus beaux esprits de ce temps. Si je cognoy que ce coup d'essay te soit agreable, je te promets dans peu de jours de te le rendre amplifié de beaucoup. Adieu.


OXFORD



LE PREMIER LIVRE DE LA MUSE FOLASTRE

LES PROVERBES D'AMOUR.

A MADAME DE R.

Madame, on ne voit point, en l'amoureuse affaire,
Femme qui vous surpasse en traits d'agilité;
Mesprise qui voudra ceste dextérité :
Reprendre est bien aisé : mal aisé de mieux faire.
Si je suis trop lourdaut en ceste mesme affaire,
Excusez, s'il vous plaist, mon imbecilité;
Car je ne manque point de bonne volonté,
Mais il est mal aisé pouvoir à tous complaire.
Mon plaisir dure autant comme ma force dure;
Quand on l'a faict un coup, voulez-vous que tout las
Sans prendre son haleine on retourne aux combats?
Il ne faut pas d'un sac tirer double mouture.
Vous avez beau dresser, pour avoir plus de joye,
La teste à mon courtaut, quand il l'a contre bas;
Il a faict ce qu'il peut, madame, il ne faut pas
Ainsi du cuir d'autruy faire large courroye.
Ne me blasmez d'avoir petite marchandise.
En prenant le plus court, le chemin se faict mieux :
Souvent les petits os se trouvent plus moüelleux

Et les petits morceaux ont plus de friandise.
Le petit homme abat bien souvent un grand chesne,
D'un petit esguillon grande asnesse l'on poind.
Puis vous l'avez petit, cela vient bien à poinct,
Il faut que le cousteau se raporte à la guaisne.
A un petit mercier il faut petite balle,
Un bon chartier sçait bien tourner en petit lieu,
Dans un petit fourneau souvent l'on fait grand feu,
Tout va mieux quand du pied la chaussure est esgale.
Mais c'est trop faict l'amour, il faut faire ouverture
Des preceptes d'aimer aux autres maintenant.
Ce n'est rien d'estre riche et cacher son talent,
Il faict bon joindre l'art avecques la nature.
Il ne faut en aimant du premier jour pretendre
D'arriver au doux poinct qui guerit nostre feu.
Pour venir à ce poinct il faut attendre un peu,
Car on dit que tout vient à poinct qui peut attendre.
Quiconque veut aimer et desire qu'on l'aime
Faut qu'il s'aime premier, s'il est aimable à luy;
Après il se pourra rendre aimable à autruy :
Il faut que charité commence par soy-mesme.
Si vous vous mesprisez, la femme vous mesprise;
Prisez-vous, au contraire, elle vous prisera :
Tout homme glorieux des femmes jouira.
Aussi dit-on tousjours : Qui est fol qui se prise.
Il vous faut en amour peu parler et bien faire :
Les femmes n'aiment pas les plus grands deviseurs;
Ceux qui parlent beaucoup sont les moindres faiseurs,
Et les moindres parleurs despeschent plus d'affaire.
Il ne faut qu'un amant du premier coup descoche
Sa demande si tost : ce n'est pas estre fin
De vouloir commencer son amour par la fin;
Avant que de combattre il faut faire l'approche.
Si ne pouvez fléchir par prière une amie,
Vos larmes la vaincront : la femme est comme un vent,
Les pleurs comme une pluye; on a veu bien souvent
De grands vents abatus d'une petite pluye.
Mais si vous rencontrez une humeur trop contraire

Au délice d'amour, ne vous arrestez pas
A prendre tant de peine à l'attraire en vos lacs :
Car on a beau prescher qui n'a soin de bien faire.
Si elle vous escoute, esperez bonne yssue :
Il ne faut qu'un peu d'eau pour esteindre un grand feu.
La parole en amour comme ailleurs faict le jeu :
Ville qui parlemente est à demy rendue.
Faut avec vos devis la rendre amadoüée
Par folastres baisers et par doux maniment,
Du toucher on parvient au surplus aisément :
Dame touchée, aussi dit-on, dame jouée ;
Et si en la baisant elle ne vous resiste,
Gaignez tout aussi tost faveur en autre lieu,
Et pource en devalant tirez droict au milieu :
C'est toujours au mitan que la vertu consiste.
Pour vous mettre en humeur, il faut emplir la pance;
Sans Ceres et Bacchus, Venus est sans pouvoir,
Un ventre bien guidé est plus prompt au devoir.
Après la pance, aussi ce dit on, vient la dance.
Encor que le plaisir du seul homme procede
Li peut-il estre aussi de la femme augmenté;
Je veux bien que l'homme ait le droict de son costé,
Mais aussi le bon droict a souvent besoin d'aide ;
Si vous avez du mal en la première attainte
Ne perdez pas le cœur : d'un dur commencement
Vient une heureuse fin; nul plaisir sans tourment;
Tousjours cher en amour est la première pointe.
Mais avant que jouer au beau jeu desirable,
Il est bon quelquefois, pour fuir le hazard,
De visiter les lieux, car il serait trop tard,
Les poulains estans pris, de fermer son estable.
Il n'y a point de mousse auprès de la caverne.
Luy disoit un quidam en rembourrant son bas.
Je vous diray, dit-elle, aussi bien n'est il pas
Grand besoin de bouchon à commune taverne.
J'ay autrefois ouy d'une autre bonne rosse
Que l'on n'a des chastrez aucun contentement,
Alleguant pour raison ce qu'ordinairement

On dit que le poisson ne vaut rien sans la sausse.
La femme pour tomber souvent à la renverse
N'est pas plus à blasmer en matière d'amours :
Le sexe a de nature ainsi les talons courts,
Il n'est si bon chartier qui quelquefois ne verse.

ESTREINES DU POIL.

C'est unique flambeau, le bel astre du monde,
Qui d'un cours mesuré nous compasse les ans,
Rameine la saison où l'on faict ces presens,
Où s'espand de beaux dons une source féconde.
Mais que vous donneray-je, hélas! vostre mérite
Passe tous les presens; mais, ainsi que les dieux
Se contentent de peu, tout estant moindre qu'eux,
Aussi vostre grandeur d'une estreine petite.
Or cherchant à part moy quelque chose excellente
Propre à vous estrener, je n'ay rien rencontré
Plus digne d'estre offert que ce beau poil doré :
Permettez que mon vers sa louange vous chan e.
Vous surtout qui prisez une chose jolie,
Si vous voulez sçavoir que ce don est joly,
Tournez le mot de poil, vous trouverez poly;
Et qu'est-il plus joly qu'une chose polie?
Ce grand Dieu Jupiter, qui pour sa providence
L'ame de l'univers est nommé de Platon,
Fut jadis appelé le Barbu (ce dit-on),
Pour monstrer sa grandeur, sa vertu, sa puissance.
Apollon, dont les rais esclairent tout le monde,
Ce dieu qui dans le ciel conduisant son beau cours
Donne vie à nostre ame, et le jour à nos jours,
Est surtout renommé pour sa perruque blonde.
Et vous dont les soleils donnent l'ame à nostre ame,

Et les jours à nos jours, vous dont le poil doré
Par dessus Apollon mérite estre adoré,
Vous qui bruslez nos cœurs d'une si douce flamme,
Que j'aime votre poil, ô ma belle Cyprine,
Que j'aime ces liens, et vos gentils cheveux !
Amour pour m'enlasser s'est voulu servir d'eux
Comme dieu qu'il estoit d'une chose divine;
Des astres par le poil la puissance est cogneuë,
Car les signes au ciel n'estans mis sans raison,
L'on craint bien leur effect, mais en toute saison,
L'on redoute surtout l'estoile cheveluë.
Ceux dont jadis estoit la memoire honnorée
Entre plusieurs loyers digne de grand renom,
Avoient une statue érigée en leur nom,
A laquelle on faisait une barbe dorée.
Le philosophe aussi, pour marque de prudence,
Portoit la barbe longue, ainsi qu'en nostre temps
On a veu les rois seuls et les princes plus grands
Porter les longs cheveux et longue barbe en France.
Nature cognoissant vostre sexe, mesdames,
Estre en perfection des hommes surmonté,
Pour un signe évident de vostre infirmité,
Nous a garny de poil beaucoup plus que les femmes.
Nous lisons que jadis celuy qui dans Athènes
Osa raser sa barbe et son poil le premier,
De là fut appellé en risée Barbier,
Bien qu'il eust merité beaucoup plus grandes peines.
Les délices, dit-on, des femmes de Turquie
Sont de faire tomber leur perruque d'embas :
Barbare nation, tu ne merites pas
Estre des ornements de nature embellie.
A Rhodes, ceste loy fut trouvée très-belle,
Qu'aucun n'ostast son poil : Alexis, ce dit-on,
Voyant quelqu'un n'avoir point de barbe au menton,
Disoit celuy veut faire un acte indigne d'elle.
Les serfs n'osoyent porter la perruque honorable
Qui rendoit des Romains le beau chef redouté :
On ne pouvoit marquer, ô belle liberté !

D'un plus digne ornement ton prix inestimable.
Celuy qui nous défend la luxure execrable
Permet que le poil tombe aux gens plus desbauchez,
Afin de reprimer ces énormes pechez
Par la honte de perdre une marque honorable.
Jadis quand on vouloit sçavoir l'aage complette,
On cognoissoit au poil l'aage de puberté,
Et jugeoit à bon droict, ô aage antiquité!
Le parfait jugement d'une marque parfaicte.
On guerit bien plustot, c'est une reigle vraye,
Quand on est près du poil quelquefois offensé ;
Femmes qui quelquefois vostre honneur est blessé,
Consolez-vous, le poil est auprès de la playe.
Quand quelqu'un est mordu la guerison plus preste
Est de prendre (dit-on) du poil de l'animal,
Aussi quand vostre amour a causé nostre mal,
Nous cherchons la santé par le poil de la beste.
Pour monstrer que du poil l'essence étoit divine,
Nature au plus haut terme en honorable lieu
Elle en a mis aussi environ le milieu,
D'autant que c'est la place où la vertu domine.
On voit des corps humains la fragile nature
Estre subjecte à mort et à corruption ;
Le poil resiste mieux à ceste passion,
Et comme plus divin dompte la pourriture ;
C'est pourquoi justement, ô déesse immortelle!
Je consacre aux autels de vostre déité
Un don semblable à vous, en grandeur, en beauté,
En nature divine où vous paraissez telle.

IRRESOLUTION FEMININE.

Je ne l'ay dit qu'en moy et si je me défie
Que moy mesme vers moy face tour d'ennemie,
Déclarant un secret que j'ay pris sur ma foy.
Je ne le diray point, mais le pourrois-je taire ?
Si, si, je le diray : ce pourroit-il bien faire
Que je vueille trahir et mon penser et moy ?
Or sus, je le diray : non feray. Ah ! je pense
Que ne le disant point je perdrois patience.
Si je le dis aussi, j'y auray grand regret.
Si je ne le dis point, je seray en grand peine :
Mais quoi ! si je le dis, je suis toute certaine
De ne pouvoir jamais rappeler mon secret.
Je ne le diray point, j'ay peur de me desdire ;
Il faut que je le die : hé bien ! que peut-il nuire ?
Je ne le diray point, j'ai peur de m'en fascher.
Je le diray pourtant, qu'est-ce que j'en doy craindre ?
Je ne le diray point, il faut apprendre à feindre,
Un secret perd son nom qui ne le peut cacher !

L'ANATOMIE DU MANTEAU DE COUR.

Manteau des manteaux le plus mince,
A jamais exempt de la pince,
Pour ta cruelle pauvreté
En ton espèce incomparable ;
Manteau neantmoins venerable
Pour ton extrême antiquité,

Encor que la tigne te mange

Si veux je chanter ta loüange,
Et qu'on sçache par l'univers
Que ta capacité petite
Faict que ton vieil haillon merite
D'avoir quelque place en mes vers.

Déesse au visage effroyable,
Par toute la terre habitable
Des humains la peur et l'effroy,
Qui règne dessus la misère,
En ton geste triste et austère,
Maigre déesse, inspire moy.

Ce manteau qui n'eut onc au monde
De vestement qui le seconde,
Fut jadis d'un drap assez fin ;
Maintenant on ne peut cognoistre
Si c'est sarge, drap ou limestre ,
Car le pauvret tire à la fin.

Il fut d'une façon honneste :
Premierement manteau de feste
Garny d'un colet de velours,
Et d'une doubleure de frize ;
Puis tost après, changeant de guize,
Devint manteau de tous les jours.

Il eut un compagnon fidèle
Qui dura jusqu'à la ficelle,
Bien qu'il fust debile et fluet,
Manteau qui fit durant sa vie
Comme le roy devant Pavie,
Tirant jusqu'au dernier filet.

Après le temps de son service,
Cestuy-cy succède à l'office,
Servant luy sert pour tous les deux :
Mais une chose l'importune,
Car il se plaint de la fortune
Qui le rend le manteau d'un gueux.

Il n'y a ny façon ny sorte
Dont un habillement se porte
Que le pauvret n'ait practiqué.
Il a esté robbe sans manche
Changeant de visage au dimanche
A tous usages apliqué.

Maintefois durant la froidure
Il a servi de couverture
Contre l'injure de la nuict,
Et d'une façon differente
De rideaux de ciel et de pante,
De fonds et de tour à son lict.

Il fut außsi mis pour sa trousse,
Et mesme après servit de housse
Sur quelque cheval emprunté ;
Le valet allant en message,
Qui n'eut onc practique ny gage,
Souvent l'a sur son dos porté.

Ce manteau (ce sont choses seures)
A usé dix et sept doubleures,
Et plusieurs fois changé de teint ;
Comme un cameleon estrange
Qui en mille façons se change,
Ainsi luy se teint ou deteint.

Le gris fut sa couleur première ;
Mais depuis d'une autre manière
Le vert gay lui fut ordonné ;
Puis changeant en quelque autre sorte,
Il fut après de feuille-morte,
Puis on le teignit en tanné.

Il fut en dernière teinture
Teint de noir, couleur la plus seure,
Gratté, retrait et retourné ;

2

Et depuis en ce muable estre
Pour l'indigence de son maistre
A en cest état sejourné.

Ainsi sur la fin de son aage
Il remporte cest advantage,
Par un accident peu commun,
Qu'à voir ses dents mises en ordre
L'on diroit qu'il est prest à mordre,
Monstrant ses griffes à chacun.

Il est tesmoin, bien que sans l'estre,
Des coups de baston que son maistre
A reçeus et non pas donné,
Et à voir de façon nouvelle
Veu ses reins au pied d'une eschelle
De coups de pierre cotonné.

Il va suivant sans intervalle
Son maistre, en quelque part qu'il aille ;
Il est dans les prisons cogneu,
Dans l'Hostel Dieu, dans la taverne,
D'où souvent il sort sans lenterne,
Et la plus-part du temps tout nu.

Il a d'incroyable manière
Et de grace particulière
La proprieté du serpent ;
Car autant de fois que l'usure
Luy donne quelque decoupure,
Autant de fois il s'en reprend.

Ce manteau se rend si traictable
Qu'il est le tapis de la table,
Qui ne servit oncq à manger;
Une chose le reconforte,
C'est que jamais on ne le porte
Aux batailles ni au danger.

Mais après tant de bons services,
Il endure mille supplices
Par la cruauté d'un valet,
Qu'à la fin d'espargner sa peine,
Le decrotant, ronge sa leine
Et le rend petit mantelet.

Son maistre le faict par malice,
Car comme son bien s'appetisse
Il veut qu'il diminue aussi,
Afin que de mesme cadance,
En voyant périr sa chevance,
Son mantelet soit raccourcy.

Il veut qu'on le reserve encore,
Tant ce vestement il honore,
Pour son ensevelissement :
Mais comment se pourroit-il faire,
Veu qu'il ne sçauroit satisfaire
Pour sa teste tant seulement ?

Manteau, bien que ta vieille corde
Semble crier miséricorde
Au secours d'un autre manteau,
Et qui justement devrois estre
Las du service de ton maistre
En repos dans quelque tableau ;

Puis, appendu pour recompense
Dans le temple de l'indigence
Comme relique precieux,
Où, las d'un zèle charitable,
Vers la déesse miserable
Seroit le triomphe des gueux.

LA COURTISANE REPENTIE.

DU LATIN DE P. GILLEBERT.

Retirez-vous, amoureuses pensées,
Des faux plaisirs de Venus offensées,
Et toy, qui es le père de soucy,
Cruel enfant, retire-toy aussi.

Retirez-vous, ourdisseurs de finesse,
Propos flatteurs qui gastez la jeunesse.
Larmes, soupirs, nostre plus grand sçavoir,
Subtils appas pour les fols decevoir;
Retirez-vous, petites mignardises,
Et vous, du lict folastres gaillardises,
Et tout cela que par art feminin
Amour destrempe au miel de son venin.

Adieu, adieu, vous qui m'avez aimée,
Et qui m'avez surmonté desarmée ;
Adieu, troupeau affronteur bien instruit,
Troupeau romain, qui la grand' louve suit.
Un long adieu ; adieu donc, mes complices,
Qui vieillissez au bourbier de vos vices,
Qui maintenant, sur la fleur de vos ans,
De toutes parts ceintes de courtisans,
Vous amassez, par leur sotte largesse
Injustement une fausse richesse,
Ou qui gaignez, ô misérable gain
A tous venans nuict et jour vostre pain.

Je ne veux plus, pour tels loyers acquerre,
Gaigner la solde en l'amoureuse guerre ;
Je ne veux plus ses finesses brasser,
Je ne veux plus les amans enlasser,

Par tels appas, de promesses frivoles,
Ny pour l'argent donner telles paroles.

Par la cité, portant dessus le front
Le feint martel, je n'iray comme vont,
Quand la fureur les a faict plus malades,
Du dieu Bacchus les vineuses menades;
Je laisse là tous ces sifflets menus,
Sifflets tant bien des amoureux cogneus;
Je ne veux plus me promener en coche,
Marque jadis des dames sans reproche,
Signe aujourd'huy des vices effrontez,
Qui ont rendu nos honneurs esbontez.
Rome, qui as veu de tes sept montaignes
Tout l'univers ployé sous tes enseignes,
Tu ne vois plus, pour ton plus grand bon-heur,
Qu'un grand troupeau de filles sans honneur.
T'a point laissé Ilia la vestale
De tant de maux la semence fatale?
Ou si tu tiens ces desirs vicieux
De celle-là qui, mise entre les dieux;
Pour celebrer ses festes impudiques,
Fait despoüiller celles qui sont pudiques?

Tiendrois-tu point, ô romaine cité,
De ton autheur ton impudicité,
Qui enleva par publiques rapines
Impudemment les craintives Sabines?
Mars te donna un esprit belliqueur,
Tu tiens d'Ilie à ceste heure le cœur :
Les anciens ont adoré le père,
Et maintenant nous adorons la mère.
Voilà le poinct de toute ma douleur,
Voilà l'object de mon premier malheur;
La liberté trop librement permise
Qu'impudemment tes vices ont acquise.
Adieu donc fards dont mon visage est peint,
Boistes où sont les couleurs de mon teint,

Eaux et empoix dont la face on déguise,
Croye et ceruse, et biacque de Venise ;
Je prends de vous congé pour tout jamais,
Je ne veux plus me peindre desormais;
Ains dès icy j'abandonne l'usage
Du fard menteur qui gaste le visage;
De la beauté je veux me contenter
Que m'a voulu nature presenter;
Et ne veux plus, pour me faire plus belle,
Changer par art ma forme naturelle.

Plus de pincette et de miroir ne veux;
Adieu le soin de friser les cheveux,
Eaux et unguents par lesquels on efface
Taches, rougeurs et rosseurs de la face,
Ce qui deride et plus estroictement
Serre la peau dessous le vestement,
Ce qui les dents convertit en yvoire,
Et des sourcils la vouste rend plus noire,
Ce qui les doigts crassus et mal polis,
Change en couleur de rosée et de lis;

Adieu vous dy, ô vous herbes encore !
Par qui le chef de jaune se colore;
Drogues, adieu, et adieu tout cela
Par qui revint mon poil qui s'en alla;
Adieu encor la caute médecine
Qui m'a gardé de reclamer Lucine.

Adieu par qui s'eschauffe la froideur,
Adieu par qui se corrige l'odeur;
Eaux de senteurs, musq, et civette, et ambre,
Parfums du lict et parfums de la chambre,
Le luth, le bal et tout ce qui plaist mieux,
Soit du Pétrarque, ou soit du Furieux;
Adieu, liens, enchantemens et charmes,
Qui de nostre art sont les dernières armes

Adieu, fenestre et porte, où trop souvent
J'ay amusé l'amoureux poursuivant;
Porte cent fois d'une main courroucée,
Des fols amans en colère poussée,
Adieu, sifflets et petits bruits legers,
Signes qui sont mutuels messagers,
Et tous les arts, dont la vieille rusée
Sçait appaster la jeunesse abusée.
O bon advis, si tu es quelque Dieu,
Je prends franchise en ton plus sacré lieu,
Te présentant la despouille du vice
Comme nonnain voüée à ton service,
J'apporte icy la cendre des plaisirs,
Qui ont bruslé mes plus jeunes désirs.

Et quant à vous, ô robes tyriennes,
Robes de soye et perles indiennes,
Petits anneaux par l'oreille passez
Riches carcans en mon col enlassez;
Pompeux habits, dont la molle richesse
Fut le loyer de ma folle jeunesse,
Ou soyez vous par la flamme abolis,
Ou au plus creux de l'onde ensevelis :
Rien n'en demeure et ne soit, moy bruslee,
Flamesche aucune à mes cendres meslée.

LA CONTRE REPENTIE

DU MESME GILLEBERT.

Si mon esprit qui peut sortir dehors
De ce qui n'est que prison de son corps,
Suivant tousjours sa trace coustumière
Recherche encor la liberté première,

Si le sejour d'un travail ocieux,
Nourrissement des desirs vicieux,
Reveille en moy la flamme accoustumée.
Plus que devant en mon cœur allumée,
Pourquoy, helas! d'un nœud si rigoureux
Ay-je lié mes ans plus vigoureux,
Et pourquoy s'est la douleur de ma vie
Dessous un joug si pesant asservie?
Folle, pourquoy en lieu si reserré
Dedans mon corps s'est mon cœur enterré,
Si, en moy-mesme estant ensevelie,
Je suis encor de la flamme assaillie?

Or, adieu donc, vaine pudicité,
Qui serve tient nostre captivité,
Pudicité sous miserable feinte
D'un soin forcé honteusement contrainte.
Mère d'amour, suivant mes premiers vœux,
Dessous tes loix remettre je me veux,
Dont je voudrois n'estre jamais sortie,
Et me repens de m'estre repentie;
Car veu le soin, les travaux et dangers,
Dont et par terre et par flots estrangers,
Nous sommes ceints, veu la folie humaine,
Ambitieuse aux causes de sa peine,
Oses-tu bien, ô rigoureux censeur,
De nos plaisirs corrompre la douceur?
Oses-tu bien l'amour nous interdire,
Qui de nos maux le seul bien se peut dire?

Reposez donc aux champs Elysiens,
Reposez vous, esprit des anciens,
Et tousjours soient de roses rougissantes
Et de beaux lis vos urnes florissantes,
Pour à bon droit avoir deifié
Ce sainct troupeau à Venus dedié,
Ce sainct troupeau de filles plus humaines,
Tant reveré des matrones romaines.

Cypris ainsi, source de nostre sang,
Entre les dieux jadis trouva son rang,
Et sçavez-vous qui l'a faicte si grande?
Cypris la belle estoit de notre bande.

Si Flore n'eust faict le peuple héritier
De tant de biens gaignez à ce mestier,
Le peuple n'eust, pour la memoire d'elle,
Par tant d'honneurs rendu Flore immortelle :
Et toy, qui es nostre premier honneur,
Romaine Ilie, à ce mesme bon-heur
T'appelle encor la martiale Rome,
Qui de son sang l'origine te nomme.

Helas? pourquoy allons-nous donc courant
Après l'advis du sot peuple ignorant?
Pourquoy defend la loy mal equitable
Cela qui est sainctement imitable ?
Pourquoy sont tant nos desirs ennemis
De ce qu'aux dieux les hommes ont permis?
Pourquoy nous a la liberté ravie,
Ce faux honneur, tyran de nostre vie?

Rome, faignons qu'on nous chasse d'icy,
Soudainement tu te verras aussi
Abandonner, et ceste seule perte
Pourra suffire à te rendre deserte;
Soudain de toy l'estranger s'enfuira,
D'y demeurer le moine s'ennuîra,
Et de tes meurs se rendra fugitive
Des courtisans la grand' trouppe lascive.

Des monuments par les temps devorez
Nous sommes seuls ornemens demeurez,
Seuls ornemens de l'antique memoire,
Et de ce lieu la renaissante gloire.
Rome, qui sceus tout le monde dompter,
Tu le peux bien encore surmonter

Par le moyen des armes cypriennes,
Et regaigner tes palmes anciennes.

Desormais donc à mon col soit permis
Jetter le joug où je l'avais soubmis,
Et desormais retourne la franchise
De père en fils en nostre sang acquise :
Franchise las ! que fort mal j'entendy
Lors qu'en ce lieu serve je me rendy ;
Mais qui fera desormais sa demeure
Avecques moy jusqu'à tant que je meure ?

Devotes sœurs, qui estes sur la fleur
De vos beaux jours, je plains vostre malheur ;
Je plains le soin qui vous ronge sans cesse,
Je plains le temps, je plains vostre jeunesse.
Las ! vous sechez, et les flambeaux ardans
De vos desirs vous bruslent au dedans,
Comme du bled les forests jaunissantes.
Ardans parmy les flammes ravissantes,
Comme le feu en la fournaise estraint
Va forcenant, le vostre ainsi contraint
Secrettement vous ard jusqu'aux mouëlles ;
Et en bruslant acquiert forces nouvelles.
Vous languissez, et, voyant tout autour
Vos corps serrez d'un effroyable tour,
Vous efforcez, avecques mains craintives,
Rompre les lacs qui vous tiennent captives.

Ainsi l'oyseau en la cage enfermé
Recherche en vain son bois accoustumé ;
Ainsi en vain la beste prisonnière
Veut retourner en sa vieille tasniere,
Et vous ainsi voulez sortir de là.
Mais les destins s'opposent à cela,
Vous enserrant plus fort que la noire onde,
Qui court là bas en neuf tours vagabonde ;
Peu à peu donc vos corps se brusleront,

Et tous sechez en cendres tomberont :
Mais quant à moy, libre je m'en desporte,
Et de bonne heure esloigne vostre porte.

Adieu, verroux, adieu, portaux ferrez,
Les petits trous des huis tousjours serrez,
Les lieux devots, les chambrettes petites,
L'enroüé son des chansons tant redites,
Le long silence et le tombeau des corps,
Devant leur mort mis au nombre des morts,
Les neufves nuicts et l'esguillon qui touche
Les tèndres cœurs en leur deserte couche.

Cherchez, cherchez, qui d'un teinct paslissant
Trompe l'ardeur de son feu languissant,
Ou qui par art un mary se façonne,
Et son plaisir elle mesme se donne,
Ou qui si fort l'imagine en veillant
Qu'elle le sent encore en sommeillant;
Ou qui avec quelque compagne sienne
Voise imitant la docte Lesbienne.

Je ne veux plus nature decevoir,
Parce qu'on peut en dormant concevoir;
Je ne veux plus d'un demon estre femme;
Je ne veux plus contr'imiter la flamme
De ces jumens qui, pleines bien souvent,
Pour leur mary n'ont autre que le vent,
Quand le printemps (miracle de l'Espagne)
Les espoinçonne à travers la campagne.
Je laisse là ces plaisirs contrefaicts;
Je veux sentir les naturels effets,
Et m'en retourne aux tentes plus heureuses
Gaigner la solde aux guerres amoureuses.
Et quant à vous, armes de chasteté,
Habits tesmoins de nostre honnesteté,
Le vermoulu et les teignes encore,
Et le reclus desormais vous devore;

Je vous laisse, et promets de ne sentir
D'oresnavant un autre repentir.

COMPLAINTE DES SATYRES AUX NYMPHES.

IMITÉ DU BEMBE.

Dites, nymphes, pourquoy tousjours
Vous allez fuyant nos amours?
Ont les satyres quelque enseigne
Qui merite qu'on les desdaigne?

Si nous avons le front cornu,
Bacchus aux cornes est cognu,
Et la pucelle Candienne
Ne desdaigne point d'estre sienne

Si nostre teinct est rougissant,
Phœbus ne l'a pas blanchissant;
Et Clymène, qui le fit père,
Par luy n'a honte d'estre mère.

Si nous portons barbe au menton,
Tel encor Hercule voit-on,
Et toutesfois Dejanire
De luy sa bouche ne retire.

Si nostre estomach est velu,
Mars, comme nous, l'avait pelu;
Pourtant n'en faisoit point de plainte
Ilia, qui en fut enceinte.

Si nos pieds vous semblent honteux,
Est il rien plus laid qu'un boiteux?

Toutesfois, ô Cypris la belle,
Un boiteux sa femme t'appelle.

Bref, si nature nous a faicts
En quelques choses imparfaicts,
Ce sont tels vices excusables,
Puis qu'au ciel ils ont leurs semblables.

Mais vous qui n'aimez que pour l'or
(Comme toutes femmes encor)
Nous dedaignez et n'êtes chiches
A ceux là qui sont les plus riches.

EPITAPHE D'UN PETIT CHIEN.

Dessous ceste motte verte
De lis et roses couverte,
Gist le petit Peloton,
De qui le poil foleton
Frisoit d'une toison blanche
Le dos, le ventre et la hanche.

Son nez camard, ses gros yeux
Qui n'estoient point chassieux,
Sa longue oreille veluë
D'une soye crespeluë,
Sa queue au petit flocquet
Semblant un petit bouquet,
Sa jambe gresle, et sa patte,
Plus mignarde qu'une chatte
Avec ses petits chattons,
Ses quatre petits tetons,
Ses dentelettes d'yvoire
Et la barbelette noire

De son musequin friand.
Bref, tout son maintien riant,
Des pieds jusques à la teste,
Digne d'une telle beste,
Méritoit qu'un chien si beau
Eust un plus riche tombeau.

Son exercice ordinaire
Estoit de japper et braire,
Courir en haut et en bas,
Et faire cent mille esbats
Tous estranges et farouches,
Et n'avoit guerre qu'aux mouches
Qui luy faisoient maint tourment;
Mais Peloton dextrement
Leur rendoit bien la pareille,
Car se couchant sur l'oreille
Finement il aiguignoit
Quand quelqu'une le poignoit :
Lors d'une habile soupplesse
Happant la mouche traistresse,
La serroit bien fort dedans
Faisant accorder ses dents
Au tintin de sa sonnette
Comme un clavier d'espinette.

Peloton ne caressoit
Sinon ceux qu'il cognoissoit,
Et n'eust pas voulu repaistre
D'autre main que de son maistre,
Qu'il alloit tousjours suivant,
Quelquesfois marchoit devant,
Faisant ne sçay quelle feste
D'un gay branslement de teste.

Peloton tousjours veilloit
Quand son maistre sommeilloit,
Et ne souilloit point sa couche

Du ventre ny de la bouche.
Car sans cesse il gratignoit
Quand ce desir le poignoit :
Tant fut la petite beste
En toutes choses honneste.
Le plus grand mal, ce dit-on,
Que fit nostre Peloton
(Si mal appelé doit estre),
C'estoit d'esveiller son maistre,
Jappant quelquesfois la nuict,
Quand il sentoit quelque bruit;
Ou bien, le voyant escrire
Sauter, pour le faire rire,
Sur la table et trespigner,
Folastrer et gratigner,
Et faire tomber sa plume,
Comme il avoit de coustume.
Mais quoy ! nature ne faict
En ce monde rien parfaict,
Et n'y a chose si belle,
Qui n'ait quelque vice en elle.

Peloton ne mangeoit pas
De la chair à son repas;
Ses viandes plus prisées,
C'estoient miettes brisées,
Que celuy qui le paissoit
De ses doigts amolissoit :
Aussi sa bouche estoit pleine
Tousjours d'une douce haleine.

Mon Dieu, quel plaisir c'estoit,
Quand Peloton se grattoit,
Faisant tinter sa sonnette,
Avec sa teste folette;
Quel plaisir, quand Peloton
Cheminoit sur un baston,
Ou, coiffé d'un petit linge,

Assis comme un petit singe
Se tenoit mignardelet
D'un maintien damoiselet;

Ou sur les pieds de derriere,
Portant la picque guerriere,
Marchoit d'un front asseuré,
Avec un pas mesuré;
Ou couché dessus l'eschine
Avec ne sçay quelle mine
Il contrefaisoit le mort;
Ou quand il couroit si fort,
Qu'il tournoit comme une boule,
Ou un peloton qui roule?

Bref, le petit Peloton
Sembloit un petit mouton,
Et ne fut onc creature
De si benigne nature.

Mais, las! ce doux passetemps
Ne nous dura pas longtemps;
Car la mort ayant envie
Sur l'aise de nostre vie,
Envoya devers Pluton
Nostre petit Peloton,
Qui maintenant se pourmeine
Parmy ceste ombreuse plaine
Dont nul ne revient vers nous.
Que maudites soyez-vous,
Filandières de la vie,
D'avoir ainsi par envie
Envoyé devers Pluton
Nostre petit Peloton.
Peloton qui estoit digne
D'estre au ciel un nouveau signe,
Tempérant le chien cruel
D'un printemps perpetuel.

EPITAPHE D'UN CHAT.

Maintenant le vivre me fasche
Et à fin, Magny, que tu sçache
Pourquoy je suis tant esperdu,
Ce n'est pas pour avoir perdu
Mes anneaux, mon argent, ma bourse.
— Et pourquoy est-ce doncques? — Pource
Que j'ay perdu depuis trois jours
Mon bien, mon plaisir, mes amours!
Et quoy! ô souvénance griefve!
A peu que le cœur ne me creve,
Quand j'en parle ou quand j'en escris :
C'est Belaud, mon petit chat gris,
Belaud, qui fut par adventure,
Le plus bel œuvre que nature
Fit onc en matière de chats :
C'estoit Belaud la mort aux rats,
Belaud, dont la beauté fut telle,
Qu'elle est digne d'estre immortelle.

Doncques Belaud premièrement
Ne fut pas gris entièrement,
Ny tel qu'en France on les voit naistre
Mais tel qu'à Rome on les voit estre,
Couvert d'un poil gris argentin,
Ras et poly comme satin,
Couché par onde sur l'eschine,
Et blanc dessous comme un ermine :

Petit museau, petites dents,
Yeux qui n'estoient pas trop ardents,
Mais desquels la prunelle perse
Imitoit la couleur diverse

Qu'on voit en cest arc pluvieux
Qui se courbe au travers des cieux

La teste à la taille pareille,
Le col grosset, courte l'oreille,
Et dessous un nez ebenin
Un petit mufle lyonnin,
Autour duquel estoit plantée
Une barbelette argentée,
Armant d'un petit poil folet,
Son musequin damoiselet,
Jambe gresle, petite patte
Plus qu'une moufle délicate,
Sinon alors qu'il desgaignoit
Cela dont il esgratignoit;
La gorge douillette et mignonne,
La queue longue à la guenonne,
Mouchetée diversement
D'un naturel bigarrement;
Le flanc haussé, le ventre large,
Bien retroussé dessous la charge,
Et le dos moyennement long,
Vray souriant s'il en fut onc :
Tel fut Belaud la gente beste,
Qui des pieds jusques à la teste
De telle beauté fut pourveu,
Que son pareil on n'a point veu :
O quel malheur! ô quelle perte,
Qui ne peut estre recouverte!
O quel dueil mon âme en reçoit!
Vrayment la mort, bien qu'elle soit
Plus fière qu'une ourse inhumaine,
Si de voir elle eut pris la peine
Un tel chat, son cœur endurcy
En eust eu, ce croy-je, mercy,
Et maintenant ma triste vie
Ne hairoit de vivre l'envie.

Mais la cruelle n'avoit pas
Gousté les folastres esbats
De mon Belaud, ny la soupplesse
De sa gaillarde gentillesse :
Soit qu'il sautast, soit qu'il gratast,
Soit qu'il tournast, ou voltigeast
D'un tour de chat, ou soit encores
Qu'il print un rat, et or et ores,
Le relaschant pour quelque temps,
S'en donnast mille passetemps ;

Soit que d'une façon gaillarde,
Avec sa patte fretillarde,
Il se frotast le musequin,
Ou soit que ce petit coquin
Privé sautelast sur ma couche,
Ou soit qu'il ravist de ma bouche
La viande sans m'outrager,
Alors qu'il me voyoit manger,
Soit qu'il fist en divers esguises
Mille autres telles mignardises,
Mon Dieu, quel passetemps c'estoit
Quand ce Belaud vire-voltoit
Folastre autour d'une pelotte,
Quel plaisir quand sa teste sotte,
Suivant sa queue en mille tours,
D'une roue imitoit le cours,
Ou quand, assis sur le derriere,
Il s'en faisoit une jartiere
Et, monstrant l'estomach velu
De panne blanche crespelu,
Sembloit, tant sa trongne estoit bonne,
Quelque docteur de la Sorbonne,
Ou quand alors qu'on l'animoit
A coups de patte il escrimoit,
Et puis appaisoit sa cholère
Tout soudain qu'on luy faisoit chere !

Voilà, Magny, le passetemps
Où Belaud employoit son temps;
N'est-il pas bien à plaindre doncques ?
Au demeurant, tu ne vis oncques
Chat plus adroit ny mieux appris
A combatre rats et souris.

Belaud sçavoit mille manières
De les surprendre en leurs tasnières,
Et lors leur falloit bien trouver
Plus d'un pertuis pour se sauver;
Car oncques rat, tant fust-il viste,
Ne se vist sauver à la fuite
Devant Belaud; au demeurant
Belaud n'estoit pas ignorant :
Il sçavoit bien, tant fut traictable,
Prendre la chair dessus la table,
J'entens quand on luy presentoit,
Car autrement il vous gratoit,
Et avec sa patte friande
De loin muguettoit la viande.

Belaud n'estoit point mal plaisant,
Belaud n'estoit point mal faisant,
Et ne fit onc plus grand dommage
Que de manger un vieux fromage,
Une linotte et un pinçon
Qui le faschoient de leur chanson.
Mais quoy! Magny, nous mesmes hommes,
Parfaicts de tous poincts nous ne sommes !

Belaud n'estoit point de ces chats
Qui nuict et jour vont au pourchas,
N'ayant soucy que de leur panse :
Il ne faisoit si grand despence,
Mais estoit sobre à son repas,
Et ne mangeoit que par compas.

Aussi n'étoit-ce sa nature
De faire partout son ordure,
Comme un tas de chats qui ne font
Que gaster partout où ils vont;
Car Belaud, la gentille beste,
Si de quelque acte moins qu'honneste,
Contrainct possible il eust esté,
Avoit bien ceste honnesteté
De cacher dessous de la cendre
Ce qu'il estoit contrainct de rendre.

Belaud me servoit de jouet,
Belaud ne filoit au roüet
Grommelant une letanie
De longue et fascheuse harmonie,
Ains se plaignoit mignardement
D'un enfantin miaulement.

Belaud (que j'aye souvenance)
Ne me fit onc plus grande offence
Que de me reveiller la nuict,
Quand il entr'oyoit quelque bruict
De rats qui rongeoient ma paillasse,
Car lors il leur donnoit la chasse,
Et si dextrement les happoit,
Que jamais un n'en eschappoit.
Mais, las! depuis que ceste fière
Tua de sa dextre meurtrière
La seure garde de mon corps,
Plus en seureté je ne dors;
Et or, ô douleurs nompareilles!
Les rats me mangent les oreilles;
Mesme tous les vers que j'escris
Sont rongez de rats et souris.

Vrayment les dieux sont pitoyables
Aux pauvres humains miserables,
Tousjours leur annonçant leurs maux,

Soit par la mort des animaux,
Ou soit par quelque autre presage,
Des cieux le plus certain message.

Le jour que la sœur de Cloton
Ravit mon petit Peloton,
Je dis, j'en ay bien souvenance,
Que quelque maligne influance
Menaçoit mon chef de là haut :
C'estoit de la mort de Bèlaud,
Car quelle plus grande tempeste
Me pouvoit foudroyer la teste?

Belaud estoit mon cher mignon,
Belaud estoit mon compagnon
En la chambre, au lit, à la table;
Belaud estoit plus accointable
Que n'est un petit chien friand,
Et de nuict n'alloit point criant,
Comme ces gros maroux terribles,
En longs miaulements horribles;
Aussi le petit mitouard
N'entra jamais en matouard;
Ains en Belaud, quelle disgrâce!
De Belaud s'est perdu la race;
Que pleust à Dieu, petit Belon,
Que j'eusse l'esprit assez bon
De pouvoir en quelque beau stille
Blasonner ta grace gentille
D'un vers aussi mignard que toy,
Belaud, je te promets ma foy
Que tu vivrois tant que sur terre
Les chats aux rats feront la guerre!

STANCES

SUR LES PASLES COULEURS.

Par le sieur Bouterouë.

J'ay veu de vos beautés les graces plus naïfves
Esclater à mes yeux comme des flammes vives,
Des roses et des lys, les deux plus belles fleurs;
Vos roses maintenant se sont esvanouyes,
Les blancheurs de vos lys deviennent plus ternies,
Et vostre teinct se change en de pasles couleurs.

Quand la cerise est rouge et que la prune est noire,
Que l'abricot se dore et se jaunit la poire,
On juge qu'il est temps de les faire cueillir;
Quand une fille est pasle et se mélancolie,
C'est signe qu'elle est meure et veut estre cueillie,
Et qu'elle ne veut plus en fillage vieillir.

Si sa parole osoit descouvrir sa pensée,
Elle diroit bientost où elle est offensée,
Elle-mesme elle iroit le medecin prier :
Mais si sa bouche n'ose ouvrir sa maladie,
Sa couleur le déclare et semble qu'elle die :
Qui me voudra guerir, il me faut marier.

Par mille inventions elle se faict malade,
Se corrompt l'estomach pour avoir le teinct fade,
Favorisant son mal presque jusqu'au mourir :
Desirez-vous sçavoir d'où ce desir procède?
Elle cherche le mal pour trouver le remède :
Le mal n'est si fascheux que doux est le guerir.

En deust-elle mourir, il faut qu'elle languisse
De ses pasles langueurs, afin qu'elle en guerisse,
Il faut tout hazarder pour un subject si beau :
Elle achepte ce bien au danger de sa vie,
Car son plus cher desir et sa plus douce envie,
C'est d'un lict nuptial ou d'un triste tombeau.

Elle se faict mourir, c'est afin qu'elle meure
De ceste douce mort qui dure moins qu'une heure,
Ou de ceste autre mort qui durera tousjours :
Le mirthe ou le cyprès sera sa recompense,
Et les pasles couleurs, par son experience,
Seront couleurs des morts, ou les couleurs d'amours.

Quand la lune paslit, selon l'astrologie,
C'est un presage d'eaux, et qu'à force de pluye
Les fleuves s'enfleront jusques par dessus leurs bords ;
Mais quand on voit paslir la face d'une dame,
Ce n'est pas signe d'eau : mais c'est signe de flamme,
C'est tout feu par dedans et cendre par dehors.

Au surplus ces vieillards qui portent la grand' barbe.
Avec leurs recipez de casse et de rubarbe
Ne les sçauroient guerir, leur conseil n'est que vent ;
Car ceste maladie est aux autres contraire,
Le medecin plus jeune y est plus necessaire,
Et tant moins il practique, il y est plus sçavant.

Les cytrons, le gayac, l'antimoine, l'esquine,
Le corail mis en poudre et puis le vin d'aluine,
Sont tous remèdes vains qui ne servent de rien :
Un autre ingredient ce fascheux mal desire,
Mais la fille est honteuse, elle ne l'ose dire,
On void bien toutefois qu'elle le voudroit bien.

Pour le moins vostre sexe a sur nous l'advantage
Qu'aussitost que l'amour esmeut vostre corsage,
Par vos pasles couleurs on cognoist vos douleurs :

Nostre feu se cognoist seulement par sa cendre,
Nostre mort seulement nostre amour fait entendre,
Nos tombeaux, nos cercueils, sont nos pasles couleurs.

STANCES

DU TRIQUE-TRAC.

Du mesme.

Qui veut passer le temps et tromper la tristesse
En despit de l'envie et malgré les ennuis,
Qu'il passe au trique-trac et les jours et les nuicts,
Au moins s'il est encor en sa verte jeunesse.

Il faut estre à l'escart et ne jouer que deux,
Il n'est pas si plaisant quand on est davantage;
Si on est trois ou quatre, il faut faire partage,
Et jouer tour à tour, mais il est hazardeux :

Je veux dedans ces vers un bon joueur parfaire,
Et descrire le jeu sans y rien oublier.
Il faut premièrement renverser le tablier,
Car s'il n'estoit ouvert, on ne pourroit rien faire.

Il faut qu'un des joueurs soit bien fourny de dez
Pour les dames du jeu tout doucement abattre;
Si vous avez des dez qui marquent trois pour quatre,
Vos coups ne valent rien, et souvent vous perdez.

Tout le jeu se poursuit, ainsy que le démonstre
Le joueur d'aujourd'hui : pour jouer seurement,
Faut tousjours quelque Jean, mais ordinairement,
Il y a tant de Jans qu'on fait jan de rencontre.

Le joueur bien appris se tient tousjours couvert,
Et jamais, tant soit peu, sa dame ne descouvre;

Ou si, par son plaisir, tout son jeu ne se couvre,
C'est d'une mariou l'entre-deux descouvert.

Qui n'y sçait bien jouer, son entreprise est folle.
Il le faut bien entendre ou ne s'en mesler point ;
Car si tant seulement il s'oublie d'un poinct
Pour le r'apprendre mieux, on l'envoye à l'escolle.

Sçaches donc, apprenty, qu'il faut soudainement
Se mettre dans le coin, si on y peut atteindre ;
Sinon du premier coup il n'a de quoy se plaindre,
Mais que son compagnon n'y soit premierement,

Qui ne faict que deux as, son jeu guères n'avance,
On faict bien deux fois six, mais ce n'est pas souvent;
Les ternes sont meilleurs ; car qui va trop avant
Est en danger de perdre, ou il est bien en chance.

Il y a du hazard, n'y joue qui ne veut;
S'il y a quelque gain, il y a plus de pertes;
Surtout quand trop souvent les dames sont couvertes,
On est en grand danger d'estre à Jan qui ne peut.

Quand le bois est dressé, vous le voyez abattre
Sitôt qu'on a joué deux ou trois coups de dez,
Mais il vous fasche trop alors que vous perdez
De ne pouvoir lever et de tousjours combattre.

Quant aux dames du jeu, il n'y a point de choix,
De couleur blanche ou noire, ou grosses ou menues,
On se doit contenter des premières venues :
Leur teint est différent, ce n'est qu'un mesme boix.

Qui n'a de quoy payer et n'a la bourse pleine,
Au jeu de trique-trac ne se doit amuser,
Ce serait pour neant des dames abuser,
Et au lieu de plaisir, n'auroit que de la peine.

En ce jeu de hazard, comme ordinairement,
La fortune se monstre inconstante et volage,
Car on void à la fin celuy perdre courage
Qui avoit le dessus tout au commencement.

LES ESCHETS.

Ça joüons aux eschets et donnez-moi la dame.
Catherine, mon cœur, doy-je pas justement
La recevoir de vous, vous qui incessamment
D'un mot inévitable emprisonnez mon ame?

Cupidon, vostre roy, que sans fin je réclame,
De ses traicts, vos pions, m'attaque finement :
Si je pense fuir, vos deux yeux vistement,
Comme bons chevaliers m'arrestent de leur lame!

Dedans vostre beau sein se pommellent deux tours,
Qui, d'un autre costé, m'empeschent mes destours,
Et vos bras, deux archers, me font d'autres finesses :

Bref, vos perfections sçavent si bien matter
Que je n'espère plus vostre mal éviter :
Donnez-moy donc la dame, ou l'une de vos pièces.

LE PALLEMAIL,

par Beroalde de Verville.

Nous sommes trois passans qui demandons logis,
Au moins pour une nuict, chez vous mesdamoisel-
Et quand nous nous serons quelque peu rafraischis [les,
Du lieu d'où nous venons vous dirons des nouvelles.

Nous venons d'un pays où nous avons appris
Du jeu de pallemail l'exercice agreable,
Dans les beaux promenoirs de la belle Cypris,
Environnez de fleurs et tous couvers de sable.

Logez-nous, s'il vous plaist, nous vous dirons les loix
Qu'on pratique en ce jeu, l'allée et la manière
Comme le mail doit estre, et de quel roide bois
La boule peut durer plus longuement entière.

L'allée doit avoir une juste longueur,
Des bords aux deux costez pour garder que la boule
Ne se glisse dehors poussée de roideur,
Mais prenne le milieu cependant qu'elle roule.

Qu'elle soit ferme et seiche, et dressée uniment
Car si elle estoit molle, elle seroit fascheuse,
On n'y pourroit mener la boule plaisamment,
Telle incommodité la rendroit ennuyeuse.

Que les bords soient tondus, car s'ils se ralongeoient
Lorsque la boule court, ils luy nuiroient à tendre
Au chemin du milieu, et si la retiendroient
Si bien qu'on ne pourroit aisément la reprendre.

Il faut pour bien jouer avoir un mail bien fait,
Bien ferme par devant, bien juste en l'emmancheure,
Autrement il seroit à defaire subjet,
Et donner bien souvent des coups à l'advanture.

Il le faut assez gros et non pas trop aussi,
Ayant le manche fort et roide de nature,
Le trop long n'est pas bon, ny le trop racourcy,
Mais tousjours le moyen sait frapper de mesure.

Pour la boule, il faut prendre un bois ny sec ny vert,
De la racine vive, il faut qu'on le choisisse,

Et le faire durcir en quelque lieu couvert,
Pour estre fort et ferme et en tirer service.

Quand on sera fourny de tout esgalement,
D'un mail bien amanché, d'une boule bien forte,
Il faudra se dresser pour frapper justement,
Et debuter du haut d'une petite motte.

Si on ne frappe droit on ne faict gueres bien,
Et si l'on sort dehors, on a beaucoup de peine
A se remettre en jeu, et si on ne faict rien,
Après qu'on est sorty si sur l'herbe on se traisne.

Il se faut en touchant tenir ferme en son lieu,
Et pousser roide et droit d'une force animée;
En s'exerçant tousjours de prendre le milieu,
Pour faire sans tourment en moins de coups l'allée;

Quand on a faict devoir de tirer de grands coups :
Il faut prendre la boule en la leve creusée,
Et visant à l'archet la mettre droit dessous,
Car l'on n'achève point qu'elle n'y soit passée,

C'est le plus grand plaisir que jouant deux à deux,
Joindre le gentil-homme avec la damoiselle ;
Mais faut que l'homme soit si adroit et heureux,
Que donnant advantage il soit aussi fort qu'elle;

Et faut pour cest effet qu'elle pousse souvent,
Conduisant à l'esgal tousjours son advantage,
Toutesfois il est bon qu'elle n'ait le devant
S'elle veut du plaisir à l'heure du passage.

Qui veut à ce beau jeu joüer à son desir
Ne hante lieux publics, mais les maisons honnestes,
Aux lieux par trop communs n'y a pas grand plaisir :
Car on est empesché des passans ou des bestes.

Nous vous avons tout dit, s'il vous plaist essayer
Ce que nous en sçavons, prestez nous vos allées.
Nous fournirons du reste, et nous verrez frapper
Assez dispostement dix ou douze passées.

Et cependant sçachez qu'ainsi que de vos mains
Le mail chasse à son but ceste boule arrondie,
Aussi vos volontez forcent à leurs destins
Les plus heureux desirs qu'ayons en ceste vie.

Et vous y exerçant voyez comme en rondeur
La boule se tournant, est la certaine image
De ceste affection dont l'éternelle ardeur
Il fait que nous ayons tousjours dans le courage.

L'ALCHIMISTE.

Du mesme.

On dit qu'en ce pays les dames ont envie
D'entendre les secrets de la philosophie,
Afin de s'en donner quelques fois joye au cœur;
Pource que je le sçay et je ne veux complaire
Qu'aux dames seulement, je leur diray l'affaire.
Leur monstrant par effect de l'œuvre la douceur.

En infinis endroits la matière peut estre
Qu'il faut diligemment en facultez cognoistre;
Car animale elle est, vegetant doucement,
Aussi pour subsister la force metalique,
Par quoy triple par toy sa vertu harmonique,
Faict une liaison d'un juste assemblement.

Ceste matière encor est et masle et femelle,
Et si n'est rien de doux : mais comme naturelle
Aux deux sexes elle est avecques son vaisseau,

Son alembic aussi en est une partie,
Sa cucurbite est l'autre, et le ciment qui lie
Pour rien n'évaporer par le col le vaisseau.

Pour le bien préparer par une flamme douce,
Naturelle de soy, il faut qu'elle se pousse
Pour son autre chercher, comme le fer l'aimant;
Les pareils naturels il faut conjoindre ensemble
Par un lien d'amour qui les choses assemble,
De nature excitant le formel mouvement.

Il n'en faut rien oster de peur de la destruire :
Mais faut pour s'en aider par un bon sens l'eslire :
Et la nourrir en soy sans en rien l'altérer
Si ce n'est pour donner vertu à sa substance,
Qui dans soy tient de soy par esgale balance
Ce qu'il luy faut par elle en soy-mesme adjouster.

Qu'elle soit animale, il est tres-necessaire
Mesme de l'animal pour à l'animal plaire,
Qu'elle soit vegetable, il faut pour la nourrir,
Et metalique aussi, afin que sa durée
Ne puisse en agissant estre trop terminée,
Si elle n'a ces trois, on ne s'en peut servir.

Ce qu'elle a dedans soy qui tousjours se vegette,
Est la force qui rend nostre essence parfaite,
Et l'esprit de ce corps qui la matière tient,
Ceste matière en nous est liée et cachée,
Mais par une sensible elle en est arrachée,
Et en ce vegetant hors du corps l'esprit vient.

Elle n'est pour neant d'animale nature,
Car ainsi que vivante en soy mesme elle endure
Et monstre ses effects par agitation,
Ainsi que le metail elle est ferme et conjointe,
Et quand de son semblable elle se sent attainte
Elle affermit son tout par son émotion.

A part elle se tient existant à part elle,
Mais seule et séparée elle n'est naturelle,
Comme quand elle est une en sa conjonction,
Car alors le secret de nature se monstre,
Et par leur naturel qui force leur rencontre,
Se fait reverberant la dissolution.

On joint premièrement les qualitéz ensemble,
Et l'esprit attractif esgalement assemble,
Pour ne faire qu'un seul ce qui se séparoit.
Lors un feu naturel que la matière excite,
Par un doux mouvement les qualitez incite
Pour allier en un ce qui se desiroit.

Lors pour recalciner les corps on rarifie,
Et mettant au plus chaud la plus douce partie
On les fait sublimer au naturel vaisseau,
Puis naturalisant tandis qu'on reverbere,
Par inclination l'esprit vient à s'extraire
Duquel au long du filtre il faut distiler l'eau.

Ce faisant il convient resserrer les parties
Qui en se sublimant se rendroient affaiblies
Si on ne les pressoit en la conjonction,
Qui en les unissant doucement les entame
Tant que dessous l'effect de sa derniere flamme
Soit cogneu le plaisir de la projection.

Pour ces œuvres divers ne faut tant d'artifice
Que pense le commun, mais fortune propice ;
A ceux qui ont desir d'un tel bien en leurs jours :
Ne faut plusieurs vaisseaux, fourneaux distillatoires,
Retortes, alembics, enfers sublimatoires,
Charbon, ny marc, ny bois ; mais le doux feu d'amours.

C'est assez, voilà tout, hormis l'experience.
Mais si par ces raisons on ne sçait la science,
Et que quelqu'une vueille en sçavoir jusqu'au bout,

Luy plaise que traictions ensemble la matière :
Avec un seul vaisseau nous ferons l'œuvre entière,
Et par un instrument nous parferons le tout.

LE JEU DU VOLANT,

OU CRUAU.

Du mesme.

Dans les secrets destours où l'amour nous promei- [ne,
Tandis que nous serons aux dames de plaisir,
On trouve mille jeux respondans au desir
Des courages pressez de l'amoureuse peine.

Il n'est plaisir aucun, qui doucement s'ordonne,
Que celuy qu'on a deux, cause mesme douceur;
Il n'y a si beau jeu qu'estant d'esgale humeur,
Donner contentement à l'autre qui en donne.

Amour qui le sçait bien a voulu que les dames,
Seul bien heureux sujet de tout contentement,
Jouassent au volant, à fin qu'incessamment
Sur les aisles d'amour s'eslevassent nos âmes;

Et qu'à ce beau plaisir, où le plaisir se trouve,
Sans amener despit, perte, soing ne regret,
Auquel quand on y faut aisement on refait,
D'un mutuel vouloir un à une on s'esprouve.

Pour jouer à ce jeu où les âmes plus fermes
Volent les cœurs souhmis à leurs intentions,
Faut d'un si doux sujet voir en proportions
Ce qu'on doit observer de mesures et termes.

Il faut que du volant les aisles radoucies
S'approchent doucement, sans trop se reculer,

Se reculent un pas sans trop s'en approcher,
Estant mignardement esgales et unies.

Si d'adventure un peu quelque plume legere
Qui repassoit l'honneur de leur proportion,
La faudroit retrancher aux bords de l'union
Des cotez radoucis pour leur mesure entière.

Les aisles qui le blond pour ornement rencontrent,
Se disposent fort bien près de l'obscurité,
Et celles qui de noir accoustrent leur beauté,
Au plus vif du soleil plus vivement se monstrent.

Celles qui ont l'honneur de blancheur naturelle,
Pourveu que ce ne soit pour la cause des ans,
Ont les bords plus mignons et plus estincellans,
Et passent dans les airs d'une grâce plus belle.

Pour avoir un volant, dont les aisles bessonnes
Le facent souslever avec agilité,
Il le convient choisir dedans l'égalité
Des tendrets aislerons des plumes plus mignonnes.

Mais pour ce que tout croist au monde par l'usage,
Et que par l'exercice on faict de mieux en mieux,
On adjouste le tiers qui avecques les deux,
Si on le veut ainsi, l'accomplit davantage.

Il faut que dans un joint ces aisles se finissent,
Ayant d'un petit creux leur terme destiné,
Ou se joignans plus près, dans le poinct assigné,
Ainsi que n'estant qu'un double uniment s'unissent.

Leur fin soit dans le poinct tiré de ceste plante
Dont en pressant le fruict on tire la liqueur,
Qui coulant doucement et le sang et le cœur
Des hommes et des dieux, doux folement enchante.

Dames, ce n'est pas tout qu'un volant de mesure;
Il faut une palette, et s'en sçavoir servir,
Autrement inutile et sans donner plaisir,
Vous jetterez en l'air pour choir à l'adventure.

D'un bois ferme et uny choisissez la palette.
Qu'elle soit assez longue et non pas trop aussi;
Qu'elle ait le manche ferme et assez radoucy,
Et soit en sa largeur plus qu'en longueur estroicte.

Belles de qui despend de ce beau jeu la gloire,
Ne pressez pas trop fort, ny aussi dilatez
Le manche delicat dont vous vous esbatez,
Lorsque vous le tenez dedans vos mains d'yvoire.

Qu'il soit follettement en vostre main à l'aise
Lorsqu'il faudra plus loing le petit coup donner,
Ou pour le r'aprocher, quand il faut ordonner
Une feinte à propos qui doucement vous plaise.

Mais sur tout en frappant que l'on ait souvenance
De tendre le milieu, et toucher bas et fort,
Et qu'on se garde bien de rencontrer le bord,
Car en frappant en vain, on romproit la cadence.

Il faut sans se lasser les volées atteindre,
Car le volant tombé ne se peut redresser,
Aussi pour le plaisir faut un peu se presser;
Et de coups contre coups vivement se contraindre.

Ne poussez pas si haut et qu'on ne se tourmente
A donner de grands coups, cela vous lasseroit;
Un ferme petit coup joliment se reçoit,
Mais frapper loin à loin, l'ame et le corps tourmente.

Vous, belles, qui sçavez de bien faire l'adresse,
S'il vous plaist avec nous esbatre vos volans,

La palette dressée, on nous verra vaillans
Chacun mettre au milieu de celle à sa maistresse.

STANCES

DE LA CHASSE AUX DAMES.

I

Nous sommes six chasseurs de la belle Cypris,
Nourris, en ces forests de Paphos et d'Eryce,
Entre les jeux mignards, où nous avons appris
De nature et d'amour ce plaisant exercice,
Qui, par divers sentiers et par lieux incognus,
En chassant jour et nuiet sommes icy venus
Bien fournis de cousteaux, de limiers et de toiles,
Pour chasser aux forests des jeunes damoiselles.

II

On dit que leurs taillis sont assez frequentez
Et que tout ce terroir est fort propre à la chasse.
Les picqueurs seulement ne sont pas bien montez,
Leurs cousteaux et les chiens sont de mauvaise race;
Ils n'ont jamais appris comme l'on doit chasser,
Faire enceinte ès devans, rembuscher et lancer,
Requester, redresser, mettre bien sa brisée ;
Mais souvent redresser, c'est chose mal aisée.

III

Ce n'est pas peu de cas de chasser comme il faut,
A la perfection mainte chose est requise;
Les picqueurs bien rusez souvent sont en defaut,
Et sans plus redresser laissent leur entreprise;

Pour estre bon chasseur, il faut premièrement
Estre ferme et bien roide, et picquer vivement,
Garder l'ordre et le temps, et l'art et la mesure,
Et non comme les fols courir à l'adventure.

IV

Il faut un bon limier, pénible et poursuivant,
Nerveux, le rable gros et la narine ouverte,
Qui roidisse la queüe et s'allonge en avant,
Sitost qu'il sent la beste ou qu'il l'a descouverte :
Et lors c'est le plaisir quand un veneur parfaict
Le sçait tenir de court ou luy lascher le traict,
L'arrester, l'échauffer comme il a cognoissance,
Ou que la beste ruse ou bien qu'elle s'avance.

V

Tous endroits pour courir ne sont pas approuvez,
Et chascune forest n'est duisante à la chasse ;
Les champs marescageux qui sont trop abreuvez
Bien souvent à nos chiens ont faict perdre la trace ;
Les lieux d'autre costé raboteux et pierreux
Sont fascheux à picquer et sont fort dangereux :
Qui veut que sans danger le plaisir l'accompagne
Il n'est que de chasser en la plaine campagne.

VI

Ces costaux verdissans en gazons relevez
Qui commencent encor à pousser un herbage,
Des chasseurs bien experts les meilleurs sont trouvez;
Mais ils veulent des chiens qui soient de grand courage.
Un chien foible de reins se rompt soudainement;
On a beau fort huer et sonner hautement,
Quand il a faict un cours, sa force diminuë,
Et sans plus requester, il va branlant la queuë.

VII

Nos chiens ne sont pas tels, mais tousjours vigoureux,
Eschauffez du plaisir vont supportant la peine;

Ils ne craignent l'hyver ny l'esté chaleureux,
Un cry les resjoüyt et les met en haleine,
Et sans estre en deffaut, legers comme le vent,
Tousjours bien ameutèz, le droit ils vont suivant,
Et n'y a lieu si fort ne si serré boccage
Qu'ils n'y mettent la teste et n'y trouvent passage.

VIII

Quel plaisir pensez vous qu'un chasseur doit avoir,
Poursuivant finement une beste rusée,
Qui tournoye en son fort pensant le decevoir,
Ou qui donne le change et faict sa reposée,
Quand après grand travail il la voit commencer
A se feindre le corps et sa teste baisser,
Chanceler coup sur coup, à la fin renversée,
Tomber à sa mercy toute molle et lassée?

IX

Dames, qui par vos yeux amoureusement doux,
Rendez comme il vous plaist une ame assujettie,
Sans perdre ainsi le temps, chassez avecques nous,
Et la chasse en commun vous sera départie.
Prestez-nous seulement vos bois et vos forests,
Nous fournirons de chiens, de courtaux et de rets,
Et bien que sur nous seuls la peine soit remise,
Vous aurez le plaisir et le fruit de la prise.

L'AMOUR MERCENAIRE.

La vertu d'un personnage
Ny le printemps de son aage,
Sa beauté ny son parler,
Ne servent que de risée
A la femelle rusée
Qui nous veut desmanteler.

C'est peu que faire des carmes,
Il faut avec autres charmes
Tenter l'amoureux guerdon :
Qui veut emporter la rose
Des dames, qu'il se propose
Leur faire quelque beau don.

Jadis Amour pour maistresse
Choisit madame Richesse,
Ayant les pasles couleurs,
Et jura, dès l'heure mesme,
Qu'à jamais il seroit blesme
Et l'amant plein de pasleurs.

Lors, il quitta les aubades,
La dance, les mascarades,
La musique et les festins,
Et plus luy plut une bource
Que la murmurante source
Des ruisselets argentins.

Depuis, il apprit la cure
De jaunir sa chevelure,
Son arc, son aisle et ses traicts;
Mesme, Venus l'adorée
Fut de l'or enamourée,
Changeant à l'or ses attraicts.

Jupiter, qui se transforme
En mainte joyeuse forme,
Ne pouvoit avoir credit
Au giron d'une pucelle;
Mais, pour jouir de la belle,
En pluye d'or, il se fondit.

Ayant donc ample notice
Que l'Amour et l'Avarice
Ont ensemble conjuré,
Sous la faveur de fortune,

Je fis sonner la pecune,
Tendant au but désiré.

Comme soudain les avettes
Se viennent sur les branchettes
Poser au bruict de l'airain,
Aussitôt et plus encore,
L'impiteuse que j'adore
Arresta son œil serein.

Elle qui couroit despite,
Plus que la tempeste viste,
Se tint ferme près de moy ;
En feu se tourna sa glace,
Sa rigueur en humble grace,
Me tirant de tout esmoy.

Et desjà ceste mignonne,
Ainsi que l'or me resonne
Dans le poing, sans me mocquer,
Entendant un si doux signe
Me fit cognoistre à sa mine
Qu'elle eust bien voulu chocquer.

Jamais un cheval d'Espagne
Ne frappa mieux la campagne,
Des quatre pieds bondissant,
Quand son oreille guerrière
Ouit l'annonce première
Du clairon retentissant.

Je la vis, toute saisie
D'ardeur et de frenesie,
Sauter après ce métal;
Puis rouge, puis halletante,
Puis doucement langu ssante,
Monstrer son sein de chrystal.

Je la vis saine et malade,
Je vis, dedans son œillade,

Flamboyer une liqueur,
Comme la lumière blonde
Qui fretille dessus l'onde
Quand la mer est en douceur

Je la vis à demy folle
Perdre l'ame et la parole,
Souspirant entre les draps ;
Ses belles mains me flattèrent,
Ses deux lèvres me soufflèrent
Et la vie et le trespas.

Point ne fallut de vinaigre ;
Pour me rendre plus allegre,
Plus refaict ou diligent :
Je soulay ma convoitise ;
Je pris de la marchandise
Pour le prix de mon argent.

Mais, las! un nocher avare,
Courant à l'Inde barbare,
Quelquefois se trompe fort,
Et charge tant son navire,
Qu'il ne le sçauroit conduire
Et s'abisme dans le port.

O volonté trop gouluë,
O passion dissolue,
O desordonné flambeau !
Plus l'hydropique met peine
De succer une fontaine,
Plus il creuse son tombeau.

Qui sont ces hommes fidelles
Qui jurent aux damoiselles
De se porter chastement,
Et n'osent venir aux prises
Quand elles sont en chemises
Pour ne rompre leur serment?

Hommes de race benite,
Race de Dieu favorite,
Vous meritez paradis;
Si j'eusse faict de la sorte,
Ma peau ne fust ainsi morte,
Ny mes pieds tant engourdis.

J'ay perdu ma force vive,
Personne chez moy n'arrive
Qui ne me donne frisson;
Ainsi privé de courage,
Se cache le cerf sauvage
Sans cornes dans le buisson.

Il y a grand difference
Entre Mars le porte-lance
Et Cupidon l'amoureux :
Mars enrichit son gendarme,
Cupidon le sien desarme
De son argent precieux.

Elle chante, la mauvaise
Et je languis en mal-aise,
M'approchant du pas dernier;
Elle rid, je me consomme,
Elle a si bien faict en somme
Que je n'ay plus un denier.

N'est-ce pas grande misère
Qu'une beste passagère
N'est point, sans comparaison,
Si digne de mener paistre
Que l'homme, qui se dit maistre
Des animaux sans raison?

La jument dans la prairie
Au prompt cheval se marie
D'un amour symbolisant;
La vache parmy la trouppe

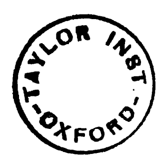
Au taureau donne sa crouppe
Sans avoir aucun présent.

Mais la femme, plus rebelle,
De langueur et de cautelle
Son amoureux entretient,
Et vend, si dire je l'ose,
Dix mille fois une chose
Que tousjours elle retient.

C'est une chose cognuë
Que jamais ne diminuë
Pour le prendre ou le taster :
Toutesfois la femme sotte
Puis nous vend et puis nous oste
Ce qu'on luy peut augmenter.

Quelle justice commande
D'acheter à somme grande
Le baiser qu'elle depart,
Puisque la femme baisée
D'une douceur divisée
Reçoit la meilleure part?

Or, sçais tu quoy, ma mignonne,
Ton œil azuré me donne
Quelque rayon escarté,
Secourant ma maladie,
Et me rends, je te supplie,
Mon argent ou ma santé.



CHANSON EN DIALOGUE.

L'AMANT.

Ma guerrière, il faut à ce coup
Ou mourir ou que tu te rende.

LA DAME.

Cruel, vous menacez beaucoup,
C'est de peur que je me défende.

L'AMANT.

Helas! rends toy, c'est trop tenu,
Voicy le canon à la porte.

LA DAME.

Vos pièces battent bien menu,
Et ma barricade est bien forte.

L'AMANT.

Pauvrette, l'haleine te faut,
Et la bresche est bien raisonnable.

LA DAME.

J'ay de quoy rembarrer l'assaut,
Mon retranchement est tenable.

L'AMANT.

Or voicy l'ennemy dedans
Qui partout court et partout fouille.

LA DAME.

Il a beau fourrager ceans,
J'en auray enfin la despouille.

L'AMANT.

Meurs donc de ces tant cruels coups,
Puisque tu as tant de vaillance.

LA DAME.

Ah! que ce beau mourir m'est doux,
Voyant dans tes yeux ma vengeance!

CHANSON D'UNE BERGÈRE.

Si mon père ne me marie,
Je sçay bien ce que je feray,
Je jure, bergère, ma mie,
Que sans luy je me marieray.

Eh quoy! je suis desjà si grande
Que mes deux beaux tetins haussez
Devroient, comme je le demande,
D'un enfant estre jà pressez.

Que je suis bonne mesnagère
Il va disant de jour en jour;
Mais il cuide qu'estant bergère
Il puisse m'exempter d'amour.

Encor si j'avais esperance
De l'estre en deux ou en trois mois,
Quand j'en aurois la souvenance
Quelque peu me consolerois.

Tant de garçons en ce village
Sont, qui pourchassent de m'avoir,
Mais le vieillard, pour tout potage,
Faict semblant de n'en rien sçavoir.

Au fond d'une verde coudrette
D'où n'approche le pastoreau,
Souvent je me trouve seulette
Avec un jeune garçonneau.

Qui, folastre, sous ma chemise,
Met la main pour me chastouiller,
Mais, si mon père ne s'advise,
Au trou je le lairray fouiller.

MASCARADE DES BUCHERONS.

Nous sommes bûcherons, expers et entendus
A fendre et bien percer bois vert de toute sorte,
Et n'y a nœud si dur, ny buche tant soit forte
Que ne fendions soudain quand nos coins sont dessus.
Les chesnes et fousteaux de nature bossus,
Nous fendons tout soudain, mais si l'on nous apporte,
Quelque vieil bois pourry, ou buche qui soit morte,
Nous quittons la besongne et ne travaillons plus;
Pource qu'en ce pays l'on nous a faict entendre
Qu'il y a quantité de jeune bois à fendre.
A cause de l'hyver sommes icy venus,
Et de loingtain pays, en très grandes journées,
Pour vous offrir nos coins, nos corps et nos coignées,
Jusques à travailler en chemise tout nuds.

FOLASTRIES DE PIERRE DE RONSARD

NON IMPRIMÉES EN SES OEUVRES.

Une jeune pucellette,
Pucellette grasselette,
Qu'esperdument j'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux,
A la moitié de ma vie
Esperdument asservie
De son grasset embonpoint.
Mais fasché je ne suis point
D'estre serf pour l'amour d'elle :
Pour l'embonpoint de la belle,
Qu'esperdument j'ayme mieux
Que mon cœur, ny que mes yeux.

Las! une autre pucellette,
Pucellette maigrelette,
Qu'esperdument j'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux,
Esperdument a ravie
L'autre moitié de ma vie
De son maigret embonpoint ;
Mais fasché je ne suis point
D'estre serf pour l'amour d'elle :
Pour la maigreur de la belle
Qu'esperdument j'ayme mieux
Que mon cœur, ny que mes yeux.

Autant me plaist la maigrette
Comme me plaist la grassette,
Et l'une, à son tour, autant
Que l'autre me rend content.

Je puisse mourir, grassette,
Je puisse mourir, maigrette
Si je ne vous ayme mieux,
Toutes deux, que mes deux yeux;
Ny qu'une jeune pucelle
N'ayme un nid de tourterelle,
Ou son petit chien mignon,
Du passereau compagnon,
Qui ores, l'un en grondant,
Ou en tirant, ou mordant
La vasquine de la belle,
Et or, l'autre de son aisle,
Voletant dedans son sein,
Ou s'empressant sur sa main,
Luy font mille singeries,
Mille douces fascheries,
L'un derrier', l'autre devant,
Lorsque panchée en avant,
D'estomach et de visage
Diligente son ouvrage :
Pour aller se reposer
Ou pour aller reposer
(Sous la brunette vesprée
Au plus secret d'une prée),
Quelque beau bouton rosin,
Près d'un ruisselet voisin
Que soigneuse elle baignotte
D'une ondelette mignotte,
Pour en faire un chapelet
A son beau chef crespelet.

Et si je mens, grasselette,
Et si je mens, maigrelette,

Si je mens, Amour archer,
Dans mon cœur puisse cacher
Ses flesches d'or barbelées
Et dans vous les plombelées,
Si je ne vous aime mieux
Toutes deux que mes deux yeux.
Bien est-il vray, grasselette,
Bien est-il vray, maigrelette,
Que l'appast trop doucereux
De l'hameçon amoureux,
Dont vous me sçavez attraire,
Est l'un à l'autre contraire :
L'une, d'un sein grasselet
Et d'un bel œil brunelet,
Dans ses beautez tient ma vie
Esperdument asservie
Or' luy tastonnant le flanc,
Or' le bel yvoire blanc
De sa cuisse rondelette,
Or' sa grosse mottelette,
Où les deux troupeaux aislez
Des freres enquarquelez
Dix mille flesches decochent
Aux muguets qui s'en approchent ;
Mais, par dessus tout m'espoint
Un grasselet embonpoint,
Une fesse rebondie,
Une poictrine arrondie
En deux montelets bossus,
Où l'on dormiroit dessus,
Comme entre cent fleurs decloses
Ou dessus un lict de roses.
Puis avecques tout cela,
Encor d'avantage ell' a
Je ne sçay quelle feintise,
Ne sçay quelle mignotise
Qui faict que je l'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux.

L'autre, maigre pucellette,
A voir n'est pas si bellette ;
Elle a les yeux verdelets,
Et les tetins maigrelets ;
Son flanc, sa cuisse, sa hanche
N'ont pas la neige si blanche
Comme à l'autre, et si ondez
Ne sont ses cheveux blondez ;
Le rempart de sa fossette
N'a l'enflure si grossette,
Ny son ventrelet n'est pas
Si rebondy ne si gras :
Si bien que, quand je la perse,
Je sens les dents d'une herse,
J'entend mill' ossets cornus
Qui me blessent les flancs nus :

Mais en lieu de beautez telles,
Elle en a bien de plus belles,
Un chant qui ravit mon cœur,
Et qui dedans moy vainqueur
Toutes mes veines attise,
Une douce mignardise,
Un doux languir de ses yeux,
Un doux souspir gracieux,
Quand sa douce main manie
La douceur d'une harmonie.

Nulle mieux qu'elle au dancer
Ne sçait ses pas devancer
Ou retarder par mesure ;
Nulle mieux ne me conjure,
Par les traicts de Cupidon,
Par son arc, par son brandon,
Si j'en aime une autre qu'elle;
Nulle mieux ne m'emmielle
La bouche, quand son baiser
Vient mes levres arroser,

Begayant d'un doux langage.
Que diray-je davantage?
D'un si plaisant maniment
Soulager nostre uniment,
Lorsque toute elle tremousse,
Qu'une inconstance si douce
A fait que je l'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux.
Jamais las! je ne m'en fasche
Pour ne les servir à tasche,
Car quand je suis my-lassé
Du premier plaisir passé,
Dès le jour je laisse celle
Qui m'a fasché dessus elle,
Et m'en vais prendre un petit,
Dessus l'autre, d'appetit,
Afin qu'après la dernière,
Je retourne à la première.
Pour n'estre recreu d'amours
Aussi n'est-il bon tousjours
De gouster d'une viande :
Car tant soit elle friande
Sans quelquefois l'eschanger
On se fasche d'en manger.

Mais d'où vient cela, grassette,
Mais d'où vient cela, maigrette,
Que despuis deux ou trois mois
Je n'embrassay qu'une fois
(Encor ce fut à l'emblée
Et d'une joie troublée)
Vostre estomach grasselet,
Et vostre sein maigrelet?
Av'ous peur d'estre nommées
Pucelles mal renommées?
Av'ous peur qu'un blasonneur
Caquette de vostre honneur,
Et qu'il die : Ces deux belles,

Qui font le jour les rebelles,
Toute nuict d'un bras mignon
Eschauffent un compagnon
Qui les paye en chansonnettes
En rimes et en sornettes?
Las ! mignardes, je sçay bien
Qui vous empesche et combien
Le tyran de ce village
Vous soüille de son langage,
Mesdisant de vostre nom
Qui plus que le sien est bon.

Ah ! à grand tort, grasselette,
Ah ! à grand tort, maigrelette,
Ah ! à grand tort, cest ennuy
Nous procède de celuy
Qui me deust servir de père,
De sœur, de frère et de mère.

Mais luy voyant que je suis
Vostre cœur, et que je puis
Davantage entre les dames,
Il farcist vos noms de blasmes,
D'un mesdire trop amer,
Pour vous engarder d'aimer
Celuy qui vous aime mieux
Que son cœur ny que ses yeux.

Bien, bien, laissez le mesdire,
Deust-il tout vif crever d'ire,
Et forcené se manger,
Il ne sçauroit estranger
L'amitié que je vous porte,
Tant elle est constante et forte.

Ny le temps, ny son effort,
Ny violence de mort,
Ny les mutines injures,
Ny les mesdisans parjures,

Ny les trop sales broquards
De vos voisins babillards,
Ny la trop soigneuse garde
D'une cousine bavarde,
Ny le soupçon des passans,
Ny les maris menaçans,
Ny les audaces des frères,
Ny les preschemens des mères,
Ny les oncles sourcilleux,
Ny les dangers périlleux
Qui l'amour peuvent deffaire,
N'auront puissance de faire
Que tousjours je n'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux,
L'une et l'autre pucellette,
Grasselette et maigrelette.

FOLASTRIE II.

J'ay vescu deux ou trois mois,
Mieux fortuné que les rois
De la plus fertile Asie,
Quand ma main tenait saisie
Celle qui tient dans ses yeux
Je ne sçay quoy qui vaut mieux
Que les perles indiennes,
Ou les masses midiennes.
Mais depuis que deux guerriers,
Deux soldats avanturiers,
Par une tresve mauvaise
Sont venus corrompre l'aise
De mon plaisir amoureux,
J'ay vescu plus malheureux

Qu'un empereur de l'Asie,
De qui la terre est saisie,
Fait esclave sous les mains
Des plus belliqueux Romains.

Las! si quelque hardiesse
Enflame vostre jeunesse,
Si l'amour de vostre Mars
Tient vos cœurs, allez, soldars,
Allez bien-heureux gendarmes,
Allez et vestez les armes,
Secourez la fleur de lis :
Ainsi le vineux Denis,
Le bon Bacchus porte-lance
Soit tousjours vostre defence.
Et quoy, ne vaut-il pas mieux,
Braves soldars furieux,
De coups esclaircir les foulles,
Qu'ainsi effroyer les poulles

De vos sayons bigarrez?
Allez et vous reparez
De vos belles cottes d'armes,
Allez bien-heureux gendarmes,
Secourez la fleur de lis :
Ainsi le vineux Denis,
Le bon Bacchus porte-lance
Soit tousjours vostre defence.

Il ne faut pas que l'hyver
Vous engarde d'arriver
Où la bataille se donne,
Où le roy même en personne
Plein d'audace et de terreur
Espouvante l'empereur,
Tout blanc de crainte poureuse,
Dessus les bords de la Meuse.

A ce bel œuvre, guerriers,

Ne serez vous des premiers?
Ah! que vous aurez de honte,
Si un autre vous raconte
Combien le roy print de forts,
Combien de gens seront morts
A telle ou telle entreprise,
Et quelle ville fust prise
Par eschelle ou par assaut,
Combien le pillage vaut.
En quel lieu l'infanterie,
En quel la gendarmerie
Heureusement firent voir
Les exploits de leur devoir,
Nobles de mille conquestes ;
Lors vous baisserez les testes
Et de honte aurez le teint
Tout vergogneusement teint;
Las! fraudez de telle gloire,
N'oserez manger ny boire
A l'escot des taverniers,
Ny jurer comme sauniers
Entre les gens du village,
Mais, pourtant bas le visage
Et mal asseurez du cœur,
Tousjours vous mourrez de peur
Qu'un bon guerrier ne brocarde
Vostre lascheté coüarde.

Donc, si quelque honneur vous poind,
Soldars, ne cagnardez point,
Suivez le train de vos pères,
Et rapportez à vos mères
Double honneur et double bien;
Sans vous je garderay bien
Vos sœurs; allez donc, gendarmes,
Allez et vestez les armes,
Secourez la fleur de lis :
Ainsi le vineux Denis,

Le bon Bacchus porte-lance
Soit tousjours vostre défence.

FOLASTRIE III.

En cependant que la jeunesse
D'une tremoussante souplesse
Et de manimens fretillars
Agitoit les roignons paillars
De Catin à gauche et à dextre,
Jamais, ny à clerc ny à prestre,
Moine, chanoine ou cordelier
N'a refusé son hastelier ;

Car le mestier de l'un sur l'autre,
Où l'un dessus l'autre se veautre,
Luy plaisoit tant qu'en remuant,
En haletant et en suant,
Tel bouc sortoit de ses escelles,
Et tel parfum de ses mammelles,
Qu'un mont Liban ensafranné
En eust esté bien embrené,

Ceste Catin, en sa jeunesse,
Fust si naïve de simplesse
Qu'autant le pauvre luy plaisoit
Comme le riche, et ne faisoit
Le soubre-saut pour l'avarice,
Elle disoit que c'estoit vice
De prendre ou chaisne ou diamant
De pauvre ny de riche amant,
Pourveu qu'il servist bien en chambre
Et qu'il eust plus d'un pied de membre.
Autant le beau comme le laid,
Et le maistre que le valet,

Estoient receus de la doucette
A la luitte de la fossette,
Et si bien elle les ressecouoit,
Les repoussoit et remouvoit,
De mainte paillarde venuë,
Qu'après la fièvre continuë
Ne failloit point de les saisir,
Pour paîment d'avoir fait plaisir
A Catin, non jamais saoulée
De tuer pour estre foulée,
Et qui de tourdions a mis
Au tumbeau ses plus grands amis.

Mais quoy? il n'est rien que l'année
Ne change en une matinée,
Catin, qui le berlam tenoit
Au premier joueur qui venoit,
Or se voyant descolorée
Comme une image dedorée,
Se voyant dehors et dedans
Chancreuses et noires les dents,
Se voyant rider la mammelle
Comme un escouillé de Cybelle,
Se voyant grisons les cheveux,
L'œil chassieux, le nez morveux,
Et par ses deux conduits souflante
A bas une haleine puante;
Elle changea de volonté
Et son premier train effronté
Par ne sçay quelle frenaisie
A couvert d'une hypocrisie.
Maintenant, dès le plus matin,
Le secretain ouvre à Catin
Le petit guichet de l'église,
Et, pour mieux voiler sa feintise,
Dedans un coing va marmotant,
Rebarbotant, rebigotant
Jusqu'au soir que le curé sonne

Le couvre-feu ; puis cette bonne,
Bonne putain, va pas à pas,
Piteusement, le nez tout bas,
Triste et pensive, et solitaire
Entre les croix du cimetière,
Et là, se veautrant sur les corps,
Appelle les ombres des morts.
Ores s'eslevant toute droicte,
Ores sur une fosse estroicte
Se tapissant comme un foüin,
Contrefaict quelque mitoüin ;
D'un drap mortuaire voilée,
Tant qu'elle et la nuict estoilée
Ayent faict peur au plus hardy
Qui, passant là le mercredy,
Vient de la Chartre ou de la foire
De l'Averdin ou de Montoire

Catin a mille inventions
De mille bigottations :
Quand la terre est la plus esprise
De froidure, elle en sa chemise
Masquant son nez de toile blanche,
D'un gros cailloux se bat la hanche,
L'estomac, les yeux et le front,
Ainsi comme l'on dit que font
Ceux qui sont maris de leur mere
Ou ceux qui meurdrissent leur pere,
Expiant l'horrible forfaict
Qu'innocemment ils avoient faict.

Et, toutesfois, ceste insensée
Ayant banny de sa pensée
Le souvenir d'avoir esté
L'exemple de meschanceté,
Ose bien prescher ma pucelle
Pour la convertir ainsi qu'elle
A mille bigottations

Dont elle a mille inventions ?
Et quoy (dit-elle)! ma mignonne,
Ce n'est pas une chose bonne
D'aimer ainsi les jouvanceaux ;
Amour est un gouffre de maux ;
Amour affolle le plus sage ;
Amour n'est sinon qu'une rage;
Amour aveugle les raisons ;
Amour renverse les maisons ;
Amour honnist la renommée ;
Amour n'est rien qu'une fumée
Qui par l'air en vent se respand ;
Toujours d'aymer on se repent.

Fuyez les banquets et les dances,
Les chaisnes d'or, les grands bombances,
Les bagues et les grands atours.
Pour avoir suivy les amours,
Les saincts n'ont pas sauvé leur ame ;
Ainsi Catin la bonne dame
(Maintenant miroir de tout bien)
Prescha dernièrement si bien
La jeune raison de m'amie
Qu'en bigotte l'a convertie.
Si qu'or', quand baiser je la veux,
Elle me tire les cheveux ;
Si je veux taster sa cuissette
Ou fesser sa fesse grassette,
Ou si je mets ma main dedans
Ses tetins, elle à coups de dents
Me dechire tout le visage,
Comme un singe esmeu contre un page ;
Puis, elle me dit en courroux :
Si autres fois avecques vous
M'abandonnant j'ay faict la fole,
Je ne veux plus que l'on m'accole ;
Pource, ostez vostre main d'abas.
Catin m'a dit qu'il ne faut pas

Que charnellement on me touche.
Halà ! ma cousine, il me couche!
Ha! ha! laissez! laissez! laissez!
Bran ! pour neant vous me pressez !
Bran ! j'aymerois mieux estre morte
Que vous m'eussiez de telle sorte.
Ostez vous doncques; aussi bien,
Mercy Dieu, vous ne gaignez rien ;
Ma cuisse, en biez accoustrée,
Vous deffendra toujours l'entrée,
Et plus les bras vous m'entorsez,
Et plus en vain vous efforcez.
Ainsi, depuis une semaine
La longue roideur de ma veine,
Pour neant rouge et bien en poinct,
Bat ma chemise et mon pourpoinct!
Qu'à cent diables soit la prestresse
Qui a bigotté ma maistresse !
Sus donc! pour venger mon esmoy,
Sus! iambes, secourez moy !
Venez, iambes, sur la teste
De ce luiton, de ceste beste,
Qui ores femme n'estant plus,
Mais ombre d'un tumbeau reclus,
Miserablement porte envie
Au doux passetemps de ma vie
Qui Dieu me faisoient devenir;
Et si ne veut se souvenir
Qu'en cependant que la jeunesse
D'une tremoussante souplesse
Et de manimens fretillars
Agitoit ses roignons paillars,
Ores à gauche, ores à dextre,
Jamais ny à clerc ny à prestre,
Moine, chanoine ou cordelier
N'a refusé son hastelier.

FOLASTRIE IV.

Jaquet aime mieux sa Robine
Qu'une pucelle sa pupine ;
Robine aime autant son Jaquet
Qu'un amoureux faict son bouquet.
O amourettes doucelettes !
O doucelettes amourettes !
O couple d'amis bien heureux,
Ensemble aimez et amoureux !
O Robine bien fortunée
De s'estre au bon Jaquet donnée !
O bon Jaquet bien fortuné
De s'estre à Robine donné !
Que ny les cottes violettes,
Les rubans ny les ceinturettes,
Les brasselets, les chaperons,
Les devanteaux, les mancherons,
N'ont eu la puissance d'espoindre
Par macreaux ensemble les joindre.

Mais les rivages babillards,
L'oisiveté des prez mignards,
Les fontaines argentelettes
Qui attrainent leurs ondelettes
Par un petit trac mousselet
Du creux d'un antre verdelet,
Les grands forests renouvellées,
Le solitaire des vallées
Closes d'effroy tout à l'entour,
Furent cause de telle amour.

En la saison que l'hyver dure,
Tous deux, pour tromper la froidure,

Au pied d'un chêne my mangé,
De main tremblante ont arrangé
Des chenevotes, des fougères,
Des feuilles de tremble légères,
Des buschettes et des brochards
Et, soufflant le feu des deux parts,
Chauffoient à fesses accrouppies
Le cler degout de leurs roupies
Après qu'ils furent un petit
Desangourdis, un appetit
Se vint ruer dans la poictrine.
Et de Jaquet et de Robine.
Robine tira de son sein
Un gros guignon buret et de pain,
Qu'elle avoit fait de pure aveine
Pour tout le temps de sa sepmaine,
Et le trempant au just des eaux,
Et dans le brouët des pourreaux,
De l'autre costé reculee,
Mangeoit à part son esculee.
D'autre costé, Jaquet, espris
D'une faim merveilleuse, a pris,
Du ventre de sa pannettiere,
Une galette toute entière,
Cuitte sur les charbons du four,
Et blanche de sel tout autour,
Que Guillemine, sa marreine,
Luy avoit donné pour estreine

Comme il repaissoit, il a veu
Guignant par le travers du feu
De sa Robine recoursée,
La grosse motte retroussée,
Et son petit cas barbelu
D'un or jaunement crespelu,
Dont le fond sembloit une rose,
Non encor à demy declose.
Robine aussi d'une autre part,

De Jaquet guignoit le tribart,
Qui luy pendoit entre les jambes
Plus rouge que les rouges flambe,
Qu'elle attisoit soigneusement.
Après avoir veu longuement
Ce membre gros et renfrongné,
Robine ne l'a desdaigné ;
Mais, en levant un peu la teste,
A Jaquet fit ceste requeste :

Jacquet (dit-ell'), que j'aime mieux
Ny que mon cœur, ny que mes yeux,
Si tu n'aimes mieux ta galette
Que ta mignarde Robinette,
Je te pry, Jaquet, jauche moy,
Et mets le grand pan que je voy
Dedans le rond de ma fossette.
Hélas ! dit Jaquet, ma doucette,
Si plus cher ne t'est ton grignon
Que moy, Jaquinot, ton mignon,
Approche toy, mignardelette,
Doucelette, paillardelette,
Mon pain, ma faim, mon appetit,
Pour mieux te chouser un petit.

A peine eut dit, qu'elle s'approche,
Et le bon Jaquet qui l'embroche
Fit trepigner tous les sylvains
Du dru maniment de ses reins ;
Les boucs barbus qui l'aguetterent,
Paillards sur les chievres montèrent,
Et ce Jaquet contr'aguignant,
Alloient à l'envy trepignant.
O bien heureuses amourettes !
O amourettes doucelettes !
O couples d'amans bien heureux,
Ensemble aimez et amoureux !
O Robine bien fortunée

De s'estre au bon Jaquet donnée!
O bon Jaquet bien fortuné
De s'estre à Robine donné!
O doucelettes amourettes,
O amourettes doucelettes!

FOLASTRIE V.

Au vieil temps que l'enfant de Rhée
N'avoit la terre dedorée
Les heroes ne dedaignoient
Les chiens qui les accompagnoient,
Fidelles gardes de leur trace;
Mais toy chien de meschante race,
En lieu d'estre bon gardien
Du trac de ma mie et du mien,
Tu as comblé moy et m'amie
De deshonneur et d'infamie;
Car toy, par ne sçay quel destin,
Desloyal et traistre mastin
Jappant à la porte fermée
De la chambre où ma mieux aimée
Me dorlottoit entre ses bras,
Counillant de jour dans les draps :
Tu donnas soupçon aux voisines,
Aux sœurs, aux frères, aux cousines.
T'oyans plaindre à l'huis lentement
Sans entrer, que secrettement
Tout seul je faisois la chosette
Avec elle dans sa couchette.

Et si bien le bruit de cela
Courut par le bourg çà et là,

Qu'au rapport de telle nouvelle
Sa vieille mère plus cruelle
Qu'une louve, ardant' de courroux,
Sa fille diffama de coups :
Luy escrivant de vergelettes
L'yvoire de ses costelettes.

Ainsi, traistre, ton aboyer,
Traistre, m'a rendu le loyer
De t'aimer plus cher qu'une mère
N'aime sa fille la plus chère;
Si tu ne m'eusses esté tel
Je t'eusse faict chien immortel,
Et t'eusse mis parmy les signes.
Entre les astres plus insignes,
Compagnon du chien d'Orion,
Ou de celuy que le Lyon
Abaye quand la vierge Astrée
Se voit du soleil rencontrée.

Car certes ton corps n'est pas laid,
Et ta peau plus blanche que laict,
De mille frisons houpeluë,
Et ta basse oreille veluë,
Ton nez camard et tes gros yeux
Meritoient bien de luire aux cieux ;
Mais, en lieu d'une gloire telle
Une demangeante gratelle,
Une fourmilliere de poux,
Un camp de puces et de loups,
La rage. le farcin, la taigne :
Un daugue affamé de Bretaigne,
Jusqu'aux os te puissent manger
Sur quelque fumier estranger,
Meschant mastin, pour loyer d'estre
Si traistre à ton fidelle maistre !

FOLASTRIE VI.

Enfant quartannier, combien
Ta petitesse a de bien;
Combien en a ton enfance
Si elle avoit cognoissance
De l'heur que je dois avoir
Et qu'elle a sans le sçavoir.

Mais quand la bague blandice
De ta raillarde nourrice,
Dès le poinct du jour te dict :
Mignon, vous couchez au lict,
Voire ès bras de la pucelle,
Qui de ses beautéz encelle
La rose, et de ses beaux yeux
Cela qui treluit aux cieux,
A l'heure, de honte, à l'heure
Mignon, ton petit œil pleure
Et te cachant dans les draps
Ou petillant de tes bras,
Despuis tu gimbes contre elle
Et luy dis : Meman, ma belle,
Mon gasteau, mon sucre doux,
Et pourquoy me dites vous
Que je couche avec Janette?

Puis ell' te baille sa tette,
Et t'appaisant d'un joüet,
D'une clef ou d'un roüet,
De pois ou de pirouettes,
Essuye tes larmelettes.
Ha, pauvret! tu ne sçay pas,
Celle qui dedans ses bras

Toute nuict te paupeline,
C'est, mignon, ceste maligne,
Las! mignon, c'est ceste là
Qui de ses yeux me brusla.

Que pleust à Dieu que je peusse
Pour un soir devenir puce,
Ou que les arts Medeans
Eussent rajeuny mes ans,
Ou converty ma jeunesse
En ta peu caute simplesse,
Me faisant semblable à toy;
Sans soupçon je coucheroy
Entre tes bras, ma cruelle,
Entre tes bras, ma rebelle,
Ores te baisant les yeux,
Ores le sein precieux
D'où les amours qui m'aguettent
Mille flesches me sagettent.

Lors certes, je ne voudroy
Estre faict un nouveau roy
Pour ainsi laisser m'amie
Toute seulette endormie.

Et peut estre qu'au resveil,
Ou quand plus le doux sommeil
Luy enfleroit la mammelle,
Qu'en glissant plat dessus elle,
Je luy feroys si grand bien
Qu'elle, après, quitteroit bien
Toy, ses frères et son père,
Qui plus est, sa douce mère
Pour me suivre à l'abandon,
Comme Venus son Adon
Suivoit par toute contrée,
Fust que la nuict accoustrée
D'astres tombast dans les eaux,

Fust que les flammeux naseaux,
Soufflassent d'une balenée
Hors des eaux la matinée.

FOLASTRIE VII.

Assez vrayment on ne revere
Les divines bourdes d'Homere,
Qui dit que l'on ne peut avoir
Si grand plaisir que de se voir
Entre tous ses amis à table,
Quand un menestrier delectable
Paist l'oreille d'une chanson,
Et quand l'oste-soif échanson,
Faict aller en rond par la troupe
De main en main la pleine coupe.

Je te salue, heureux boiveur,
Des meilleurs le meilleur resveur,
Je te salue, ombre d'Homère,
Tes vers cachent quelque mystère :
Je me plais de voir si ce vin
M'ouvrira leur secret divin.

Yo, je l'entens, chere troupe,
La seule odeur de ceste coupe
M'a faict un rapsode gaillard
Pour bien juger de ce vieillard.

Tu voulois dire, bon Homère,
Qûe l'on doit faire bonne chère
Tandis que l'aage et la saison
Et la peu maistresse raison,

Permettent à nostre jeunesse
Les libertés de la liesse,
Sans avoir soin du lendemain :
Mais d'un hanap de main en main,
D'une trépignante cadance,
D'un roüer autour de la dance ;
De meutes de chiens par les bois,
De luts mariez à la voix,
D'un flux, d'un dé, d'une premiere,
D'une belle fleur printanière,
D'une pucelle de quinze ans,
Et de mille autres jeux plaisans,
Exercez la douce practique
De la vertu sybaritique.

Moy donc, oysif maintenant,
Que la froidure est detenant
D'une clere bride glacée,
L'humeur des fleuves amassée,
Ores que les vents indomptez
Tonnent par l'air de tous costez,
Ores que les douces gorgettes
Des Dauliennes sont muettes,
Ores qu'au soir on ne void plus
Dancer par les antres reclus
Les pans avec les driades,
Ny sur les rives les nayades,
Que feray-je en telle saison,
Sinon oiseux à la maison?
En suivant l'oracle d'Homère,
Près d'un feu faire bonne chère,
Et souvent baigner son cerveau
Dans la liqueur d'un vin nouveau,
Qui tousjours traine pour compagne
Ou la routie, ou la chastaigne.
En ceste grande coupe d'or,
Verse, page, et reverse encor,
Il me plaist de noyer ma peine

Au fond de ceste tasse pleine,
Et d'estrangler avec le vin
Mon soucy qui n'a point de fin,
Non plus que l'entraille immortelle,
Que l'aigle horriblement bourrelle,
Tant les attraits d'un œil vainqueur
Se font renaistre dans mon cœur.
Çà, page, donne ce Catulle,
Donne ce Tibulle et Marulle,
Donne ma lyre et mon archet,
Depen-la tost de ce crochet :
Viste doncque, à fin que je chante
Et que je charme et que j'enchante
Le soin que l'Amour trop cruel
Faict mon hoste perpetuel.
O ! père, ô Baccus ! je te prie,
Que ta saincte fureur me lie
Dessous ton thirse à ceste fin ;
O père que j'erre sans fin
Par tes montaignes reculées,
Et par l'horreur de tes vallées,
Ce n'est pas moy, las! ce n'est pas
Qui dedaigne suivre tes pas,
Et couvert de lierre, je brère
Par la Tharce Evan pour mon père.
Hélas ! pourveu, père, pourveu
Que ta flamme esloigne le feu
Qu'Amour de ses rouges tenailles,
Me tournoye dans les entrailles.

FOLASTRIE VIII.

LE NUAGE OU L'YVROGNE.

Un soir, le jour de sainct Martin,
Thenot, au milieu du festin,
Ayant des-jà mille verrées
D'un gousier large devorées,
Ayant gloutement avalé
Sans macher maint jambon salé,
Ayant rongé mille saucisses,
Mille pastez tout pleins d'espices,
Ayant maint flacon rehumé
Et mangé maint brezil fumé,
Hors des mains luy coula sa coupe :
Puis, begayant devers la troupe,
Et d'un geste tout furieux
Tournant la prunelle des yeux,
Pour mieux digerer son vinage.
Sur le banc pancha son visage,
Et jà commençoit à ronfler,
A narriner, à renifler,
Quand deux flacons cheus contre terre,
Pesle-mesle avecques un verre,
Vindrent reveiller à demy
Thenot sur le banc endormy.
Thenot donc, qui demy s'eveille,
Frottant son front et son oreille,
Et s'alongeant deux ou trois fois,
En sursaut jetta ceste voix :
Il est jour, dit l'aloüette.
Non est non, dit la fillette.
Ha ! la, la, la, la, la, la, la,
Je voy de çà, je voy de là,

Je voy mille bestes cornues,
Mille marmots dedans les nües,
De l'une sort un grand taureau,
Sur l'autre sautelle un chevreau,
L'une a les cornes d'un satyre,
Et du ventre de l'autre tire
Un cocodrille en mille tours.
Je voy des villes et des tours,
J'en voy de rouges et de vertes,
Voy-les là, je les voy couvertes
De sucre, et de pois confits;
J'en voy de morts, j'en voy de vifs,
J'en voy, voyez-les donc, qui semblent
Aux bleds qui sous la bise tremblent;
J'avise un camp de nains armez,
J'en voy qui ne sont point formez,
Troncez de cuisses et de jambes,
Et si ont les yeux comme flambes,
Aux creux de l'estomac assis,
J'en voy cinquante, j'en voy six,
Qui sont sans ventre, et si ont teste,
Effroyables d'une grande creste,
Voicy deux nuages tous plains
De Mores qui n'ont point de mains,
Ny de corps, et ont les visages
Semblables à des chats sauvages;
Les uns portent des pieds de chèvre,
Et les autres n'ont qu'une lèvre
Qui seule barbotte, et dedans
Ils n'ont ny maschoire ny dents.

J'en voy de barbus comme hermites,
Je voy les combats des Lapythes,
J'en voy tous herissez de peaux,
J'entravise mille troupeaux
De singes qui, d'un tour de joüe,
D'en haut aux hommes font la moüe;
Je voy, je voy parmy les flots

D'une baleine le grand dos
Et ses espines qui paroissent
Comme en l'eau deux roches qui croissent,
Un y galoppe un grand destrier
Sans bride, selle, ny estrier ;
L'un talonne à peine une vache,
L'autre dessus un asne tasche
De vouloir jallir d'un plein saut
Sus un qui manie un crapaut ;
L'un va tardif, l'autre galoppe,
L'un s'eslance dessus la croppe
D'un centaure tout debridé,
Et l'autre, d'un geant guidé,
Portant au front une sonnette,
Par l'air chevauche à la genette ;
L'un sur le dos se charge un veau,
L'autre en sa main tient un marteau ;
L'un, d'une mine refrongnée,
Arme son poing d'une coignée ;
L'un porte un dard, l'autre un trident,
Et l'autre un tison tout ardent.
Les uns sont montez sur des grües,
Et les autres, sur des tortües,
Vont à la chasse avec les dieux ;
Je voy le bon pere joyeux
Qui se transforme en cent nouvelles ;
J'en voy qui n'ont point de cervelles
Et font un amas nompareil
Pour vouloir battre le soleil,
Et pour l'enclorre en la caverne
Ou de sainct Patrice ou d'Averne ;
Je voy sa sœur qui le defend,
Je voy tout le ciel qui se fend,
Et la terre qui se crevace,
Et le chaos qui les menace.

Je voy cent mille satyreaux,
Ayant les ergots de chevreaux,

Faire peur à mille naïades;
Je voy la dance des driades
Parmy les forests trepigner,
Et maintenant se repeigner
Au fond des plus tiedes valées,
Ores a tresses avalées,
Ores gentement en un rond,
Ores à flocons sur le front,
Puis se baigner dans les fontaines.

Las! ces nues de gresles pleines
Me predisent que Jupiter
Se veut contre moy despiter.
Bré, bré, bré, bré, voici la foudre,
Craq, craq, craq, n'osez vous decoudre
Le ventre d'un nuau, j'ay veu,
J'ay veu, craq, craq, j'ay veu le feu,
J'ay veu l'orage et le tonnerre,
Tout mort me briser contre terre.

A tant cest yvrogne Thenot,
De peur qu'il eust, ne dy plus mot,
Pensant vrayment que la tempeste
Luy avoit foudroyé la teste.

SONNET MASCULIN.

Lance au bout d'or qui sçais et poindre et oindre,
De qui jamais la roideur ne defaut,
Quand en camp clos bras à bras il me faut
Toutes les nuicts au doux combat me joindre;

Lance vrayment qui ne fus jamais moindre
A ton dernier qu'à ton premier assaut,

De qui le bout, bravement dressé haut,
Est tousjours prest de choquer et de poindre;

Sans toy, le monde un chaos se feroit,
Nature manque inhabile seroit
Sans tes combats d'accomplir ses offices.

Donc, si tu es l'instrument de bon heur
Par qui l'on vit, combien, à ton honneur,
Doit on des vœux, combien de sacrifices !

SONNET FOEMININ.

Je te saluë, ô vermeillette fente,
Qui vivement entre ces flancs reluis;
Je te saluë, ô bien heuré pertuis
Qui rends ma vie heureusement contente.

C'est toy qui fais que plus ne me tourmente
L'archer volant qui causoit mes ennuis,
T'ayant tenu seulement quatre nuicts,
Je sens sa force en moy desjà plus lente.

O petit trou, trou mignard, trou velu,
D'un poil folet mollement crespelu,
Qui à ton gré domptes les plus rebelles,

Tous verds-galant devroient pour t'honorer
A beaux genoux te venir adorer,
Tenant au poing leurs flambantes chandelles.

SONNETS.

I

Peripapetisant en pantelante extase,
J'androfiois les corps democrititieux,
Quand le chevre-porté Eurimede des cieux
M'anathematisa d'une antiperistase.

J'omiotelephté qu'au terr' orgueil Caucase,
Le cœlinolle feu paissoit prodigieux,
L'oiseau cardiofage, alors présagieux,
J'antithesé mes sens d'une eclyptique frase.

Ma daphnifage voix en oraclifiant,
Fatidique, et ma main phebumusifiant,
Frontispicerent l'art de ma philanthrop' ame.

Si qu'en cantastrophant l'ancicliosité,
Avec l'antipathie et l'hermaphrodité,
J'androgine mon front d'un double epithalame.

II

Alors que du Medois l'escrit hieroglifique
Combattit doctement les braves mammelus.
Les brillans citadins du tres altier Momus,
L'horoscope ascendant prevint en theorique.

Le bourdon signe ciel de ceste grand fabrique
Ne permet qu'autrement les metaux soient cognus,
Pour l'opprobre receu par ces dieux trop cornus,
Grimpans comme démons au globe fantastique.

L'aspect de la comete joignant à l'opposite
Du dragon veneneux contre luy se despite,
Tant qu'un feu violant en forme de grenouille

Il jette par le nez, grondant et murmurant,
Puis boursouflé d'orgueil se tournant et virant,
Luy fit enfin du jeu le nez comme une andouille.

III

Je suis un orloge en amoureuse ardeur;
Mes fureurs, mes desirs, mes secrètes blessures
Sont les roües de fer, les marques de mes heures,
Ce sont mes yeux ternis et ma blesme couleur.

Mes vers servent de cloche, amour est l'orlogeur
Qui, bigearre et quinteux, fait de longues demeures,
Sur un lieu quelquefois, puis hastant ses mesures,
Faict tourner sans compas les ressors de mon cœur.

Madame pourroit bien de quelque chastiment
Punir ce fantastic et regler justement
Mes cordes, mon compas, mon poids et ma rencontre.

Mais elle qui se plaist de me voir desbauché,
Ne voudroit seulement du doigt n'avoir touché
Pour dresser à son poinct l'esguille de ma montre.

FOLASTRIE.

Je ne sçaurois, maistresse. vous haïr :
Vous embrasser, c'est le bien où j'aspire ;
Mais je voudrois, vous embrassant, joüir;
Vous delaisser, j'y trouverois du-pire.

Coupez ces vers en deux, vous y trouverez le contraire.

Je ne sçaurois Maistresse, vous haïr,
Vous embrasser, C'est le bien où j'aspire;
Mais je voudrois Vous embrassant, joüir,
Vous delaisser. J'y trouverois du pire.

D'UN QUI DEMANDOIT ADVIS S'IL DEVOIT ESTRE MARIÉ.

Prenez-la, ne la prenez pas;
Si vous la prenez, c'est bien faict;
Si vous la laissez, en effect,
Ce sera ouvrer ses compas;
Gallopez, allez l'entrepas,
Differez, entrez-y de faict,
Desirez sa vie ou trespas.
Prenez-la, ne, etc.

Jeusnez, prenez double repas,
Refaictes ce qui est defaict,
Defaictes ce qui est refaict
Desirez sa vie ou trespas.
Prenez-la, ne, etc.

ADVIS

TOUCHANT LE MARIAGE.

La femme est une mer, et le mari nocher
Qui va mille perils sur les ondes chercher;
Et celuy qui deux fois se plonge en mariage

Endure par deux fois le peril de naufrage.
Cent tempestes il faut à toute heure endurer,
Dont la mort seulement peut l'homme retirer.
Si tost qu'en mariage une femme on a prise.
On est si bien lié qu'on perd toute franchise :
L'homme ne peut plus rien faire à sa volonté.
La riche avec l'orgueil gesne sa liberté,
La pauvre rend du tout sa vie miserable,
Car pour un il convient en mettre deux à table.

Celuy qui laide femme a dedans sa maison,
N'a plaisir avec elle en aucune saison;
La belle au seul mary à peine aussi peut estre ;
Les voisins comme luy taschent à la cognoistre
Elle passe le jour à se peindre et farder ;
Son occupation n'est qu'à se regarder
Au cristal d'un miroir, conseiller de sa grace,
Despite si quelqu'autre en beauté la surpasse;
Semblable est leur beau teint à ces bastons à feu,
Qui n'estans poinct fourbis se rouillent peu à peu.
Si le pauvre mary leur manque de caresse,
On l'accuse soudain d'avoir autre maistresse.
La femme trouble un lict de cent mille debats,
Si son desir ardent ne tente les combats,
Et si l'homme souvent en son champ ne s'exerce,
Labourant et semant d'une peine diverse.

La mer, le feu, la femme, avec nécessité
Sont les trois plus grands maux de ce monde habité.
Le feu bientost s'esteinct ; mais le feu de la femme
Soudain brusle, et ardant n'esteinct jamais sa flamme.



CONSOLATION POUR LES COCUS.

Vous souvient-il, mon compère,
Lorsqu'estiez en si grand' colère,
Quand vous me tinstes un propos,
Disant que jamais en repos
N'aviez l'esprit, le corps, ny l'ame,
Tant vous craignez que vostre femme
Despuis qu'ensemble avez vescu
Ne vous ait fait souvent cocu ?
Et que chascun qui vous saluë
Vous monstre au doigt parmy la ruë,
Dont le soucy vous cuit si fort
Que ne souhaictez que la mort ;
Mesme, qu'en toute compagnie,
Ne servez que de mocquerie ?
O ! que c'est pour vous grand mal-heur
De ne cognoistre ce bon-heur
Qui arrive et tombe en partage
Aux cocus comme un heritage !
Car, voudriez vous un plus grand bien ?
Appartient-il un si beau tiltre
De cocu à quelque belistre
Qui sera contrainct par la faim
Mendier tout le jour son pain ?
Jamais n'advient ceste disgrace
A cocu de porter besace ;
Et beaucoup, pour n'estre cocus,
Par la pauvreté sont vaincus.
Bien peu de cocus ont souffrance ;
Cocus ont tousjours abondance ;
Cocus se trouvent à milliers
Du commun amis familliers,

Et se void en leur compagnie
Une multitude infinie
Des gens qu'on tient des plus heureux,
Si ce n'est quelque malheureux
Dont la femme, pour n'estre belle,
Ne peut estre que macquerelle.

Bref, compère, si les escus
Nous avions de tous les cocus,
Aux Turcs pourrions faire la guerre ;
Mais n'as tu pas, compère Pierre,
Grand regret d'avoir tant vescu
Sans cognoistre l'heur d'un cocu ?
S'il a commis un acte infame,
Pourveu qu'il ait fort belle femme,
Il se peut faire en moins de rien
Qu'il sera fort homme de bien.
Tousjours un cocu, mon compère,
Sans aucun soin fait bonne chère ;
Car onc ne manque quelque sot
Qui faict chez luy boüillir le pot.
Vous avez argent en la bource ;
Car vostre femme en est la source
Qui fait son cas si gentiment
Qu'on fournit à l'appointement.
Jamais n'estes melancolique,
Car le plaisir de la musique
Que vous avez matin et soir
Vous fait cent plaisirs recevoir.
Vous allez en banquet et dances,
Vous faictes mille cognoissances,
Vous recevez tousjours honneurs
Des princes et des grands seigneurs,
Qui se rendent si accostables
Qu'ils vous font asseoir à leurs tables.
Mais vostre femme, à mon advis,
Doit estre size vis-à-vis,
Pour les caresser et pour dire

Tousjours le petit mot pour rire.
Seriez vous donc le bien venu
Si pour cocu n'estiez tenu ?
Si vous avez quelque querelle,
Vous avez tost pour l'amour d'elle
Nombre d'amis qui auront soing
Mettre pour vous l'espée au poing.
Mais si vostre femme n'est bonne
Pour faire plaisir à personne,
On vous mettra sans nul regard
Comme un ladre bien loing à part
Et demeurerez miserable ;
Mais un cocu est admirable.
Ce nom est doux comme du miel,
Ce nom est escrit dans le ciel,
Ce nom de cocu vous honore,
Ce nom de cocu vous decore,
Et par ce nom on est contrainct
De vous adorer comme un sainct.
Mais advisez, si Dieu vous prise,
Qui vous faict semblable à Moyse ;
Car, quand les tables il receut,
Soudainement il s'apperceut,
Estant descendu de la nuë,
Qu'il avoit la teste cornuë ;
Qui me faict croire, en vérité,
Qu'en cornes a divinité ;
Bref, ceste corne est si divine
Que toutes les poisons domine,
Et pour ne celer leur honneur
Je veux parler de leur valeur :
Premierement, de la licorne
N'est pas excellente la corne ?
Si excellent est son pouvoir
Que chascun en desire avoir.
Chascun sa grand' vertu admire,
Voilà pourquoy on la desire ;
Les uns l'enchassent dedans l'or,

D'autres l'estiment un thresor ;
Mais regardez en mainte histoire
Comme la corne est en memoire ;
Mesme voyez les sacrez lieux,
Là sont les saincts pourtraicts des dieux ;
Vous verrez en grand reverence
Tousjours la corne d'abondance
Qu'ils portent en leur saincte main
Comme un bien le plus souverain.
Or, l'ame qui est innocente
Aux enfers jamais ne lamente,
Car de Dieu il est approuvé
Que tout innocent est sauvé,
Et celuy qui aura vescu
Sçachant bien qu'il estoit cocu,
N'ayant pour telle experience
Qu'une penible patience,
Dieu luy est si doux et si bon
Que des esleus est compagnon,
Car sa vie est, pour le vray dire,
Pleine de peine et de martyre ;
Or, il est escrit en mainct lieu
Que tout martyr est près de Dieu.
Voilà donc comme Dieu retire
Ceux qui ont souffert le martyre,
Dont l'esprit doux et gracieux
Ne trouble onc le repos des cieux.

Respond moy doncques, mon compère,
As tu cause d'estre en cholère
De ce que ta femme t'a fait
Devenir cocu si parfait ?
Repens, repens toy dans ton ame
D'avoir voulu mal à ta femme ;
Car, par sa grace et son moyen,
Cent amitiez elle t'a faites,
Te mettant au rang des prophètes,
Et là haut dedans les cieux

Tu seras mis au rang des dieux.
Doresnavant donc, mon compère,
Appaise un peu ceste cholère
Et t'esjouis d'avoir vescu
Jusques ici parfait cocu.
Voire que Dieu t'a fait la grace
D'estre d'une si noble race.
Adieu donc, compere, beaucoup,
C'est t'en dire trop pour un coup.

CONSEIL ET REMEDE POUR LES COCUS.

Amy cocu, veux tu que je te die,
Si tu m'en crois, ne dis ta maladie;
Car, si ta femme un coup est descouverte,
Elle voudra le faire à porte ouverte.
Estre cocu n'est pas mauvaise chose
Si autre mal on ne luy présuppose ;
Ou si tu crois cocu estre une tache,
Garde toy bien du moins qu'on ne le sçache :
Le remède est, à qui les cornes porte,
De les planter ailleurs de mesme sorte.

COMPARAISON

DU VENEUR ET DE L'AMOUREUX.

Nagueres, en chassant un lièvre par la plaine,
Il me vint en plaisir mon amoureuse peine,
Ce qui fit qu'à l'instant je fis comparaison

Des veneurs et de ceux qui, privez de raison,
Suivent obstinement la prinse de nos dames.
L'un les lièvres poursuit, l'autre poursuit les femmes :
Le lièvre fuit tousjours, la femme fuit tousjours,
L'un tend des lacs coulans, l'autre des lacs d'amours,
L'un et l'autre souvent faillent leur entreprise,
L'un et l'autre souvent froidissent à la bise,
L'un et l'autre à leur dam entretiennent des chiens,
L'un et l'autre à leur dam despensent leurs moyens.
Un seul poinct seulement les met en difference,
C'est qu'un chasseur reçoit quelque resjouyssance
En la prise qu'il fait; mais le pauvre amoureux
En prenant sa captive il se rend mal-heureux ;
Car sa proye, avec tant de travaux recherchée,
Luy oste la victoire estant sous luy couchée.

FOLASTRIE.

Lors qu'un jeune moine chousoit
Une nonne, elle luy disoit :
Helas! mon amy, je me pasme,
Et je suis preste à rendre l'ame.
Le jeune moine, oyant cela,
Plus estroictement l'accola,
Et dedans sa rosine fente
Plus avant engaina sa tente,
Et coulant sa douce liqueur
Luy disant : Courage, mon cœur,
Courage, ma chère mignarde,
Courage, et seulement prends garde
De ne donner à ton cul vent ;
Car pour les deux trous de devant,
Je les estouperay, de sorte
Que je n'ay pas peur qu'il en sorte

Aucune chose; et, par ainsi,
N'aye crainte, mon cher soucy,
N'aye crainte, ma chère dame,
De faire perte de ton ame.

RAILLERIE

SUR LA MORT D'UN CONNIN.

Que chascun en larmes se bagne,
Que chascun de dueil accompagne
D'une dame à qui le cœur part
Pour avoir perdu son mignard,
Son petit connin domestique,
Par la dent cruelle et inique
D'un chat qui l'a cruellement
Faict devaler au monument.

Vous, ses voisins, vous, ses voisines,
Vous, ses cousins, vous, ses cousines,
Vous, les plus grands et apparents
De ses affins et ses parents,
Fondez vous en pleurs et en larmes,
Donnez vous de tristes allarmes,
Plombez vous le flanc et le sein
D'une dure et cruelle main;
Cassez vous contre les murailles,
D'ahan crevez vous les entrailles;
Arrachez vous le poil du chef,
Ne soyez d'un an sans meschef;
Nuict et jour, soyez aux goutières,
Aux greniers, aux huis, aux chattières;
Armez de tripes de fagots
Pour tuer ce meschant magots;

N'ayez d'aucun plaisir memoire,
Habillez vous de couleur noire,
Et comme insensez furieux
Roüllez gorgonnement les yeux ;
Ne donnez trefves à vos peines,
N'ayez sang, artères ny veines,
Moüelles, os, muscles ny pouls,
Nerfs, ny cartellages sur vous;
Que vostre tristesse n'assaille,
Et ne leur livre la bataille.

Pour ainsi tristes et affreux,
Esplorez, pasles, les cheveux
Blesmes, mornes, espouvantables,
Transis, pasmez et miserables,
Ne monstrant que deuil et qu'effroy,
Vous assisterez au convoy
De ceste morte creature ;
De ce connin que la nature
Avait faict gentil entre tous,
Pour plaire à la belle aux yeux doux.
Ce connin estoit ses blandices,
Ce connin estoit ses delices,
Ce connin estoit ses plaisirs,
Ce connin estoit ses desirs,
Ce connin estoit ses liesses,
Ce connin estoit ses richesses,
Ce connin estoit son repos,
Ce connin estoit son propos,
Ce connin seul estoit sa vie,
Ce connin estoit son envie,
Ce connin estoit son bonheur,
Ce connin estoit son honneur,
Ce connin estoit sa pâsture,
Son massepain, sa confiture,

Ce connin estoit son gouster,
Son aurore, sa matinée,

Son midy, son après dinée,
Ce connin estoit son repas,
Ce connin estoit ses cinq pas,
Ce connin estoit ses cadences,
Ce connin estoit ses avances,
Ce connin estoit ses destours,
Ce connin estoit ses retours,
Ce connin estoit sa gavotte,
Son espagnolette et sa volte,
Ses fleurettes, ses entrechats,
Ses feintes et ses entrelas.
Ce connin estoit ses aubades,
Ce connin estoit ses gambades,
Ce connin estoit son mignon,
Son petit-fils, son compagnon,
Ce connin estoit sa poupée,
Où tousjours vivoit occupée
L'emmaillottant de son mouchoüer,
Puis après le menoit jöüer ;
Ce connin esteit ses doreures,
Ce connin estoit ses parures,
Ce connin estoit son thresor,
Ce connin seul estoit son or,
Son argent, son ris, ses goguettes;
Ce connin estoit ses grands festes,
Ses dimanches, ses tous les jours.

Ce connin estoit ses amours,
Ce connin estoit ses nig'ries,
Ce connin estoit ses joü'ries,
Ce connin estoit ses esbas,
Son terrabin, son tarrabas,
Son tonnebril, sa peronnette,
Son jeu et sa marionnette ;
Ce connin estoit son bouquet,
Ce connin estoit son caquet,
Ce connin estoit sa muscade,
Sa save, sa capilotade ;

Ce connin estoit sa douceur,
Ce connin estoit sa faveur,
Ce connin estoit sa porrée,
Sa vinette, sa chicorée,
Ses choux, ses jottes, ses naveaux,
Ses febves et ses pois nouveaux ;
Bref, ce connin estoit son pere,
Bref, ce connin estoit sa mere ;
Bref, ce deffunt petit connin
Estoit sa veste et un connin.

SONNET

SUR LA COMPARAISON DES DAMES ET D'UN VOLANT.

Petit volant, qu'en m'esbatant je loüe,
Que tu m'agrée en te voyant aller,
Haut par le vuide, et puis en devaller,
Pirouettant comme une onde qui roüe.

Petit volant, avec qui je me joüe,
Quand le printemps faict gayment estaller
Les belles fleurs dont il embasme l'air,
Et que Zephyre en folastrant secoüe ;

Lorsque je voy ton chef prompt et leger,
Et ton cul lourd, dont on ne peut tirer
Plaisir, sinon qu'à grands coups de palette,

Je t'accompare aux dames d'à present,
Qui ont le chef prompt et le cul pesant,
Et qui ne vont qu'à grands coups de braguette.

QUATRAIN

POUR UN PORTRAICT DES CATZE VOLANS.

Si ces gentils oiseaux couppoient l'air de leurs aisles,
Ce seroit tout l'esbat des jeunes damoiselles
De faire force rets et tendre force glus
Pour voir à qui pourroit en attraper le plus.

CONTRE UNE PRESOMPTUEUSE.

Je confesse que tu es belle
Et que tu es pucelle aussi;
Mais, quand tu te vantes ainsi,
Tu n'es ny helle ny pucelle.

EN L'HONNEUR DE LA FEMME.

La femme est un animal
Qui ne s'adonne qu'à mal
Et n'est bonne seulement
Qu'au lict et qu'au monument.

POUR ELLE MESME.

Le ciel n'a point tant de flambeaux,
Ny tant de poissons n'ont les eaux
Qu'une malicieuse femme
A de cautelle dans son ame.

POUR ELLE MESME.

Après trois jours on s'ennuye
De femme, d'hoste et de pluye.

POUR UNE VIEILLE AMOUREUSE.

Quoy! tu veux gratis besoigner,
Bien que tu sois vieille et hideuse?
Certes, la chose est merveilleuse,
Car tu veux avoir sans donner.

DE FRANCINE FILANT.

La belle et gentille Francine,
Qui si doucement m'assassine
D'une si douce cruauté,
Un soir, pour n'estre point oisive,
Filoit près d'une lampe vive,
Ayant sa quenouille au costé.

Mais mouillant dessus sa gencive
Son fil d'une blanche salive,
Amour, cauteleux et malin,
Dedans sa quenouille gentille
Fit saillir viste une scintille
Qui mit le feu dedans son lin.

LE NOYAU DE CERISE.

Petit noyau, qui, au ventre aigre-doux
D'une aigre-douce et douce-aigre cerise,
As prins naissance; hé! Dieu! que je te prise,
Et toutes fois de toy je suis jaloux.

Petit noyau, que j'estime entre tous,
Petit noyau, que Venus favorise
Autant que l'or de la fille d'Acrise,
Qui, dans son sein, tomboit à petits coups;

Petit noyau, qui, trop heureux nagueres,
Touchois l'honneur des ondoyantes spheres
De ce beau sein dont l'amour me rend fol;

Petit noyau pour marque à ma memoire
De t'avoir pris sur ces boules d'yvoire,
Je te veux pendre à jamais à mon col.

PRIERE AUX RATS.

Rats, qui la nuict ne faictes que trotter
Par nos maisons, pardonnez à m'amie
Alors qu'elle est en son lict endormie,
Et n'allez plus à son chevet gratter.

Allez ailleurs chercher à banqueter,
Allez ailleurs mendier vostre vie
Que dans sa chambre, où rien ne vous convie
D'y aller tant toute nuict fureter.

Ainsi, bons rats, jamais ne vous attrape
Ny trebuchet, engin, ny chausse-trappe,
Ny traquenard, ny ratoire, ni chats !

Ainsi, tousjours puissiez vous sans envie
Ribler, quester et chercher vostre vie,
Et sans danger faire tous vos prochats!

COMPARAISON

DE L'AUTEUR ET DE SON CHARDONNERET.

Que le sort hazardeux
Nous conjoinct bien tous deux,
Chardonneret aimable,
« C'est en adversité
« Quelque félicité
« De trouver son semblable. »

Volant sur les ormeaux,
De rameaux en rameaux,
La glus te fit serville,
Et les gluaux d'Amour
Me prindrent l'autre jour,
Voyant mon Amarille.

Tu es, petit mignon,
Enclos sans compagnon
Dans ceste ronde cage,
Et moy, comblé d'ennuis,
Seulet icy je suis
Comme en un hermitage.

Tu ne fais que sauter,
Çà et là, pour t'oster
Du lieu qui t'asservie ;
Et moy, pauvret sans fin,
Je me tourmente afin
De liberer ma vie,

Ton plumage à mes yeux
Estalle en divers lieux

Mainte couleur diverse,
Se monstrant diapré
Ainsi que faict un pré
Qu'un ruisselet traverse.

Le rouge on y peut voir,
Aussi peut on le noir
Et le jaune un peu blesme;
Mais comme dessus toy
On peut voir dessus moy
Un bigearrement mesme.

J'ay le poil brunissant
Et le teinct jaunissant
De deuil et d'amertume;
Le lieu de ma douleur
Est ceint d'une couleur
De feu qui me consume.

En ta captivité
Tu plains ta liberté;
Moy, chetif, à toute heure,
Enfermé nuict et jour
Dans la prison d'amour,
Ma liberté je pleure.

Tu flattes ton soucy
Par ton chant adouci,
Et je flatte ma peine
Par les accens divers
Des plus doucereux vers
Qu'on puise en Hipocrene.

Tu empruntes ton nom
D'un espineux chardon,
Et une fière espine
Qu'Amour ente en mon cœur
D'une extresme vigueur
Ulcere ma poictrine

Bref, petit mignonnet,
Petit chardonneret,
En tout je t'esquivalle;
Fors que tu n'aimes point,
Et moy je suis espoint
D'amour sans intervalle.

COMPARAISON

DE L'HIRONDELLE ET DE L'AUTHEUR.

Nous nous semblons, Dolienne hirondelle,
Ton sein par tout est de blanc esmaillé;
Mon sein, helas ! partout est soüillé
Du sang tiré de ma playe mortelle.

Dès que l'Aurore en Orient atelle
Les beaux coursiers de Phœbus esveillé,
Tu pleins Itil; moy, de larmes mouillé,
Je me complains jour et nuict de ma belle.

Tu vas, tu viens, tu volles sans sejour
Où est ton nid, et j'erre tout le jour
Là où se tient celle qui me dedaigne.

Tu es encor plus heureuse que moy,
Car le printemps est tousjours avec toy,
Et le printemps jamais ne m'accompaigne.

POUR ELLE MESME.

Quoy! jurer par sa foy de ne m'aimer jamais,
De ne me baiser plus, de plus me faire conte
De mon affection ! ô ! ma belle Amathonte,
Est ce pas pour me faire angoisser desormais ?

Entre deux cœurs amis il n'est si ferme paix
Qu'au bruict d'un tel serment le courroux ne surmonte;
Il n'est amant si bon qu'une cholère prompte
Ne mutine soudain d'un serment si mauvais.

Donc, Francine, mon tout, pardonnez moy, de grace,
Si un petit courroux s'apparut en ma face
Vous oyant contre moy jurer de la façon.

Or, pour avoir commis envers vous telle offence,
Je m'en vay vous baiser cent fois pour penitence :
Sçaurois-je vous donner plus gentille rançon?

A LA LOUANGE DES CORNES.

Si du docte coupeau le front audacieux
D'une corne jumelle avoisine les cieux ;
Si du volant destrier la corne talonniere
Fit saillir du rocher la source qui premiere
Abreuva les neuf sœurs de ses prophetes eaux,
Et si des lauriers vers cornus sont les rameaux ;
Si encore souvent les mieux disantes muses
Soufflent dans les cornets, enflent les cornemeuses,
Voire si tous les lieux d'où se puisent les vers
Sont des cornes issus ou de cornès couvers,
Estant vray que l'effect à sa cause retire,
Que puis-je faire mieux que des cornes escrire?

Avant que l'Eternel separast le chaos,
Logeast l'air soubs le feu, sur la terre les flots,
Le monde n'estoit rien qu'une masse cornue,
Forme que tout parfaict il a bien retenüe ,
Car les feux de la haut en signes ordonnez
Ont leurs corps plus luisans de cornes façonnez :

Ainsi l'astre doré voulant choquer la borne
De sens renouvellez, monstre une double corne.
Le taureau qui le suit en a le front cornu,
Le nom du capricorne est des cornes venu,
Mesme du blond soleil les flammes brillonnantes
Ne sont vrayment rayons, ains cornes rayonnantes.
Et si dans le milieu gist la perfection,
Comme au plus esloigné de toute passion,
Je dis que le cornu, bien qu'il semble difforme
Aux yeux de nos camards, est la plus belle forme.
La lune faict pour moy, dont le globe argenté
Reçoit dans son gennain deux cornes de clarté,
Non quand sur un zenit leurs faces sont posées,
Ou que nous les voyons l'une à l'autre opposées,
Mais bien lors que leurs feux, distans esgalement,
Tiennent du voisinage et de l'esloignement.

J'oseroys dire plus, si ta frilleuse crainte
Sur le timide front de ma jeunesse peinte
N'adoroit Aristote, et si le grand Platon
Barbu ne retenoit mon imbarbu menton,
Me riant du Lycée et de l'Academie,
Je voudroys dessiller leur paupiere endormie,
Et d'un hardy project faire toucher au doigt
Que l'essence du ciel, tout telle qu'on la voit,
Ne tient rien de la terre, et que l'air, ne la flame,
Ny l'eau n'ont peu ourdir une si belle trame.
Moins encore faut-il croire legerement
Que son rond soit basti d'un cinquieme element ;
Nostre œil en sera juge, il n'est besoing de preuve
Où le sens plus aigu si clairement se treuve :
Nous le voyons de corne, il est corne partout,
Corne parfaicte en soy, corne qui n'a de bout.
Aussi ne pouvoit-il avoir autre matiere
Que le corps transparant d'une corne legere,
D'autant qu'en ce palais le pere Jupiter
Comme ami de la corne y devoit habiter :
Jupiter, qui fust mort mille fois de famine

Si le tendre coral de sa levre enfantine
N'eust trouvé secourable au malheur de ses ans
Une chevre cornue ès antres Dicteans.

Despuis l'heure tousjours les cornes il a prises,
Les cornes despuis l'heure aident ses entreprises,
Des cornes de Diane il trompa Calyston,
Il prit pour son Bacchus les cornes d'un mouton,
Les cornes d'un taureau pour enlever Europe,
Les cornes d'un satyre amoureux d'Antiope,
Sur la corne il vesquit, sous la corne il aima,
D'un double cornichon sa maistresse il arma;
Aimant mieux les baisers d'une vache cornüe
Que les embrassemens d'une pucelle nüe.

O corne! qui des dieux vas eslevant le front,
D'où vient le peu d'honneur que les hommes te font?
D'où vient, corne, d'où vient que ta pointe honorée,
Au Libyque desert chez Ammon adorée,
Est blasmable entre nous, et que le moindre hommet
Se sent deshonnoré, te portant pour armet?
Belle corne, est-ce pas nostre foible nature
Qui ne peut supporter la divine encorneure
D'une chose si rare? Ainsi le chassieux
Se fasche du soleil qui luy touche les yeux;
Ainsi le degouté rejette la viande,
Ainsi le cerveau creux s'ennuie de la bande
Des mignons de Phœbus, quand d'une masle voix
Ils marient un vers au vent de leur haubois.

Ignares trop grossiers, qui ne sçavent l'hommage
Que la corne reçoit au Memphien rivage,
Et que, sans ceste corne, Isis n'eust point esté
Capable comme elle est de la divinité;
Et son cher Osiris, mortel comme nous sommes,
S'il n'eust esté cornu, seroit au rang des hommes.
Sans les cornes, Apis n'auroit point tant d'autels,
Les Faunes ny Bacchus ne seroient immortels;

Nous ne cognoistrions plus les folastres Mœnades,
Les satyres bouquins, ny les Amadryades.
Celle qui en chassant chasse l'oisiveté,
Diane a elle pas des cornes sa beauté?
Ne vóyons nous aussi d'une corne croissante
Son front estre bossé, sa face blanchissante?
Ses temples sont cornus où l'on offre en tous vœux
Et des cornes de cerf et des cornes de bœufs ;
Son arc faict de cornes, et sa flèche encornée
Par le bout où elle est triplement empennée.
L'Amour aime la corne, et le docte Apollon
En a corné l'archet de son beau violon.
Neptun se fit taureáu pour porter ce panache,
Le Semelide boue, la Saturnide vache,
Et le jeune Acteon, voyant Diane à nu,
En signe de bon-heur fut tout soudain cornu ;
Car où les cornes sont, là regne la puissance,
Là se loge l'honneur, là se voit l'abondance :
Les cornes de Cippus le firent nommer Roy,
L'Hebrieu estoit cornu quand il donna la loy :
Hercule nous ouvrit, Jupiter a plantée
La corne d'Achelois, la cornée d'Amaltée.

Tout retient du cornu, la corne est tout en tout,
Les nochers en ont faict des antennes le bout,
Les bataillons rengez ont des cornes guerrieres,
Des cornes les autels, les villes des cornieres ;
Nos vignes en nos champs sont de cornes bornez,
Des cornes nos cousteaux ont les manches tournez,
Dans la corne jadis nos pères souloient boire,
La lyre estoit montée à deux cornes d'yvoire,
Et l'antique Pharos du sommet de sa tour
Monstroit aux mariniers sa corne donne-jour.
Virgile faict qu'Æné son Pallante deplore
Aux accors d'un cornet, et maintenant encore,
Nous cornons dans la corne, ou soit que le debat
De deux rois ennemis nous appelle au combat,
Ou soit que nous suivions, en allant à la chasse,

Et la piste d'un cerf et d'un sanglier la trace,
Ou que pour entonner nos debiles chansons,
Nous soufflions dans son creux l'ame de quelques sons.

Mais en vain je m'enroüe, en vain, Muse, tu cornes
Et à cor et à cry la loüange des cornes ;
Ma belle, ce subject, plus loüable de soy
Que tu n'as d'eloquence, est trop riche pour toy ;
Si tu le veux loüer, il faut loüer le monde.
Les cornes sont au feu, en la terre et en l'onde,
Le feu se point en corne, en cornes toutes eaux,
Les fontaines, la mer, les fleuves, les ruisseaux,
En ont les bras cornus, la terre en est chargée,
Elle en a dans le sein, elle en est ombragée,
Ses tertres sont cornus, cornus sont les costaux,
Cornus sont ses rochers, cornus ses monts plus hauts,
Ses rognons sont de corne, au moins la cornaline,
Dont la rouge couleur empesche l'androgine,
Pierre que je presente aux fantasques esprits,
Qui, haineux de la corne, hayront ces escrits,
Afin que sa froideur, attiedissant les flames
Et les boüillants desirs de leurs peu chastes femmes,
Leur serve d'alumette à deffendre leur front
Du bouquet blasonneur que les cornes y font.

Je n'aurois jamais faict si je voulois escrire
La moitié du subject où la corne m'attire,
Il faudroit que ma plume ourdist autant de vers
Qu'il y a de rameaux au plan de l'univers.
Tous arbres sont cornus, cornües toutes plantes,
Le pavot est chargé de cornes jaunissantes,
Le coral y a pris sa forme et son renom,
Et la corne de cerf en a tiré son nom.
Si nous craignons la mort, la corne est ennemie
Du miel empoisonné et de l'epidemie;
Elle seiche l'humeur et chasse loing de nous
Des serpens riolez le venimeux courroux.
L'estain plus affiné nous vient de Cornoüaille,

La cornette nous guide au champ de la bataille,
Les animaux en sont et plus beaux et plus forts,
D'une corne pointüe ils deffendent leurs corps.
Le daim, le cerf, le bouc, le belier, la licorne,
Le taureau, le cheval et l'asne ont de la corne;
Les oiseaux l'ont au bec, au chef les limaçons,
A la queue Progné, sur le dos les poissons.

Vous mesme, pauvres gens, qui blesmissez de crainte,
Qui, voyans une corne, en redoutez l'attainte,
Arrestez vous icy, ne fuyez plus, humains,
Vous en avez és pieds, vous en avez és mains;
Vous avez dans les yeux une double cornée,
D'en avoir sur le front c'est vostre destinée;
Les Parques l'ont voulu; leur vueil est un arrest
Dont l'on n'appelle point : il aura son effect.
Croyez le, mes amis, je n'escris point de fables,
Mes vers loüans la corne en sont plus veritables;
Vous y devez donner aussi ferme credit
Comme si les trepieds de Delphes l'avoyent dit,
Puisque la verité, haineuse des mensonges,
Par la porte de corne authorise nos songes.

Que si vous vous faschez d'avoir pour compagnons
En ce beau cornouage un millier de demons,
Sçachez que ces esprits, signes de la nature,
Veulent estre honorez sur toute creature,
Et que, voyant les dieux et les hommes cornus,
Pour les imaginer ils le sont devenus.

O puissance admirable! ô forces incognuës!
D'ouïr, de voir, d'avoir tant de choses cornuës,
O rares escrivains, peintres ingenieux!
Que d'un traict bien couvert vous ouvrez à mes yeux,
Et la nature, et l'air de la mesme nature,
Que vous nous figurez une docte figure,
Quand sous le nom de Pan, quand sous le nom de tout,
Vous la faictes cornuë et cornu le grand tout.

SONGE

FAICT PAR UNE JEUNE DAME DE LYON.

Dieux ! que je suis heureux : je ne l'eusse peu croire
Que mon peu de merite eust acquis tant de gloire ;
Celle là que mon œil ne recognoist jamais,
Sinon pour admirer la beauté de ses traicts,
Celle vers qui le feu de mon adolescence
N'osoit pousser le vol de sa foible esperance,
Celle à qui mon amour ne s'est point descouvert,
Celle à qui mon devoir ne s'est jamais offert,
Elle a songé en moy ; d'où peut venir ce songe ?
Sçauray-je point tirer le vray de ce mensonge ?

Elle dormoit (dit-elle) au poinct que le soleil
Voulant chasser la nuict rend plus doux le sommeil,
Quand soudain elle vit au calme de ce somme
Entrer secrettement dans sa chambre un jeune homme
Dont le premier abord, ne monstrant que douceur,
Fit qu'elle l'advisa sans se troubler de peur ;
Sa taille estoit moyenne, et les traicts de sa face
Faisoient cognoistre en luy plus de feu que de glace ;
Sous un front tout couvert, un petit poil folet
Commençoit de border son menton blondelet ;
Un souris entr'ouvroit sa bouche, plus friande
De ravir un baiser qu'en faire la demande ;
Il avoit dans les yeux un petit cercle gris,
Qu'il prenoit aussi tost qu'il pouvoit estre pris ;
Sur ses cheveux chastins une riche bonnette
D'un velours à trois plis de couleur violette ;
Sa chausse estoit pareille, ayant de tout costé
Pour mieux parer sa soye un clinquant argenté,
Et, pour tout autre habit, une chemise fine
De ses replis froncez luy couvroit la poitrine ;
Le rabbat estoit lis, roidy d'un peu d'empois,

Tout tel que si Pallas l'eust tissu de ses doigts,
Et mains cordons houppez d'une filasse blanche
Nouoient ce lin subtil au col et à la hanche.
Comme il se remuoit, un zephyre d'odeurs
Halenoit le logis d'un doux air de senteurs :
Il s'approche du lit, et, d'une main folastre
Soulevant l'un des draps, toucha le sein d'albastre
De celle qui songeoit, voire, glissant plus bas,
Il vouloit caresser ce qu'on ne nomme pas,
S'estant jà de prim saut eslancé sur la couche
Pour prendre accortement un baiser de sa bouche.

Elle, qui ne croyoit et ne pouvoit penser
Que cest hoste nouveau fust là pour l'offenser,
Rioit de ses efforts, mais, se sentant pressée,
Elle luy dit ces mots d'une voix courroucée :
Avez vous bien osé, petit audacieux,
Importuner ainsi le repos de mes yeux ?
Qui vous faict si hardy d'approcher de ma couche,
De tastonner mon sein, de succotter ma bouche ?
Retirez vous d'icy, allez ! allez ailleurs
Sur quelque autre que moy descharger vos chaleurs.
— Madame, dit l'amant, choisissant les paroles
Les plus douces qu'Amour ait dedans ses escholes,
Las ! comment ai-je peu aigrir vostre courroux ?
Je suis né pour servir les dames comme vous ;
Je suis né pour leur plaire, et toutes mes pensées
Se sont à leur vouloir de tout temps balancées ;
C'est le plus grand bonheur que je puis concevoir,
C'est le plus grand honneur que je puis recevoir,
Quand une belle dame, accorte et gracieuse,
Se monstre favorable à mon offre amoureuse.
Pour cela seulement au monde je nasquis,
Pour cela j'estudie, et pour cela je vis,
Et peut estre qu'un jour les bonnes Destinées
Borneront pour cela mes dernières journées.
Que s'il est arresté par le ciel ou le sort
Que je doive mourir d'une si belle mort,

Voicy le lieu, Madame, où toute ma puissance
Se veut or' s'immoler à vostre obeyssance.

Finissant ces propos, il la voulut baiser,
Elle tourne sa face et l'ose refuser,
Il se sert de sa force, elle use de la sienne,
Il la met en contrainte, elle le met en peine,
Quand parmy ce debat la dame s'esveilla
Et loing de ses beaux yeux le songe s'envola.

Belle, puisque le ciel d'une douce influence
Veut bien heurer les ans de ma verte jouvence,
Vous inspirant un songe et faisant que la nuict
Vous me voyez venir auprès de vostre lict,
Asseurez vous de moy que ce n'est une fable
Et qu'il ne tient qu'à vous qu'il ne soit veritable.

CHANSON

PAR G. N.

Je ne veux plus aymer ces filles
Qui disent : Ne touchez point là,
Et qui picquent de leurs esguilles
Quand on leur veut faire cela.

Si je puis tenir la brunette
Qui si fort picque en repoussant,
Si je puis la tenir seulette,
Je la picqueray jusqu'au sang.

Je luy feray une picqueure,
Non à la main ne sur les doigts,
Mais en un lieu où son enfleure
Paroistra plus de quatre mois.

Et si la finette se pasme,
Entre mes bras en la picquant,
Par la vertu d'un certain basme
Je la gueriray quant et quant.

A UNE DAME

QUI NE SE CONTENTOIT DE L'ORDINAIRE,

par le mesme.

Ce que l'amour en vous allume
N'est qu'un fer rouge sur l'enclume
Que maint forgeron va battant,
Mais qui tout aussi tost s'enroüille
Si estant chaud on ne le moüille
Pour estre rallumé d'autant.

Plus on le bat en ceste sorte,
Sa durté devient si très forte,
Et repousse si loing le coup,
Que, bandé de nerf et de veine,
Un cycloppe y perdroit sa peine
Avant que d'en venir à bout.

C'est une pièce que nature
Vous a voulu rendre si dure
Qu'un seul outil ne suffit pas
Pour y continuer l'ouvrage,
Car vous en avez davantage,
Et qui sont gros comme le bras.

Mais puis que chacun y besongne,
De bonne heure je m'en eslongne:

Je laisse faire à leurs marteaux ;
Car comme mon amour n'est qu'une,
Je n'aime une fille commune,
Comme une gaine a tous cousteaux.

LES BACCHUS.

SONNET.

Philostrate a failly de n'avoir qu'un Bacchus
Paint dedans ses tableaux : il en est davantage,
Car le vin seulement n'eschauffe le courage;
Amour en fait autant, et en sommes vaincus.

Plusieurs sont enyvrez du desir des escus,
Plusieurs du sang humain, du butin, du carnage,
Le vin d'ambition à maints donne la rage,
Et du vin pour s'yvrer ont aussi les cocus.

Maint s'enyvre du vin que verse la vengeance
Et maint a son esprit yvre d'outrecuidance.
Le chaud vin de cholere à l'homme oste le sens,

Le faux zele encor plus et la ligue de mesme,
France, helas ! tu es encore toute blesme,
Et t'en vas au tombeau si ton mal tu ne sens.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER LIVRE DE LA MUSE FOLASTRE.

2.

LE SECOND LIVRE

DE

LA MUSE FOLASTRE

RECHERCHÉE

DES PLUS BEAUX ESPRITS DE CE TEMPS

DE NOUVEAU REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

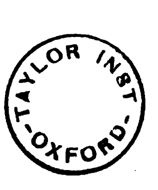


A LYON

PAR BARTHELEMY ANCELIN

IMPRIMEUR ORDINAIRE DU ROY

M. DC. XI.


TAYLOR INST. OXFORD



LE SECOND LIVRE DE LA MUSE FOLASTRE

LE TROU MADAME.

Entre tous les plaisirs qui contentent mon ame,
Ennuyée du soin d'un amoureux desir,
Mes delices, mes yeux, mon souverain plaisir
Est de passer le temps en vostre trou, madame.

Joüons y vous et moy, cependant que vous estes
En humeur de joüer aussi bien comme moy;
Pour accomplir le jeu, tous deux avons de quoy:
L'un fournira de trous et l'autre de boulettes.

Vous n'estes pas d'un trou seulement assortie,
Ains en avez plusieurs, mais je cherche sur tous
Le milieu qui surpasse en valeur tous vos trous.
Si je mets bien dedans, je gaigne la partie.

Il va de mon honneur aussi bien que du vostre,
En ce bel exercice, et d'autant qu'en ce lieu
Sont deux trous bien divers et tous deux au milieu :
Il faut bien se garder de prendre l'un pour l'autre.

La plus belle façon est la plus ordinaire ;
Joüons le jeu commun sans user des destroits
De ces rusez joüeurs qui cherchent quelquesfois
La porte de devant par le trou de derrière.

Si vos trous sont petits, plus belle est la victoire
Que nous aurons acquise avec plus de sueur ;
Je croy que vous aurez vostre part du labeur,
Mais vous aurez aussi vostre part de la gloire.

Joüons paisiblement, car toute la journée
Vous pourriez bien avoir contre moy contesté
Qu'enfin ayant tousjours le droit de mon costé
Avecques deux tesmoins vous seriez condamnée.

Mais quoy ! quand je suis prest à faire mes decoches,
Quand mon membre est tendu pour donner plus avant,
Facheuse, vous mettez vos deux mains au devant
Afin de m'empescher de faire les aproches

L'aprentif va tousjours de droit fil en la fente ;
Mais je monstre les traits de ma dexterité,
En donnant tantost d'un, tantost d'autre costé,
Car sur tout en ce lieu la bricolle est plaisante.

C'est à la fin du jeu qu'on cognoit qui l'emporte,
Car au commencement tels se monstrent vaillans,
Qui après avoir mis cinq ou six coups dedans
Sont contrains à la fin se tenir à la porte.

La fortune en joüant s'est tousjours rencontrée
Assez propre à mes vœux : si n'ay-je jamais sçeu
Mettre tout au dedans, quelque jeu que j'ay eu,
Car deux cailles tousjours demeurent à l'entrée.

Le reste entre assez bien, mais las ! à la malheure,
Quelques fois il ressort et ne s'arreste point,
Il se pert de bons coups pour n'estre mis à point :
Ce n'est rien que d'entrer si le coup ne demeure.

Or, sus c'est trop joué, je pers trop de batailles,
Si n'ay-je pas pourtant encores tout perdu ;
Afin que ce qui reste à chascun soit rendu,
Je vous laisse vos trous et remporte mes cailles.

LA LOUANGE DES CORNES.

Sus, sus, mignardes avettes,
Chargez vous de violettes,
Mignonnes filles du ciel,
Et confisez vostre miel;
Chargez, mouches bien heureuses,
Chargez de fleurs odoreuses
Vos cuissettes, que Jupin
Surdora d'un or plus fin
Que celuy de la Pactole,
De qui l'ondelette mole,
En mille plis se tournant,
Va son gravois raffinant.
Et après qu'un soin vous touche
D'espendre dessus ma bouche
Ou de verser en mon sein
Tout le miel de vostre essein,
Afin que je puisse dire,
Aux doux accords de ma lyre,
Ce que m'apprit l'autre jour
Le petit folastre Amour,
Ce demy dieu des bocages.
Sortez, et que les ramages
Que vous portez sur le front
Ne vous facent plus d'afront.
N'ayez plus, bouquins, de honte
Que sur vostre teste monte
Ce petit rameau cornu :
Entre nous j'en ay cogneu
Qui comme vous sur la teste
Portent ceste riche creste.
Pensez que rien n'est si beau
Que les cornes du taureau

Qui dessus sa blanche croppe
Ravit la folastre Europe;
On ne peut pourtant douter
Que ce ne fust Jupiter,
Luy qui garde en sa chevance
Le riche cor d'abondance,
Voire qu'on dit que ce dieu
Le posa au plus haut lieu
D'Olympe, et que la Cibelle
Cheust encores immortelle
Ceste corne, qui porta
La chevre qui allaicta
Jupiter en son bas aage.
Non, non, reprenez courage
Chassez bien loin le soucy
Qui vous tyrannise ainsi.

Diane auroit elle grace,
Si en courant à la chasse
Elle portoit abattus
Ses deux cornichons pointus?
Penserez vous que Cephee
L'aimast autrement coëffée?
Ou creust que ce fust la sœur
De ce Delien sonneur
De qui la face cogneue
En rayons d'or est cornuē?
C'est honneur de Cuisse-né
De n'estre point escorné
Et la perte miserable
D'Achelois, quand sur le sable
Herculé, puissant et fort,
Marque de son heureux sort,
Luy arracha pour conqueste
Une corne de la teste :
Voire ce grand enchanteur,
Pippé d'un sçavoir menteur,
D'Alcide fut la victoire.

Venus n'a point tant de gloire
Que quand son sein demy nu
Nous fait voir ce mont cornu;
Ce mont de laict qui respire
La douceur et le martyre,
Les dards, les traits et les feux
Que son fils foudroye à ceux
Qui contemplent la poictrine,
Poictrine large, yvoirine,
De la mere des Amours.

Le dieu des meurtriers tours,
Encores la main sanglante,
A les planter se contente
A Vulcan, qui n'en a point,
Lorsque quittant le pourpoint,
Il baise de Cytherée
L'œil et la bouche sucrée,
Ou qu'il cueille entre ses bras,
Encor' poudreux des combats;
Avec une douce force
Les fruits de la douce amorce
Qui rendit à Venus sien,
Ce grand guerrier Thracien.

Personne donc ne souspire,
Le boiteux n'en fait que rire,
Luy que la Royne de l'air
A conceu de Jupiter.
Voire Jupiter se fasche
De ne porter ce panache,
Et voudroit que sa Junon
(Quoy qu'on estime que non)
Par un si doux exercice
Luy eust fait ce bon office.

« Il ne faut de rien jurer, »
L'on n'oseroit asseurer,

Si Junon dedans la nuë
Luy fist la teste cornuë,
Lorsqu'Ixion mal-heureux
En fut si fort amoureux ;
Car on dit qu'en ceste sorte
Elle trompa, plus accorte,
Et son frère et son espoux.
Que sert d'entrer en courroux ?
« Il faut que nostre jeunesse,
« Qui s'envole de vistesse,
« Passe son temps à ce jeu ;
« L'aage ressemble à un feu,
« Lequel sans repos chemine,
« Et minant autruy se mine ;
« Il ressemble à un torrant
« Par les montaignes courant,
« Qui en nul lieu ne sejourne
« Et jamais il ne retourne. »
Qu'on employe donc ses ans
A ces gaillards passetemps ;
Voire qu'on ne croye escornes
De porter ainsi des cornes.

O cornes ! tiltres d'honneur,
Cornes, tesmoins d'un bonheur,
Cornes que chascun saluë
Quand on les void par la ruë ;
Cornes, dis je, le repos
D'un million de travaux
Qui tallonnent nostre vie,
Ce n'est point une infamie
De vous porter quelques fois.
Les arcs boutans des palais,
Ministres de la justice
Les portent au sacrifice
Qu'ils luy sont obeissans ;
Arriere donc, mesdisans,
Moqueurs d'un si beau panache,

La langue au palais s'attache
De celuy qui mesdira
Des cornes et en rira !

C. BRISSARD.

ELEGIE

SUR LA MORT D'UN PERROQUET.

Destin ingrat et vous, Parques cruelles
Qui triomphez des choses les plus belles,
Qui par le temps remplissez vos fuseaux
De tendre fil des miracles plus beaux.
Hé! qu'avoit fait, dites moy, je vous prie,
Ce perroquet pour perdre ainsi la vie?
Ains que sur luy vous eussiez entassé
Un temps plus meur sur celuy du passé :
Respondez moy, impiteuses deesses,
Voit on ça bas quelques belles richesses,
Quelques grandeurs que le cruel destin,
Prince de tout, ne vous donne à la fin?
Sans vous venger dessus ceste despouille,
Dont de regret mon visage je mouille,
Contrainct par celle à qui je dois le cœur
Et de qui l'œil (mon superbe vainqueur)
Baigne, attriste de larmelettes tendres,
De son oiseau les delicates cendres.

Or, il me plaist à fin qu'à tout jamais
A nos neveux la gloire de ses faits
Puisse arriver, et sans que l'ignorance,
Vice odieux, les mette en oubliance;
Sacrer icy presse d'un juste dueil
Ces derniers vers sur son petit sercueil;

Il ne faut plus que la Grece nous vante
Si hautement sa colombe éloquente,
Oiseau sacré, de qui la brusque voix
Rend estonné le peuple par les bois,
Beant après la fureur d'un oracle ;
Il ne faut plus qu'on vante le miracle .
Fait dedans Rome, où quelques fois on dit
Que maint propos la corneille rendit ;
Ne toy corbeau, de qui la langue grasse
Du grand Auguste acquit la bonne grace,
Si que toy mort il fit pompeusement
Couvrir ton corps d'un riche monument.

Que cest oiseau, dont la voix gresle et tendre
Fait resonner les rives de Meandre,
Plus doucement, si tost qu'il plaist au sort
De limiter sa vie par la mort,
A cestuy cy pour chanter s'accompare,
Et l'autre oiseau, qui d'un frere barbare
En ses doux airs blasme la cruauté,
Le signe blanc eust esté surmonté ;
Et tant soit douce, agreable et courtoise
Du rossignol la reproche et la noise,
Le rossignol se plaignant par les bois
Du perroquet n'eust esgalé la voix ;
Que de Junon l'oiseau tant agreable
Face roüer son plumage admirable,
Monstrant cent yeux diversement luisans,
Et que de tous ils voysent seduisans,
Par leur clarté, l'esprit et le courage,
A cestuy cy eust quité le plumage.

Le perroquet esgalloit de ses yeux
Deux astres clairs brillans dedans les cieux,
Et luy servoit au sourcil de voûture
Un petit arc doré par la nature ;
Sa plume estoit plus verte que n'est pas
L'herbe d'un pré qu'un ruisseau pas à pas,

Se promenant d'une humeur ondoyante,
Nourrit sans cesse et rend plus verdoyante ;
Ses deux cerceaux, peints de mille couleurs,
Sembloyent aux prez riches de mille fleurs,
Quand le printemps leur honneur fait paroistre.
Mais que contay-je? il faudroit un bon maistre
En l'art auquel Appelle fut parfait
Pour sa beauté comprendre en un portrait :
Ici ne vaut la commune peinture.

Il vaudroit mieux supplier la nature
Pour un peril, mais, las! elle rompit
Le moule entier après qu'elle le fit.
Nul mieux que luy n'entendoit sa maistresse,
Soit le matin qu'elle vint de la messe,
Soit vers le soir il luy faisoit ouvrir,
Et aux valets commandoit de courir
Plein de devoir, puis d'un courtois langage,
Passant le col par les trous de la cage,
La saluoit et tant il fut humain,
Baisoit sa robbe et quelque fois sa main,
Tressautoit d'aise, ainsi qu'une bergère
Voyant l'amant qui la doit faire mère
Au lieu de fille, et par un beau matin,
Luy doit de laict engrossir le tetin.

S'il arrivoit qu'il commist quelque faute,
Et qu'à l'instant d'une parole haute
Il fut reprins, tout soudain il cessoit,
Et à genoux humblement s'abaissoit,
Prioit sa dame affin que son offence
N'eust point de lieu pour une penitence,
Et vous alors, par sa confession,
Vous vous purgiez de toute passion :
Car il sied mal qu'une dame s'irrite
Pour le sujet d'une offence petite,
Et rejettant toute colere au loin,
Vous le baisiez et en preniez le soin.

Quand d'aventure il voyoit la viande
Fumer sur table, il vous faisoit demande
De quelque peu, car il n'estoit gourmand,
Et vostre main luy donnoit librement;
Nul mieux que luy contrefaisoit sans peine
Les passions d'une personne humaine,
Nul mieux que luy contrefaisoit la voix
Des animaux qui hurlent par les bois :
Tantost feignant de s'esclater de rire,
Rioit si fort qu'on n'y pouvoit redire;
Tantost feignant l'enfant emmaillotté,
Vous eussiez creu que c'estoit verité,
Et tellement exprimoit la crierie,
Qu'à tout propos Jeanne entroit en furie
De quoy l'enfant, de l'esprit et des yeux,
Luy desroboit le sommeil gracieux.

Il appelloit quelque fois par risée
D'un sainct parler une chatte abusée;
Si quelque fois d'abayer lui plaisoit,
Si dextrement le chien contrefaisoit,
Que l'on eust creu facilement à l'heure
Voir des mastins qui loin de leur demeure
Vont poursuyvants, forts d'haleine et de poulx,
Parmy les bois une trouppe de loups.

Il ne fallust les rays d'une chandelle
Pour cultiver sa memoire fidelle,
Ne l'appetit par qui l'estomac creux
Rend nostre esprit du sçavoir amoureux;
Seul et par luy enseigné de l'usage,
Il se rendit disert en ce langage,
Interrompant le plaisir du repos,
Pour feindre ainsi l'accent de nos propos;
Il fut espris des beautez d'une fille;
Mon Dieu, quel art, quelle langue subtile
Avoit il lors pour luy faire estimer
Que c'est vertu que de sçavoir aimer !

D'elle il avoit l'ame si fort blessée,
Que nuict et jour nulle autre en la pensée
Ne luy venoit et sçavoit secourir
De sa beauté qui le faisoit mourir.
Tousjours vouloit qu'elle luy fust presente,
La demandoit quand elle estoit absente,
Devenoit triste et remply de langueur
Quand sa maistresse avoit la fièvre au cœur.
Luy racontoit tousjours quelque sornette,
Quelque devis et quelque chansonnette,
La baisotoit, l'embrassoit, l'accolloit
Sur son tetin volloït sous le collet,
Couloit son bec le long de sa chair franche,
Fleuroit le bout de sa rosette blanche,
Puis il glissoit au nombril arrondi,
Et furetoit du ventre rebondi
Le cabinet, où si fort il fretille,
Qu'on peut douter s'elle fust après fille;
Bref, tout le jour du brasier de ce feu
Il se paissoit sans en estre repeu.

Mais quelle voix avoit il quand la ruë
Se remplissoit d'une troupe menuë
Autour de luy, et que mille brocards,
Mille jargons venoient de toutes parts,
Pour esmouvoir sa teste furieuse!
Il menaçoit la trouppe injurieuse
Qui faineante entournoit sa maison,
De fer, de feu, de corde et de prison.

L'on m'a conté qu'un jour estant absente,
Pierre accolla Jeanne, nostre servant ,
Et que l'oyseau, fermant l'œil à demi,
A tels plaisirs se feignoit endormy,
Veilloit pourtant, et regardoit sans cesse
Les paillardeaux d'une telle jeunesse.
Le lendemain nous donnant le bon jour,
Il nous conta et l'affaire et l'amour

De nos servans, qui depuis fous de rage,
Luy ont donné quelque mauvais breuvage,
L'ont mal traité, et d'un trop froid morceau
Luy ont gasté l'usage du cerveau ;
Depuis, mourant d'une mort si cruelle,
Disoit : Je meurs pour estre trop fidelle.

Or, perroquet, honneur d'où le soleil
Tire son char du languissant sommeil,
Repose heureux, et si en ta pensée
Demeure encor quelque chose passée,
Du soin qui suit le cours de l'univers,
Pense en celuy qui t'a chanté ces vers.

P. DE L'ÉCLUSE.

LA PUCE.

Permettez moy, ma grand' amie,
Permettez moy, je vous supplie,
Que j'exerce ma cruauté
Envers cette importune puce
Qui avec tant de privauté
Vous picque, vous mort et vous succe.

Bien que de semblable nature,
Toutes deux viviez de pointure
Et vous paissiez du sang d'autruy :
Pardonnez moy, ma douce vie,
Si pourtant je ne suis amy
D'une qui vous est ennemie.

Car je ne puis sans jalousie
La voir repaistre son envie

D'un bien qu'elle n'a merité,
Et moy, pour toute recompense,
Voir offenser cette beauté,
Et n'en avoir la jouyssance.

Voyez vous comment la mauvaise
Sur ce beau front court à son aise,
Et va sans crainte meurtrissant,
D'une violente morsure,
Ce marbre animé rougissant
Du coup de sa vive picqueure.

Je pensois l'avoir attrappée,
Mais, las ! elle m'est eschappée,
Je la voy parmy vos cheveux
Qui ne craint point d'estre surprise
Dedans ces liens et ces nœuds
Où premier mon ame fut prise.

Ha ! la voilà sur vostre bouche ;
Non, si vous voulez que j'y touche,
Je m'asseure que d'un baiser
Ardant de l'amour qui m'enflame
Je la feray tost embraser
Des vives chaleurs de mon ame.

Or çà ! pour estre si mauvaise
Et ne souffrir que je vous baise,
Vous en est il arrivé mieux ?
Vous endurez mesme supplice,
Car pour avoir changé de lieux
Elle n'a changé de malice.

La voilà qui succe, folastre,
Cette belle gorge d'albastre,
Et desteint la vive blancheur
De ce chef d'œuvre de nature,

Dont auparavant la couleur
Paissoit toute autre creature.

Si vous n'eussiez fait resistance,
Je la tenois en ma puissance;
Elle est entrée maintenant
Dedans vostre sein, la cruelle,
Pour succer sans empeschement
Le nectar de vostre mammelle.

C'est à ce coup, ma grand' amie,
C'est à ce coup, ma douce vie,
Que je veux en faire une fin;
Permettez donc que je la prenne,
Et qu'en touchant ce beau tetin
Je vous delivre d'une peine.

Quoy! vous vous mettez en colère
Et m'appelez un temeraire
De mettre ma main si avant !
Pardonnez moy, chere maistresse,
Car vostre mal est mon tourment,
Et né puis voir ce qui vous blesse.

Gardez vous bien que la friande
Encore plus bas ne descende,
Et, comme elle a fait du dehors,
Le dedans après elle mange ;
Sentez vous point desjà le corps
Vers le milieu qui vous demange?

Je disois bien, ma grand' amie,
Qu'à la fin de la maladie
Vous imploreriez mon secours :
Çà donc! mon cœur, çà donc! ma belle,
Çà donc, mon ame et mes amours,
Qu'à ce coup je vous depucelle.

F. R.

SONNET.

Belle, vous avez tort de m'avoir refusé ;
Il est vray, je le sçay, j'ay honte de le dire,
Je me repens d'avoir tant souffert de martyre,
Et m'estre si longtemps après vous amusé.

Je suis las d'estre ainsi finement abusé,
Mon espingle du jeu desormais je retire :
Rompons la paille ensemble; à mon tour je veux rire,
Commençant à vos tours d'estre plus advisé.

Cerchez un autre amant qui en l'air se contente,
Je ne me nourris plus d'une si vaine attente :
L'espoir en ce quartier n'en guarist que bien peu.

Çà! çà! joüons de tout, ha! vous estes en perte,
J'ay gaigné, je vous tiens, vous voilà descouverte!
Si je blouse dedans, j'emporteray le jeu.

C. B.

EPITHALAME

DU SIEUR DE VAURENARD, GENTILHOMME SERVANT L'HOSPITAL, ET DAMOISELLE DE RICMONT, SON ESPOUSE.

Après avoir passé quelques jours en tristesse,
Pour sa chère moitié qui fut mise au tombeau,
Vaurenard a senti s'allumer de nouveau
Les desirs langoureux de sa pasle vieillesse.

Or, comme la vertu recherche la noblesse,
Il a voulu choisir quelque chose de beau,
De noble et de gentil qui, d'un amour gemeau,
Soulageast en commun le fardeau qui le presse.

Mais la pauvre espousée aussitôt qu'elle veid
Le baston de vieillesse immobile en son lict :
Ha ! que ton faux semblant (dit elle) m'a deceue ;

Car les autres vieillards ont le blanc au menton,
Et le vert à la queuë, et tu as, gros frippon,
A la teste le vert, et le blanc à la queuë !

R. F.

SONNET

POUR LE MOIS DE MAY.

Madame, j'ay un may d'une assez longue sorte,
Roide, ferme, bien droit et que je veux planter·
On dit que vous avez un trou à vostre porte :
Je vous prie advisez, si le voulez prester.

Vous aurez du plaisir à me le voir porter,
Le guider dans la fosse et, d'une adresse accorte,
Luy faire en secoüant sa racine jetter
Que jamais pour l'hyver vous ne sentirez morte.

Çà donc! belle, venez le faire avecques moy :
Vous fournirez de trou, je fourniray de may,
D'un may verd et touffu où rien n'est à redire.

Vous pourrez d'une main le dresser sans guindas,
Et si, paraventure, il trebuchoit à bas,
A le redresser preste on ne se fait que rire.

STANCES

SUR LE JEU DU BILLARD.

Si vous eustes jamais à jouer quelque envie,
Mesdames, si l'esbat d'une plus douce vie
Occupa quelques fois vostre esprit plus gaillard,
Laissez là le volant, quitez le trou-madame,
Et bannissant le soin meurtrier d'une belle ame,
Prenez le manche en main et jouez au billard.

C'est un jeu tout plaisant dont le doux exercice
Fait paroistre en poussant quel en est l'artifice,
Parfait en ce qu'il a beaucoup plus d'action
Que ny le trou-madame ou le volant qui rouë
Çà et là repoussé; car quand quelqu'un y jouë,
De pousser et choquer, c'est sa perfection.

Il faut que de ce jeu la place soit unie,
La terre soit d'argille et ferme et applanie,
Bien pestrie, sablée et carrée à l'entour.
Que de pièces de bois elle soit enfermée,
De blouse, d'archelet et de sonnette armée :
D'autant que par ces trois on peut faire un bon tour.
On doit avoir en main un billard de mesure,
De cormier roide et ferme, et que par l'emmanchure
Il soit propre à la main; car pour estre tenu
Souvent et si longtemps, quelques fois on se fasche
Qu'il soit ou long ou court, ou trop long ou trop lasche.
Mais sur tout, gardez vous d'en prendre un trop menu;
Encore. on doit tenir pour maxime gentille
Qu'un billard ne fait rien s'il n'est fourny de bille :
Deux billes au billard font faire son effet
Qui ensemble accouplez, superbe hierogliflque,

Font la forme et le trait d'un engin magnifique,
Plus doucereux cent fois que n'en est le pourtrait.

A ce jeu bien souvent on s'esbat à la guerre,
Lors vous voyez chacun bien mesurer sa terre,
Du billard et de l'œil, et là les plus sçavans.
Prennent s'il est besoin la bille toute plaine,
A demy, au costé, et d'une main certaine
Mettent, mieux aguerris, leur compagnon dedans.
Si l'on veut debuter, il faut que l'on se mette
A un pied de la corde où l'on pend la sonnette,
Puis pousser du billard la bille fermement;
Ainsi dedans la blouse, on fait aller la bille.
Mais ce n'est rien d'un coup qui ne recharge habille:
Blouser cinq ou six fois, c'est faire bravement.

La blouse qui appelle est tousjours la meilleure,
Pourveu qu'en s'y dressant l'embouchure en soit seure,
Car si l'on ne s'essaye à bien prendre le bois,
On peut estre certain d'une fourchue atteinte:
« Qui se brasse du mal temeraire sans crainte,
« C'est raison que tout seul il emporte le faix. »
Après qu'on a jetté hors du jeu force billes,
Et que les compagnons regardent, inutiles,
Lequel des deux derniers emportera l'honneur;
On voit le plus rusé qui dans l'archelet donne,
Et qui fait tout d'un temps que la sonnette sonne :
De passer, ce n'est rien, si l'on n'est bon sondeur.

Qu'on butte asseurement, je ne l'ose pas dire,
Cela pend du billard, du jeu et de la mire;
Le billard escorté à biller n'est pas bon,
Le lieu sourd, mal uny, au billard est contraire,
Si la mire n'est juste, on ne sçauroit rien faire :
Tel croit frapper au but qui ne donne qu'au long.

Si l'on joüe à livé, c'est un plaisir extrême,
Plaisir, quand on le sçait, que chascun joueur aime,

Car c'est là que l'esprit opère avec le bras :
On ne doit à ce jeu s'esloigner de la passe,
Afin d'aller au but, car si on l'outre passe,
On ne peut loin du trou jamais faire son cas.

Mercure le premier, pour repos à sa peine,
Y joüa, ce dit on, avecq' l'Athenienne
Dont les regards charmeurs vont ce dieu consommans.
Elle preste son jeu et sa porte et sa blouse,
Et malgré les desdains d'Aglaure la jalouse,
Mercure entra, rusé, pour s'esbattre au dedans.

Jouez donc à ce jeu, pucelettes jolies,
Serrez fort le billard avec les mains polies :
« Le temps aux pieds aislez fuit sans plus retourner ;
Vous vous repentirez, en la pasle vieillesse,
D'avoir sans y jouer passé vostre jeunesse :
Tard vient le repentir qu'on ne peut reparer. »

C. B.

SONNET.

O vous de qui l'amour eschauffe la poictrine,
Qui sur tous autres jeux aimez ceux de la nuict,
Bandez vos yeux de deuil, car la Parque a conduit
Ce Catze ensanglanté sous l'infernalle bruine,

Ne vivez qu'à regret, puisque la mort maline
Vous prive de l'espoir d'un si doucereux fruit :
Pauvre amoureux trouppeau, où estes vous reduit?
D'icy naist vos esbats, d'icy vostre ruine.

Desormais sur vos fronts on verra le soucy.
Vous avez l'œil cavé, renfrogné le sourcy,
Vous paissant seulement d'une joye my-morte :

Vous qui l'aimiez jadis, et qu'il a tant chery,
Cultivez son tombeau afin qu'estant pourry,
Sa cendre au bout d'un mois un autre vous apporte.

P. D. L.

COMPARAISON

DES DEMONS ET DES FEMMES, PAR R. F.

La femme et les demons ont beaucoup d'alliance,
L'un tente les pecheurs, l'autre les amoureux,
L'un charme nos desirs, l'autre enchante nos vœux,
L'un nous paist de son fard et l'autre d'apparence.

Tous deux trompent nos cœurs d'une belle esperance;
L'un nous darde à présent, l'autre garde ses feux;
Les demons ont tousjours leur enfer avec eux,
Les femmes l'ont aussi, mais avec difference,

Car l'un est pour les vifs et l'autre pour les morts,
De l'un plaist le dedans, de l'autre le dehors,
L'un allege nos corps, l'autre afflige nos ames :

L'un brusle pour un temps, l'autre brusle à jamais,
Qui doncques voudroit voir des accords bien parfaits,
Il faudroit marier les demons et les femmes.

SIXAIN.

Une l'autre jour se vantoit
Que par la brigue elle esperoit
Eschevin de ville me faire :
Vrayment, dis-je, belle Catin,
Je voudrois vous avoir fait mere,
Et que m'eussiez fait eschevin.

AUTRE.

Mignonne, jour et nuict je suis importuné
D'un petit compagnon qui quand et moy fut nay,
Qui veut que je l'estreine et je n'ay pas de quoy;
Vous avez un connin, pour Dieu! prestez le moy,
Afin que je l'appaise et qu'un peu je repose,
Car ce petit vilain ne demande autre chose.

SONNET.

Tu m'as trompé d'un jour, un jour m'est une année,
Doncques mes interests seront de douze moys;
Çà! fais m'en la raison, puis que tu me les dois;
Processive, veux-tu souffrir d'estre adjournée?

La raison fait pour moy, et la deesse née
De l'escumeuse mer, me soustient en mes droits,
Mon advocate ell' est, son fils porte-carquois,
Mon juge, je te tiens, tu seras condamnée.

Ne plaidons point, ce n'est qu'affliction;
D'un cas sujet à composition,
C'est double mal, si le procès trop dure:

Je ne veux pas te chicaner si fort
Que tu en sois foulée par l'accord,
Soit, pour un an, ne me donne qu'une heure.

A. C.

SONNET.

Bien pour un jour perdu l'accord estoit passable
De me recompenser d'une heure de plaisir,
Et pouvois à l'instant contenter mon desir,
Mais une heure n'est pas pour trois jours raisonnable.

Je revoque l'accord, il m'est trop dommageable,
Vous m'estes condamnée, et je peux vous saisir,
Ou le corps, ou les biens, et m'est permis choisir :
Hé! qui ne choisiroit vostre corps tant aimable?

Avare huissier, oste tes panonceaux,
Les biens nous font en amour mille maux,
Troublent l'esprit, roüillent la fantaisie.

Wanuë en a qui l'esloignent de moy,
N'en faut donc plus, huissier, retire toy;
Car quant au corps je feray la saisie.

A. C.

CONTRE LES TOUSSEURS.

Passant, qui tant toussez, votre toux me tourmente,
Et par divers respects changez ma passion,
Je saute en vous oyant plein de devotion,
Et sors pour saluer celle qui me contente;

Mais voyant que c'est vous, frustré de mon attente,
Vostre toussir me sert d'extresme affliction,
Que si vous cognoissiez ma perturbation,
Vous ne troubleriez plus mon esperance ardente.

Car, passant, le tousser est un signal donné
Entre m'amie et moy; vous m'avez destourné
De mes pensers sucrez, car je resvois en elle ;

Si vous avez gousté un semblable plaisir,
Vous ne me ferez plus un si grand desplaisir,
Ou la toux de renard vous puisse estre eternelle.

A. C.

D'UN QUI CONVIE SA MAISTRESSE A CHANTER

DU MESME.

Chantons nous deux, tu tiendras le bassus
Et par compas conduiras la mesure;
En fredonnant je feray le dessus.
Que le chant soit sur la clef de nature.

Du B carré la musique est trop dure,
Et le B mol est par trop paresseux.
Ayant chanté Orlando de Lassus
Nous reprendrons nostre bonne adventure.

Quelle douceur ! que j'aime ces fredons !
Quel paradis que comprendre ces tons
Mignardement fringottez par crochues !

Crachons un peu, reprenons nostre vent,
Voicy la pause. Ha ! dit l'autre, comment
Es-tu si las pour deux ou trois venues ?

EPITAPHE D'UN YVRONGNE.

Dessous ceste tombe repose
Un qui aima plus que la rose
Tainte dans le sang d'Adonis,
Plus qué la franche violette,
Le lis ou bien la pasquerette,
La fleur du bon père Denis.

Il portoit pourtant à l'oreille
Tousjours quelque rose vermeille,
Non pour l'odeur dont on fait cas,
Mais pource qu'elle est agreable
Et non de couleur dissemblable,
Au vin, le prince du repas.

Tout soudain que sortoit de l'onde
Le soleil à la tresse blonde,
Il se feignoit malade au cœur ;
Mais, pour quelque mal de poictrine,
Il n'avoit d'autre medecine
Que ceste bachique liqueur.

Volontiers, quand on est malade,
La parole est triste et maussade,
Tousjours on veut le medecin ;
Luy, en sa forte maladie
Ne brusloit de plus grande envie
Que de boire et de voir du vin.

Tant soit peu, Lubin n'eust sceu estre
Loin de la table de son maistre ;
Lubin estoit porte flacon,
Lubin apprestoit la saucisse,

Et les pastez rudes d'espice,
Les andoüilles et les jambons.

S'il est vray, comme dit Virgile,
Qu'après que la trame fragile
Du sort humain se tranchera,
Les ames auront mesme envie
Des jeux aimez durant leur vie,
La femme sans cesse boira.

Tousjours sous son aureillet tendre
Ainsi que faisoit Alexandre
Dormant sur l'honneur du sçavoir,
Cestui-cy, ô rare merveille !
Dormoit une grosse bouteille
Que sans cesse il vouloit avoir.

Or, toy qui passes d'aventure
Par le lieu de sa sepulture,
Ne verse point de fleurs icy;
Mais bien respans parmy la place
Un vin fumant à pleine tasse;
Car le vin fut tout son soucy.

P. D. L.

LA CHASSE DES BASSETS.

AU SIEUR DE BOLIVARS.

C'est assez, compagnons, au cerf donner la chasse;
Sus! recouplons nos chiens, quittons ces pans, de [grace,
Ne laissans plus quester nostre limier en vain;
Faisons treve à la trouppe, et cerchons pour nostre aise
Un plaisir moins penible et où plus on se plaise.
On se lasse à manger tousjours d'un mesme pain.

Qu'on ramène au chemin nostre mule lassée,
Elle est, je le voy bien, de chasser harassée,
Nos chiens n'en peuvent plus, le cerf ils ont perdu ;
J'ay beau dire à Miraut, à Gerfaut, à Rochelle,
C'est en vain que je crie et que je les appelle :
« L'arc ne peut pas durer qui est tousjours tendu. »

Remportez au logis ces pièces et ces toilles,
Pour vous allons chasser avec ces damoiselles,
Leurs taillis sont tondus et leurs trous frequentez.
Nos bassets, des meilleurs à bien couler sous terre,
A la belle acculée iront faire la guerre :
Vous n'aurez point de bien si vous ne le tentez.

A l'acul de nos chiens nous presterons l'oreille,
Et pour nous rafreschir nous aurons la bouteille,
Que chascun à son rang embrassera joyeux ;
Les dames nous feront de leurs jambons largesse,
Nous de nos cervelats nous leurs ferons caresse :
Pour un poulce de bien il en faut faire deux.

Si tost que le basset s'aproche de la fente
Où loge le taisson, aussi tost il l'évente,
Coule sous le terrier ; lors un plaisir plus doux
Chatouille nos esprits, et de nos damoiselles
Ravit le sentiment, heureuses, disent-elles,
Que nos petits bassets chassent dedans leurs trous.

C'est un contentement, et rare et magnifique,
D'entendre des bassets sous terre la musique,
Et comme le taisson, les repousse irrité,
Qu'il rempare son fort et enfin qu'il s'acule :
Le choc n'est pas sanglant quand l'ennemi recule,
Et l'honneur n'est pas grand s'il n'est bien disputé.

Il faut que du taisson on descouvre la teste,
Autrement on verroit la furieuse beste,
Bouclant sur nos bassets, faire un funeste effort ;
Ils pourroyent, ressentant sa rage et sa furie,

En vous donnant plaisir, belles, perdre la vie :
« Le plaisir est bien cher quand il cause la mort. »

Le taisson en son fort a des chambres diverses,
Force rusés destours, force feintes traverses,
De façon que nos chiens, le perdant là dedans,
A l'heure que l'on void la fin d'une entreprise,
Quelque accident viendra qui fait faillir la prise :
« Il faut pour bien chasser sçavoir prendre le temps. »

Sur la voix de nos chiens nous ferons la tranchée,
Afin de descouvrir la beste escarmouchée,
Pendant que dessous terre on orra leurs combats,
A Naquet on verra l'oreille ensanglantée,
Et sis ou du taisson aura quelque dentée ;
Mais nos chiens d'un refus ne se rebutent pas.

Ma Miraude se tient plus fine sur sa garde,
Bien qu'autant que ces deux au combat se hazarde,
La queue luy roidist si tost que près des trous
Elle approche le nez, elle est de longue haleine,
Et qui jamais ne craint le peril ou la peine :
Belles, permettez nous que chassions avec vous.

C. B.

DEUX SONNETS DE LA CHASSE.

J'erre dedans ce bois pour y faire ma queste,
Retenant attaché au trait ce gros mastin ;
Mais, las ! j'ay beau l'enceindre et venir du matin,
C'est en vain qu'en ce lieu plus longtemps je m'arreste.

Devers vostre taillis mon chien leve la teste,
Je le voy rebaudy s'y rebattre, et mutin
M'y traîner malgré moy; je croy pour le certain,
Que ce doit estre là le bauge de la beste.

Il est des plus rusez et plus prompts à chasser ;
De la chambre il sçait bien le cerf faire eslancer :
Pour combattre neuf fois il ne perd le courage.

Ses membres sont plus droits plus ils sont assaillis :
Bref, Madame, il est tel que vostre beau taillis
Sera bien resserré s'il n'y treuve passage.

P. L. D.

AUTRE DU MESME.

C'est un doux passe-temps que celuy de la chasse,
Madame, il est semblable à celuy des amours.
Pour attraper le cerf, il faut faire maints tours,
Fort huer et courir en mainte et mainte place.

Pour jouir, en aimant, de ce que l'on pourchasse,
Il faut que les amans soyent discrets, non-pas lourds ;
La grâce, à mon advis, le geste et le discours,
En amour sont les chiens de la meilleure race.

C'est pourquoy pour ne vivre en sale oisiveté,
Je picque après le cerf mon levrier au costé,
Ma trompe dans le col et dans le poing les armes.

Puis, quand celle du cerf m'a tenu trop long temps,
Un lieu ne plaist tousjours, je vais passer le temps,
Loin du peuple et du bruit, dans la forest des dames.

DESDAIN.

Ha ! je le disois bien qu'elle a la cuisse molle,
La chair d'oye et crasseuse, et que mon grand foüet-
A ce trou gargoüillard ne feroit point de peur, [teur,
Trou qui va distillant une moiteuse colle.

Que te sert il d'user d'une prompte bricolle,
D'un souple maniment et d'un souspir trompeur,
Disant que mon bidaut te muguette le cœur,
A qui ta concque sert d'une large gondolle?

C'est un chemin rompu, on n'y peut cheminer,
C'est un creux four banal où chascun va fourner,
Un haras à poulains, un cuvier de loüage;

Bref, afin de parler de son humeur au vray,
Il est aussi dolent sans un fouet de mesnage
Qu'un aveugle qui a son baston esgaré.

F. R. D.

CONSOLATION

AUX DAMES D'ORLÉANS

Quand le Roy vint bloquer le porteau pour les mottes qui sont sur la rivière.

Mes dames, d'où vient ceste peur
Qui vous rend si fort esperdues?
Ne craignez point pour vostre honneur,
Vos mottes sont bien deffendues.

Si nous avons mesme desir.
Ayons aussi mesme asseurance ;
Sur vos mottes est mon plaisir,
Soit donc aussi vostre allegeance.

Vous n'estes plus à descouvert,
Ne soyez plus espouvantées ;
On vous a donné le couvert,
Vos mottes en sont mieux gardées.

Ayant si bonnes garnisons,
Faut il craindre l'ennemy proche ?
Vos mottes groulent d'escadrons,
N'ayez pas peür qu'on en approche.

Ne gaignez point ce bruit nouveau,
Qu'on vueille coupper la riviere ;
Vos mottes n'auront faute d'eau
Tandis qu'aurons la force entiere.

Voyez vous pas desjà Venus,
Qui de l'escume fust conceuë,
Vous envoyer ses flots chenus,
Certains indices d'une crue ?

Gardez bien vos chalans percez,
Que l'ennemy ne les surprenne,
Ou pour le moins nous les laissez,
Nous garderons bien qu'il n'y vienne.

Encor' au cas qu'ils fussent pris,
Que ceste peur ne vous travaille :
Le haut de vos maschecoulis
Deffend le bas de la muraille.

R. F.

LE JEU DES QUILLES.

Entre les jeux plus beaux, les quilles ont leur place;
Belles, de cest esbat je chanteray les loix,
Pourveu qu'avecques vous nous abattions le bois,
Et chascun à son rang avecques nous le face.

L'exercice, en ce jour, surpasse la science,
Il faut tousjours tirer la cause à son effet :
Sçavoir la loy du jeu, c'est quand mieux on le fait,
Et en un point tout seul on ne void l'excellence.

Dedans quelque lieu frais, on doit planter ses quilles,
Où le soleil jamais ne monstre ses rayons;
Il faut qu'il soit armé tout autour de gazons,
Car les coups autrement resteroient inutiles.

L'allée de ce jeu doit estre longue et droite,
Sans fossez ou caots, et qui responde bien;
Car si le lieu est sourd, la boule ne fait rien;
Maís surtout que l'entrée en soit un peu estroite.

Si elle estoit trop large, on verroit que la boule,
Au lieu d'aller le droit, gauchiroit à ses rangs,
Voire que quelquefois on feroit des coups blancs,
A la honte et regret de celuy qui la roule.

La quille doit avoir un bon pied de mesure,
D'un bois dur et bien droit, esgalée à son pas,
Sa teste est menuë et grosse par le bas :
Le plaisir est plus grand et la rencontre seure.

A ce jeu les garçons jouent contre les filles,
Leur donnant toutes fois la boule et le devant.

Qui de venuë abat du bois, fait sagement,
Car tousjours au rabat on n'abat pas des quilles.

Il faut pour bien jouer viser à la cornière ;
De là vient le plaisir, et l'abbatis du bois,
Tirant un peu coustière, en faire tousjours trois,
« Car le nombre parfait est le nombre ternaire. »

Pour mieux faire un beau coup, il faut que sur le ventre
On se couche tout plat, et d'un plus brusque effort
Attaquer le milieu ; car si ce n'est le sort,
On est seur de gaigner quand on choque et qu'on entre.

Cil qui, plus advisé, à la partie aspire
Fait rouler doucement sa boule dans le jeu.
Lors choisissant un coin et un plus propre lieu,
Il en peut faire sept sans qu'on luy puisse nuire.

Il ne faut pas pourtant dementir son ouvrage,
Faisant feu au premier et la fumée en fin :
Roide se maintenir, c'est estre plus qu'humain,
Et un acte qui plaist aux humeurs de cest aage.

La quille du milieu est la plus estimée ;
Quand seule de venuë on l'abat, c'est le bon,
D'autant qu'elle vaut neuf ; aussi tousjours voit on
La pièce du milieu estre la mieux aimée.

Les maistres du mestier, pour maxime asseurée
Tiennent qu'il ne faut estre ardent comme beaucoup,
Mais puisqu'il faut qu'un coup engendre un autre coup,
« Ce qui est violent n'est jamais de durée. »

La partie en des lieux est mise à vingt et quatre,
Et ailleurs on la met à qui en fait le plus ;
Si on passe le nombre, on est du gain exclus,
Mes dames, advisez, si vous voulez combattre.

C. B.

VILANNELLE.

Au fond d'un taillis escarté,
Fuyant la chaleur de l'esté,
Margoton s'estoit endormie,
Margoton, la nymphe jolie,
L'heur, les desirs et les amours
De tous les plus jolis pastours
Qui, dans ceste plaine herbeluë,
Meinent leur troupe barbelue.

Ses cheveux blonds et annelez,
En ondelettes crespelez,
Flottoient sur sa blanche poictrine,
Comme quelque fois de Cyprine
On voit espars les beaux cheveux,
Quand du sein des flots escumeux
Elle sort et vogue, amoureuse,
Dessus une concque perleuse.

Au travers du bois, les zephyrs
Pousseient leurs amoureux souspirs,
Faisant voleter à leur guise
Son cotillon et sa chemise,
Voire qu'ils alloyent baisottant,
Ces deux pilliers qu'on prise tant,
Ces deux colonnes albastrines
Deux pyramides yvoirines,
Des delices l'heureux sejour
Et le petit temple d'amour.

Jà tellement le vent se glisse,
Qu'il luy va descouvrant la cuisse,
De qui l'excellente couleur
Surpasse la neige en blancheur,

La cuisselette rebondie,
Cuisse fermelette, arondie,
Petits pilotis gracieux
D'un chef d'œuvre si precieux,
Par qui s'animent en nos ames
Mille brasiers et mille flames.

A l'entour d'elle mille fleurs,
Peintes de cent mille couleurs,
Se voyent freschement escloses ;
Les œillets pourpris et les roses,
Le lys et blanc et violet,
La tymbrée et le serpolet,
La pasle et gentille roquette,
Et l'une et l'autre violette,
Le muguet et le basilic
Servoient à Margoton de lict.

Au gazouil d'une onde argentine,
Ceste bergerette poupine,
Pressée d'un somme plaisant,
Alloit finette seduisant
Le soucy charmeur qui l'affolle
Et tout son embon-point luy vole,
Souci, helas ! trop inhumain,
Qu'elle prit pour aimer Sylvain,
Sylvain à qui poussotte encore
Le poil frisotté qui redore
Le cuir polly de son menton,
Et où quelque fois Margoton
Va passant sa main blanchissante,
Et de son amour violente
Essaye d'amortir le feu
Qui la consomme peu à peu.

Comme elle est en tel équipage,
Sylvain entre dans le bocage,
Et entre les jeunes lauriers,

Les myrthes et les taliziers,
Il void, dessus l'herbette verte,
Sa bergere un peu descouverte ;
Il void, en despit du colet,
Les deux montagnettes de laict ;
Il void une petite fraise,
Non une fraise, ains une braise
Que les zephyrer amoureux
Vont baisottant audacieux;
Il void, au moins de voir il tasche
Ce que plus bas la robe cache,
Et à ce que l'œil ne peut voir
Le penser y fait son devoir,
Qui furette sa cuisse blanche,
Descouvre son ventre et sa hanche,
Et void son : Hola! que je dit,
Margoton luy a interdit,
Et Amour, qui fait sa retraite
Dedans ceste place secrette,
A mis un obstacle à ce lieu
Que nature a fait pour un dieu.

Sylvain, ravy de voir sa belle
En ce poinct sur l'herbe nouvelle,
Versant de ses yeux mille pleurs,
Discourt ainsi de ses douleurs :

O belle nymphe de ces prées,
De cent mille fleurs bigarrées,
Nymphe plus sage que Pallas,
Plus belle encore que n'est pas
Venus, la déesse écumière,
Nymphe dont la grâce est plus fière
Que de Junon le grave port,
Helas! combien as tu de tort
De me voir finir miserable,
Sans me prester plus favorable
La main de ta douce pitié!

Ma constance et mon amitié,
Mes souspirs, mes pleurs et mes plaintes,
Ne donront elles point d'atteintes
Au roc de ton cœur endurcy?
Veu que, me voyant plaindre ainsi,
Il me semble, et c'est chose seure,
Que cest antre ma douleur pleure.

Antre, le fidelle tesmoin
De mes pensers et de mon soin,
Antre où l'on void en mainte place
Le progrez de tout mon disgrace,
Antre où l'on void en mille lieux
Esmaillez nos noms amoureux,
Helas! n'auray jepoint de cesse
A vous raconter sa rudesse?
Ne verray je jamais le jour
Que, subjette aux lois de l'amour,
Margoton de ses bras me serre
Comme aux ormeaux on void le lierre?
Ne verray je ses cheveux blonds
Annelez, crespelus et longs,
Voletant à leur fantasie
Sur le sein de mon ennemie,
En ondelettes repliez
Autour de moy esparpillez?
Ne baisotteray à je mon aise
De ce beau sein la double fraise,
Ce beau sein, où l'on voit fleuris
La rose, l'œillet et le lys,
Ce sein où l'on voit rebondies
Deux pommelettes arrondies,
Ce thresor de neige et de laict
Qui va poussottant le colet,
Monstrant qu'une telle richesse
N'aime pas qu'un cambre la presse,
Beau sein qui fust mis sous les cieux
Pour l'objet sacré de nos yeux?

Ne presseray je mamelettes
De mes mains ces deux pommelettes,
Ces petits globes arrondis,
Ma richesse et mon paradis?
Verray je point quelque journée
En ceste grotte destournée
Margoton changer mon esmoy,
Et pour un gage de sa foy
Me laisser cueillir, plus piteuse,
Ceste douce fleur amoureuse,
Douce mignardelette fleur,
Fleureuse doucelette odeur,
Mignonelette ambrosienne,
Recompense heureuse à ma peine,
Ma Cyprine, mon petit œil,
Mon sucre et mon nectar vermeil?

Margoton, qui prestoit l'oreille
A ces pleurs, feignant nom pareille
En sursaut de se resveiller;
Un bras tantost va desployer,
Et l'autre tantost elle passe
Dessus ses yeux et sur sa face,
Se vire, se tourne, et soudain
Elle feint d'aviser Sylvain,
Et aussitost baisse, finette,
La veue, et lors Sylvain se jette
Devant sa bergere à genoux.

Si vous restez, belle, en courroux,
Si vous n'avez point agreable,
Dit il, que Sylvain miserable
Cherche un repos en vous voyant,
Que vostre bel œil foudroyant
Darde sus mon cœur tant de foudre,
Que sa faute et luy soient en poudre,
Que je perde avec la raison
D'amour la fièvre et le poison,
Ou bien permettez moy, ma belle,

Que sur ce beau sein qui pommelle
Je rende idolastre mes yeux;
Permettez moy, nymphe aux beaux yeux,
Que je baise et rebaise encore
La bouche et le front que j'adore;
Bref, permettez qu'entre vos bras
Je meure d'un si doux trespas.
Le temps aujourd'huy nous convie
A une plus gaillarde vie,
Et la vieillesse qui nous suit
Nous y presse et nous y conduit.
Çà donc, ma nymphe, çà! que j'entre
Gaillard dedans ce petit antre,
Dedans cest antre mousselu,
Ce petit antre barbelu,
Et là rendons un sacrifice
A nostre déesse d'Eryce!

Ainsi disoit le beau Sylvain,
Quand sa bergere tout soudain
Luy dit : Berger, j'ay l'ame atteinte
De ta priere et de ta plainte ;
Tes maux, soufferts pour mon amour,
Meritent bien quelque bon tour ;
Mais je crains qu'une humeur légère,
Après avoir à ta misère
Donné le repos et la fin,
Ne te rende un ingrat, Sylvain.
Que si de ton amour jurée
Margoton estoit asseurée,
Aujourd'huy, pour te secourir,
Je ne craindrois point de mourir.
Hé! dit Sylvain, hé! quelle offense
Faites vous contre ma constance?
Plustot Loyre ira contremont
Que je vous face un tel affront,
Plustot le soleil sans lumière
Fera sa course journalière,

La lune sera sans clarté
Plustot que moy sans loyauté ;
Plustot le ciel dessus ma teste
Verse l'orage et la tempeste
Que les Cyclopes inhumains
Forgent là bas pour les humains ;
Plustot les penses violettes,
Plustot les roses vermeillettes,
Et plustot le lys argentin
Paroistra quand le vent mutin,
Qui en la plus froide partie
De ce monde emporte Orithie,
Emplist tout ce qui est çà bas
De neige, de gresle et frimas,
Et d'un frain glacé tient la course
Des fleuves jusques à leur source;
Çà donc, ma belle, çà ! mon cœur,
Çà ! ma mignonne. çà ! mon heur,
Çà ! ma petite Cyterée,
Çà ! que ceste bouche sucrée,
Je baise et succe mille fois,
Çà ! ma nymphe, tu me le dois ;
Çà ! çà ! que partout je furette,
Et que la place plus secrette
Ne soit exempte de ma main !

O trois fois bien heureux Sylvain !
Je me pers, je meurs, je me pasme !
Hé ! Margoton, hélas ! quel blasme,
Quel doux languir est celuy là,
Quand on vient à faire cela !
Mais recommençons, ma tetonne,
Mon amelette, ma mignonne,
Regarde entre les arbrisseaux
Les bouquins chevre-pieds ribauds
Presser l'albastre des poitrines
De leurs nymphelettes poupines,
Aussi tost qu'ils ont veu nos tours,

Nos jeux, nos ris et nos amours.

Ainsi ceste couple amoureuse,
Couple gaillarde bien heureuse,
Jouyssoit de ce bien plus doux,
Heureuse cent fois plus que nous,
Où l'amour a tant d'artifice,
Tant de ruse, tant de malice,
Tant de tours, d'attraits et tant d'art,
Qu'au lieu d'amour ce n'est que fard.

C. B.

LA NAISSANCE D'AMOUR.

A toy qui as la cognoissance
D'Amour, je chante sa naissance,
Et comme au monde il va sans yeux,
Jeune eventé, jeune folastre,
Et rendit le ciel idolastre
Du monde et le monde des cieux.

Avant qu'Iole vint au monde,
Et que d'une playe profonde
Son visage eust blessé mon cœur,
Elle estoit là haut bien heureuse,
Estant lors aussi doucereuse
Qu'aujourd'huy pleine de rigueur.

Ce fut au ciel que sa lumière
Donna l'origine première
A ce petit serpent ailé;
Petit demon dont la malice
Se nourrit de nostre supplice,
Et pour nostre heur est aveuglé.

Tout aussi tost que sa naissance
Eut fait paroistre ceste engeance,
Petits pieds et petites mains,
Vous eussiez veu naistre de mesme
La vie, helas! de la mort blesme,
Et la mort naistre des desdains.

Vous eussiez veu, las ! quel desastre!
Naistre au lever de ce fier astre
L'esperance et le desespoir ;
Les cris à l'escart prenoyent estre,
La ruse aussi l'on voyoit naistre,
Et le feu le froid concevoir.

On voyoit, alors que l'on balle,
Esclorre au coin de quelque salle
Les baisers sucrins et mignards;
Derriere une tapisserie
On voyoit sortir de furie
Mille tordions plus gaillars.

La pasle crainte on y voit naistre,
Qui fait sauter par la fenestre
Celuy qui pense estre attrappé ;
De là naist un fardé langage
Et la feinte d'un pucelage,
Encore qu'il soit eschappé.

La soupsonneuse jalousie,
La furieuse frenesie
Et tout ce qu'on souffre en aimant
Prirent naissance à sa naissance,
Et pour nous combattre à outrance
Il se sert de ce regiment.

Ses fantassins sont les œillades
Qui renversent nos barricades,
Venant à la charge à miliers,
Et, selon les vieilles pratiques,

C'est lors que nous branlons nos piques
Et donnons dedans leurs boucliers.

Ce petit fol perdit la veuë,
Et luy fust sa mère incogneuë,
Pour la regarder de trop près;
Il volle, et de l'aile il tremousse
Et porte de traits une trousse,
Traits que la mort fit de cyprès.

Il couve une ame si felonne,
Qu'aveugle il n'espargne personne,
Frappant à tort et à travers ;
Et ce qui est plus admirable,
C'est que d'une cause semblable
Il en rend les effects divers.

Petit demon plein de ravage,
Petit ecueil plein de naufrage,
Petite peste de nos ans,
Las ! que n'en avorta la mère,
Ou que ne vid on ce vipère
Naistre et mourir en mesme temps !

A. C. B.

SONNET

POUR LES FEMMES CONTRE LES TRANSIS.

Amans qui vous plaignez que nous sommes cruelles,
Qui feignez de mourir cent mille fois pour nous,
Vostre vainqueur est tel et vos malheurs si doux,
Que vostre liberté prend de prisons si belles.

Vous monstrez bien le vent de vos sottes cervelles;
Quand pour je ne sçay quoy vous estes si fougoux,
Mille brasiers ardans vous dardent leurs courroux,
Mais ces feux, ce ne sont que chaleurs naturelles.

Cherchez ailleurs de l'eau pour amortir vos feux,
On ne fait point d'estat de vos cris langoureux :
Ceux là nous cherissons qui ont plus de constance.

Que sert de s'eschauffer si fort en son harnois?
N'abaissez point ainsi, mes mignons, vostre bois,
Car nous n'eusmes jamais d'escu pour vostre lance.

COMPARAISON

DE L'ESPINETTE ET DE L'AMOUR.

Amour et l'epinette ont, par humeur semblable,
Beaucoup d'affinité, de douceur agreable :
Une tierce se joue aux yeux et à la bouche,
Des cinq doigts aux tetins une quinte se touche;

Puis apres doucement le dyapason entre
Par quintes et par tierce en l'octave du ventre;
Aucune fois B mol sur B carré se pousse,
Aussi un doux refus rend la joye plus douce.

Tousjours le son se fait par cordes estenduës,
Venus aussi se plaist ès choses bien tenduës;
Souvent le bras se leve, et cela nous denotte

Que Venus veut souvent qu'on luy leve la cotte;
Mais voicy le debat : l'espinette est ouverte
Et Venus en son jeu voudroit estre couverte.

L'ARQUEBUSIER.

Amour, impatient de voir ma liberté
Défier son carquois et seul l'attendre en place,
S'est fait arquebusier, et contre mon audace
S'est armé, cauteleux, d'une fière beauté.

Il a fait de ses yeux son plomb en rond vousté,
Sa poudre de son ris, sa mesche de sa grace,
Et des gentils attraits qui décorent sa face,
S'est fait un fourniment pour flanquer son costé.

Hardy, il bat l'estrade à l'entour de sa bouche,
Dedans ses blonds cheveux il dresse l'escarmouche,
Sa taille il gabionne et s'en dresse un rempart.

Pour butte il a mon cœur ; mais, hélas ! je ne treuve
Harnois si bien trempé ne si fort à l'espreuve
Qu'il ne le perce à jour tant il est bon soldart.

P. C.

LE SINGE.

Personne desormais ne vante
Ce que d'une voix plus sçavante
Tant de beaux esprits ont chanté ;
Je leur en laisse la victoire,
Car je ne veux pas autre gloire
Que chanter un singe crotté.

Ce singe est un singe admirable,
Singe en fadaises honorable,
Singe badinement falot,
Singe fatal, singe extatique,
Singe qui garde la boutique,
Pour y servir de sibilot.

Singe qui est de bon lignage,
Autant que singe de nostre aage,
Et qui bouffonnoit assez bien ;
Mais depuis que la gloire sotte
Enfle sa teste de marotte
A bouffonner il ne sceut rien.

Il fut pourtant de compagnie
Assez accostable et jolie,
Qui ne faisoit rien sans raison ;
Il s'en venoit, la pauvre beste,
De dehors, tant il fut honneste,
Faire son cas à la maison.

C'est un plaisir quand il se jouë,
A quelqu'un qui luy fait la mouë,
Ou qu'il contrefait le fringuant ;
Vestu d'une robe au dimanche,
Croteuse, courtaude, sans manche,
On le prendroit pour un pedant.

Tousjours quelque chose luy manque,
Bien qu'il serve de salte en banque,
Pour arrester tous les passans ;
Car ces ouvrages, ces triacles,
Ces danses, ces sauts, ces miracles,
Ne sont bons que pour les enfans.

Chacun le court, chacun le huë,
Chacun d'un lardon le saluë
Sans qu'il le puisse ressentir ;

A le voir en cest equipage,
Lardé à profit de mesnage,
Il est habile pour rostir.

Or, s'il n'avoit point tant de vices,
On en auroit mille services,
Car il est un singe fort doux,
Singe attentif et benevole,
Singe un peu forbu de verole,
De galle, de tac et de poux.

Bref, c'est un singe d'esperance,
Singe, s'il en est point en France,
Singe, l'appuy de sa maison,
Voire singe qui pourroit faire
En singerie un' bonne affaire ;
Mais elle n'est plus de saison.

Il ne cesse jamais d'escrire,
De barbouiller et faire rire
Ceux qui relisent ses escrits ;
Mais il peut bien quitter sa tasche ;
Sa singerie aujourd'huy fasche,
Et pour elle on n'a plus de bis.

On dit qu'il use de magie,
Et, lorsqu'il luy en prend envie,
Il se change en asne parfait ;
Voire on m'a bien dit davantage
Qu'en avallant quelque breuvage
Il se change en un veau de laict.

Mais ce que plus fort on admire
Et davantage me fait rire,
C'est que de singe qu'il estoit
Il est asne et veau tout ensemble,
Et si pourtant il ne luy semble
Tant il a l'esprit contrefait.

Les roses n'ont pas la puissance
De changer l'asnière semblance
Qui le rend ainsi mal plaisant ;
Il faut que pour changer d'oreilles
Il produise d'autres merveilles
Ou s'aille desormais taisant.

A UNE DAME

SUR SON MIROIR.

Madame, vous portez ce cristal pour vous voir ;
Vous pouvez contempler les traits de vostre face
Aussi bien dedans moy qu'en ce luisant miroir :
Portez moi dessus vous et me donnez sa place.

DE MARTIN

AMOUREUX D'ANNE.

C'est l'amoureux Martin qui d'un point requiert Anne,
La priant que ce point soit mis dessus son nom,
Changeant Anne en amie ; ainsi faisant, sinon
Qu'il faut que pour un point Martin perde son asne.

SONNET.

Je suis vostre escolier, vous estes ma maistresse,
Qui docte m'enseignez en l'escole d'amour ;
J'ay vos beautez pour livre, où j'apprens chacun jour
Quelque leçon nouvelle où mon esprit se dresse.

Dans ce livre on cognoist que c'est que de caresse,
Du desdain, du refus, et comme tour à tour
L'espoir et le malheur en nos cœurs fait séjour,
Apastez bien souvent d'une feinte promesse.

Les caractères vrais de ce livre sont beaux :
Vostre poil, vostre front, vos deux astres gemeaux
Et vos grâces en sont les lettres plus parfaittes.

Si veux je le comprendre, afin que par escrit
J'y commence dessus et que m'ouvrant l'esprit,
Ma muse avec mes vers en soyent les interprettes.

CONTRE CELLES QUI N'ONT POINT D'AMY.

Une dame sans un amy,
C'est un ruisseau sans planche,
C'est un rossignol endormi
Au dessus d'une branche.

C'est un coche sans attirail,
Sans hommes une ville,
C'est comme un beau grain de corail
Que jamais on n'enfile.

C'est une serrure sans clé,
Un marché sans personne,
C'est un moulin moulant sans blé,
C'est un luth qu'on ne sonne.

C'est un orphevre sans esmail,
C'est un peintre sans veue,
C'est un gendarme sans cheval,
C'est un renard sans queue.

C'est un navire qu'on ne voit
  Jamais partir de l'ancre,
C'est un puits où l'eau point ne croît,
  C'est un cornet sans encre.

C'est un pelerin sans bourdon,
  Son chapeau sans coquille,
C'est un aveugle sans baston,
  Une boulle sans quille.

C'est un chemin fort embrouillé,
  On n'y trouve qu'obstacle,
C'est un vieux canon tout rouillé
  Que jamais on ne racle.

C'est un qui joüe au mal content,
  Un rien dans une bource,
C'est une cloche sans batant,
  C'est une aride source.

C'est un apostume à percer,
  A faute de lancette,
C'est un huis qu'on doit enfoncer,
  Un canon sans baguette.

C'est un four qui est sans fourgon,
  Une coignée sans manche,
Une place sans garnison,
  Sans le bras une manche.

C'est une monture à dresser
  Qui ne sçait aller l'amble,
Et c'est pour seurement chasser,
  Lieu propre, ce me semble.

C'est une blouse à bricoler,
  Sans esteuf ny sans bale,
Et sans qu'on l'entende parler,
  Un tuyau de regale.

C'est la volaille sans lardon,
  C'est le poisson sans sauce,
C'est le mortier sans son pilon,
  Sans fesse un haut de chausse.

C'est une cage sans oiseau
  Qui demeure inutille,
C'est une gaine sans cousteau,
  C'est un trou sans cheville.

C'est un jardin dessus un mont
  Que jamais on n'arrose,
Toutes celles qui rien ne font,
  Devroyent prester leur chose.

RESPONSE.

Il faut que je vous die aussi
  Qu'est un amant sans dame :
Un corps roide, froid et transi
  De gel, faute de flamme.

C'est une lance sans arrest,
  Sans son enfer un diable,
C'est sans amorce un pistolet,
  Un courtaut sans estable.

C'est une teste sans bonnet,
  Un jeu sans gibeciere,
Une escritoire sans cornet,
  Un renard sans taniere.

C'est un doigt qui n'a point d'anneau,
  C'est un pré sans fontaine,
Une chèvre sans chalumeau,
  C'est un cousteau sans gaine.

C'est la flûte sans le tambour,
  Le loup sans sa caverne,
Et c'est le fourgon sans le four,
  Le flambeau sans lanterne.

C'est un soldat qui craint sa peau,
  Qui jamais ne s'hazarde,
C'est un qui se trouve nouveau
  A broyer la moustarde.

C'est un oiseleur sans faucon,
  Un oiseau sans plumage,
Un mal accordé violon,
  Un ouvrier sans ouvrage.

C'est un frais et friand morceau,
  Qui est fort de requeste,
C'est un espée sans fourreau,
  Sans but une sagette.

C'est l'arbalestre à desbander,
  Le pescheur sans nacelle,
C'est une lardoire à larder,
  C'est un os plein de moüelle.

C'est d'empoix propre à savonner,
  C'est un jeune novice
Qui ne sçait encor entonner,
  A faute d'exercice.

C'est un vibrequin ou poussoir
  Que jamais on n'affile,
C'est la saumure sans saloir,
  C'est l'huistre sans coquille.

C'est un pigeon sans colombier,
  Un trespassé sans fosse,
C'est un pilon sans son mortier,
  Une jambe sans chausse.

C'est une broche sans rosti,
Sans point de lechefrite,
C'est un cuisinier aprenti
Qui n'a point de marmite.

C'est une plume sans papier,
Le rossignol sans cage,
La chandelle sans chandelier,
Le furet sans passage.

Ce sont aiguillées de fil
Que l'on voit inutiles :
Donc qu'on employe cet outil
Qui est si propre aux filles.

F. G. L.

LA DAME A UN AMY.

La dame qui a un amy,
C'est le puits et la corde,
La fourmilliere et la formy,
C'est un arc qu'on encorde.

C'est la vertuelle et le gond,
La coignée emmanchée,
C'est la teste et le morion,
La poisle bien hochée.

C'est quelque ouvrage de noyer
Que sans cesse on rabotte,
Ce sont des bottes d'escuyer
Que chaque jour on frotte.

Ce sont les accords les plus doux
De toute la musique ;

Et c'est quelque coursier fougoux
Que l'on dresse et qu'on pique.

C'est un petit manchon fourré
Où nostre chat se jouë,
C'est un arbre au pied labouré
Que sans cesse on secouë.

C'est un connin qui va chassant
Au fond de la garenne ;
C'est un mur où l'on va pissant,
Un moulin qu'on engrenne.

C'est un huis garny de carreaux,
C'est un escu qu'on perce,
C'est un casque fait à barreaux
Qu'une lance traverse,

C'est un pot avec sa cuillier,
C'est l'estang et la bonde,
C'est l'esguille et son esguillier,
C'est la playe qu'on sonde.

C'est un fourneau à deux soufflets,
Une enclume où l'on forge,
Un rastelier à pistolets,
Un lieu où l'on rend gorge.

C'est la chapelle et l'alambic,
Le ballon qu'on seringue,
C'est le trou où niche le pic,
Et la dame qu'on fringue.

C'est le concierge et le palais,
L'huissier et la baguette,
C'est le crocheteur et le faix,
Le suisse et sa braguette.

C'est un chandelier bien luisant,
Fourny de sa chandelle,

Et c'est la cage et le phaisant,
La gaine et l'alumelle.

C'est la bouteille et l'entonnoir,
C'est le fouet et la trompe,
Le mareschal et le boutoir,
La navire et la pompe.

C'est un haut de chausses percé
Qu'on ravaude et ravance,
C'est un champ tousjours bien hersé,
C'est la bague et la lance.

C'est un mulet qu'on va sanglant,
Un rat qu'un chat estrangle :
Prestez, belle, vostre devant
Afin que l'on vous sangle.

C. B.

ODE.

C'est erreur au peuple de croire
Que le desir s'en va de boire
Après avoir longuement beu :
Quant à moy, tant plus je me plonge
Dedans le vin, et plus je songe
A boire sans estre repeu.

Jamais la mer ne se contente,
Bien que d'un fleuve elle s'augmente,
Et certes, j'en suis tout ainsi :
Ma soif n'est point desaltérée,
Bien que par moy fust devorée
La vendange qui croist icy.

Soudain on void le feu s'esteindre,
Quand plus l'argument devient moindre
De luire et faire son devoir :
Quand je n'auray plus de quoy boire,
Mon Bertrand, il faudra bien croire
Que le trespas me viendra voir.

L'on ne void qu'un soleil au monde,
Qu'une mer, qu'une terre ronde,
Qu'un ciel de flambeaux allumé :
Ainsi je suis tout seul yvrongne,
Et aucun autre ne se donne
Un triomphe tant estimé.

Bref, malgré la maudite envie,
Je veux boire toute ma vie,
Sans me lasser un seul moment :
Je ne veux rien ouyr contable
Que quelque conte delectable
D'un qui sera mort en beuvant.

P. D. L.

SONNET.

Si j'avais de l'argent et qu'au Roy j'en offrisse,
Peut estre que le Roy me donneroit du sien ;
Des papiers je luy voüe en humble sacrifice,
Des papiers je reçois, tousjours papiers je tien.

D'envoyer des papiers, c'est faire mon office ;
De papiers je me sers et ne m'en entretien :
S'il a besoin de moy pour luy faire service,
J'ay affaire de luy pour me faire du bien.

Le Roy, par mon escrit, à la vertu je dresse,
Le Roy, par son escrit, à l'espargne m'adresse.
Si je fay qu'il apprenne à vivre dans le mien,

Faites que dans le sien au lieu j'apprenne à vivre,
Ou de tous ses papiers je feray faire un livre :
Au moins j'y apprendray que je n'y prendray rien.

LE TESTAMENT DE BLENET,

DIT LE CAPITAINE BEL-AIR.

Renversé sur le lict tout emplastré d'ordure,
Où le sort inhumain pour despoüille m'attend,
Je fay mon testament, et par ceste ecriture
Je veux, si je le peux, rendre un chacun content.

Il estoit bien en moy d'eschapper ce passage,
Mais je veux aux enfers m'en aller à tastons,
Et comme vif j'acquis la verolle en partage,
Je veux farcir là bas de gale les lutons.

Quand l'ame de mon corps partira pour descendre
Où les rais du soleil sont privez d'action,
Je veux qu'à chaque coin un tambour face entendre
A chamarre et fredons ma folle intention.

Je remets à chacun les offences passées,
D'autant que maintenant je ne m'en peux venger;
Mais tousjours les rigueurs des fureurs insensées,
Compagnons de son lict, le viennent outrager

Mes heritiers feront porter mon corps en terre,
Les quatre maquereaux de reputation,
Les putains autres fois qui me firent la guerre
Chanteront sur ma fosse en grand devotion.

Je veux qu'en carillons les clochettes on sonne,
Que bras, jambes et reins aillent esgallement,
Et qu'à chaque sonneur cent coups de foüet on donne,
Si mieux n'aime d'avoir la corde en payement.

Je laisse en premier lieu ma verolle et ma galle
A celle dont je fus premièrement gasté :
Mais non, c'est trop donné, une partie esgalle
Doit accroistre au barbier qui m'a si bien frotté.

Je donne à la putain et à la maquerelle,
Par qui tant amoureux je perdis la raison,
Quelque bouton chancreux ou la galle eternelle,
Et pour comble d'honneur la roüe en la prison.

J'assigne à mes batards cent mille escus de rente
Sur le bien le plus clair dont je suis jouyssant,
Et afin que chacun de mon legs se contente,
Au plus fin thresorier ils seront adressant.

Je laisse à bon Boisseau, pourveu qu'il soit en aage
De manier le bien que je luy veux donner,
Cent regiments de poux, et s'il a du courage,
Il ne doit pas à un laschement pardonner.

Je laisse aux courtisans le vent et les fumées,
Dont aussi bien comme eux j'ay repeu mon cerveau,
Aux pages et laquais les froides grivelées,
Et pour tout leur breuvage au soir boire de l'eau.

Afin qu'Engoulevent ait de moy souvenance,
J'entens qu'il soit tousjours porteur de rogatons,
Et veux qu'en ce faisant il ait soin de la pance,
Deust il avoir par jour deux cents coups de bastons.

Avant que de finir ce legs que je veux faire,
Je veux recompenser mon hoste d'un bienfait :
J'entends qu'à Policarpe on donne mon breviaire
Et qu'il s'en pleigne à moy s'il n'en est satisfait.

Pour rendre plus certain le but de mon envie,
De Martin et Maucler seront executeurs,
Et d'autant qu'on les tient subjects à frenaisie,
Soulas avec Deschamps leur seront pour tuteurs.

Z. Blenet, dit Bel-Air.

COMPLAINTE

D'UN A QUI SA FEMME COUPA LE CATZE.

Comme à la rive meandrine,
La mort qui menace le cigne,
Le fait en melodieux sons
Finir sa vie et ses chansons,
Ainsi voyant ma mort prochaine,
Je veux pour la dernière fois
Accorder ma cruelle peine
Aux tristes accens de ma voix.

Helas ! faut il que je te laisse,
Pauvre engin ? Je meurs de tristesse,
Te voyant mourir, mon Dibaud,
Accommodé en chien courtaut.
Mais puisqu'il faut que tu finisses
Par le traistre coup du cousteau,
Pour recognoistre tes services
Je te veux bastir un tombeau.

Auquel tous les ans mainte dame,
Plus pitoyable que ma femme,
Se souvenant du temps passé,

Ira pleurer le trespassé,
Puis que sur les fosses des dames,
Tu pleurois jadis nuict et jour,
Est ce pas raison que les femmes
Pleurent sur la tienne à leur tour?

Çà! mon mignon, que je te baise,
Que je te caresse à mon aise;
Donne moy ce dernier soulas,
Que je te tienne entre mes bras.
Mais las! en vain je te manie,
J'ay beau te prendre et caresser,
La mort, de mon heur ennemie,
T'empesche bien de redresser.

Tu fus jadis un' rude lance,
Ma grande corne d'abondance,
Mon tuyau d'orgue, mon bourdon,
Ma saqueboute, mon fourgon,
Ma seringue, ma coulevrine,
Mon calemart, mon gros lardon,
Mon cylindre, ma belle quine,
Mon flacquedare, mon pilon.

L'entonnoir du corps de ma femme,
Le chaud alambic de mon ame,
Le subtil furet des connins,
Qui souloit prendre les plus fins;
Mon andoüille, ma harquebuse,
Mon boudin, mon baston de lict,
Ma goustière, ma cornemuse,
Mon mignon, mon tout, mon deduit.

Et maintenant tu es plus lasche
Que la tetine d'une vache;
Ton bout, qui jadis fut pareil
Au bouton de rose vermeil,
A la couleur toute ternie;
Falloit il qu'un membre si fort

Qui donnoit aux autres la vie,
Fust sujet aux lois de la mort?

Quelle rage, quelle colère
D'avoir coupé ce pauvre haire.
D'avoir barbouillé tout de sang,
Ce marbre et cest yvoire blanc,
Ceste fontaine d'eau de vie
Dont la source, chascun le sçait,
Ne se trouva jamais tarie
De nectar, de sucre et de laict !

Les filles plus religieuses,
Au lieu d'estre tant impiteuses
Que coupper un pauvre ambrelin,
S'en feroient plustost de satin;
Et ma tygresse endiablée,
Usant de tous contraires traits,
Pour n'en avoir esté saoullée
S'en est privée à tout jamais.

Mais voyez vous qu'elle est cruelle!
Aussi tost qu'il approchoit d'elle,
Humble son bonnet il ostoit,
Et quand ma femme l'appelloit,
Il dressoit soudain les oreilles,
Tant il estoit plein de bonté,
Et puis s'estandoit à merveilles
Pour accomplir sa volonté.

Elle voyant tant de services,
Recognoissant ses bons offices,
En faisoit son Prince et son Roy,
Poussée de je ne sçay quoy;
Enfin ell' a couppé ma vite,
Son prince, son Roy, son joyau,
C'est faire un trait de jacobite,
Que tuer son Roy d'un cousteau.

Il n'y a donc plus d'asseurance,
De vouloir donner pour deffence
Une faucille entre les mains
Du reverend dieu des jardins;
Puisque l'outrecuidance extresme
Des femmes qu'on void aujourd'huy,
Les fait user de glaive mesme
De ce puissant dieu contre luy.

R. F.

ODE.

Alors que je cuide approcher
De vos levres pour arracher
Un baiser à langue sortie,
Margot, vous entrez en courroux
Et me dites à tous les coups
Que je m'en vois à ma Marie.

Que vous avez de cruauté!
Si vous aviez un peu gousté
Quelle douceur y est confite,
A peine pourriez vous cesser
De m'accoller et m'embrasser,
Afin d'estre ma favorite.

Margot, sus, embrassez moy donc,
Et par un baiser moite et long,
Faites que l'on vous porte envie,
Ou s'il vous faut plus amuser,
Je courray viste pour baiser
Le tendre sein de ma Marie.

Les baisers un peu dissolus,
Ces baisers doucement goulus,
Seul soulagement de ma braise,
Ont tant de pouvoir sur mon cœur,
Que je ne veux que l'on me baise
Si je n'y sens quelque saveur.

De la Souche.

SONNET.

AMOUR MARCHAND.

Amour devient marchand, son plumage il deguise;
Cachant les aislerons pendus à ses costez,
Il se feint plus pesant, les pieds plus arrestez,
Affin d'avoir credit pour faire marchandise.

Il n'a plus les attraits desquels il faisoit prise,
Privant les amoureux de leurs felicitez;
Vray est que pour changer tant de divinitez,
Ainsi qu'auparavant il use de surprise.

Pour garder sa boutique, helas! il a des yeux,
Non ceux qu'Argus avoit, mais des plus radieux :
Passans, esloignez vous d'une telle boutique.

Si vous y marchandez, ce sera fait de vous;
Amour y est logé, il y fait sa pratique,
De vous fier en luy, on vous nommera fous.

P. D. L.

ODE.

C'est erreur au peuple de croire
Que le desir s'en va de boire
Après avoir largement beu,
Quant à moy, tant plus je me plonge
Dedans le vin, et plus je songe
A boire sans estre repeu.

Jamais la mer ne se contente,
Bien que d'un fleuve elle s'augmente;
Et certes, j'en suis tout ainsi :
Ma soif n'est point desaltérée,
Bien que par moy fust devorée
La vendange qui croist icy.

Soudain, on void le feu s'esteindre,
Quand plus l'argument devient moindre,
De luyre et faire son devoir;
Quand je n'auray plus de quoy boire,
Mon Bertrand, il faudra bien croire
Que le trespas me viendra voir.

L'on ne void qu'un soleil au monde,
Qu'une mer, qu'une terre ronde,
Qu'un ciel de flambeaux allumé :
Ainsi je suis tout seul yvrongne,
Et aucun autre ne se donne
Un triomphe tant estimé.

Bref, malgré la maudite envie,
Je veux boire toute ma vie,
Sans me lasser un seul moment;
Je ne veux rien ouyr contable

Que quelque conte delectable
D'un qui sera mort en beuvant.

A. F. B.

Mais qui te fait ainsi curieux me reprendre
Que je ne devois pas si soudain femme prendre?
Ne me fay plus la guerre, amy, car je te dis
Que c'est le seul moyen pour gaigner paradis.
Je n'eusse peu jamais faire un plus sainct ouvrage
Pour mon propre salut que par le mariage;
Voire que ce qui rend les maris soucieux,
Jà desjà me promet un lieu dedans les cieux.
Cest extreme hazard d'estre cocus les fasche :
Si j'ay le chef cornu et que je ne le sçache,
Suis-je pas innocent? Or, tous les innocens
Resteront dans le ciel l'Eternel benissans;
Si l'on me fait cocu et n'ose y contredire,
Bien que j'y sois present, n'est ce pas un martyre?
Les patiens martyrs iront la sus au ciel :
Donc avecques raison n'y fermeray-je pas l'œil?
Que si j'ay pour compagne une pucelle honneste,
Suis je pas bien heureux de si belle conqueste?
Or, tous les bien-heureux, ainsi que Dieu l'a dit,
Seront mis en sa gloire, et moy sans contredit.
Voy donc, je te suppli', si je ne suis pas sage
D'avoir dedans le ciel assigné mon partage.
Que pour l'heur qu'il y a desormais, fusses tu
Marié pour jamais et ensemble cocu

B. A.

DE L'AMOUR.

O nuict douce et debonnaire!
Belle obscurité plus claire
Mille fois que la clarté,
Qui m'as heureuse apporté,
Sous ta paupiere endormie,
Mon bien, mon heur et ma vie.

Ores, je te tiens, mon cœur,
Pancharite mon bon-heur,
Pancharite ma rebelle,
Ma petite colombelle.

Mignonne, voicy le temps
Qui nous doit rendre contens,
Nous donnant la jouyssance
De nostre longue esperance.
Sus en l'honneur de Cypris ;
Passons cette nuict en ris
Et en folastres malices
Nous repassions nos delices ;
Quoy! cruelle, qu'attens-tu,
Hé! que ne me permets tu,
Que ne permets tu, farouche,
Que je baisotte ta bouche ?
Mais pourquoy ne veux tu pas
Que je gouste les appas
Et les douces charmeresses
De tes levres baiseresses?

Las! Pancharite, dy moy,
Dy moy, mignarde, pourquoy,
Cruelle, tu me denie

Ce dont tu as tant d'envie !
Tu ne demandes pas mieux,
Mais je voy bien que tu veux
D'un front masqué contrefaire
La pudique et la severe.
Ha ! tu te veux desguiser,
Enseignant de mespriser
Les folastres gaillardises
Et les douces mignardises.

Mais par ces yeux esclairans
Comme deux astres errans
Dans la celeste vouture,
Par ce beau front je t'adjure,
Et par ceste bouche encor,
Mon plus precieux thresor,
Par ceste bouche rosine,
Par ceste bouche ambrosine,
Par ces blonds cheveux espars
Dont l'or fin, de toutes parts,
Folastrement s'escarmouche
Autour de ta belle bouche,
Par ces deux gentils tetons,
Et par ces petits boutons
Plus rouges que l'escarlatte
Dont une cerise esclatte,
Par ce beau sein potelé
Dont je suis ensourcelé,
Ne permets pas, je te prie,
Que je perde icy la vie,
Boüillant d'un ardant desir,
Qui me veut ores saisir !
Ha ! je voy bien qu'à ceste heure
Il faut, chetif, que je meure,
Mais jà desjà je suis mort,
Si par un soudain confort
Mignarde, enfin tu n'appaise
La chaude ardeur de ma braise.

Venus, prends moy à mercy,
Et toy, Cupidon, aussi ;
Car d'une nouvelle rage
Furieusement j'enrage,
Rage qui me vient dompter
Sans la pouvoir supporter.

L'adjurant en ceste sorte
D'une façon demi-morte,
Mes souspirs eurent pouvoir
A la fin de l'esmouvoir ;
Ainsi elle fut vaincuë
Et sa cholere abbatuë,
Une honteuse pasleur
Luy fit changer de couleur,
Lors d'une chaste rosée,
Ayant la face arrosée,
Honteuse amoureusement,
Amoureuse honteusement,
Elle commence à me dire :
Sus, prends ce que tu desire,
Pancharite est toute à toy !
Soudain s'approchant de moy,
Sans contrainte elle me baise,
Puis coup sur coup me rebaise,
Enfin, se laissant aller,
Elle me vient accoller,
Et entre mes bras pasmée
Elle demeure charmée.

Alors sur le lict doré,
Mignardement préparé
Dessus la folastre couche
Nous dressons nostre escarmouche ;
Je me deschargeay soudain
De l'ardeur dont j'estois plain,
Et de la cuisante flamme
Que je sentois dedans l'ame.

Sur celle qui allumoit
Ce feu qui me consumoit
Tout de mon long je me couche
Entre ses bras, bouche à bouche,
Flanc à flanc, nos seins collez
Sont l'un à l'autre accollez.

Et lors tout doucement j'entre
Au creux de ce petit antre,
Où Cypris fait son sejour,
Dedans les vergers d'Amour;
Vergers qui tousjours verdissent,
Vergers qui tousjours fleurissent.
En ce lieu, me promenant,
Gaillard, je vais moissonnant
Mille sortes de fleurettes,
Roses, œillets, violettes;
Bref, je la baisotte tant
Qu'à la fin j'en suis content;
Mais toutes fois je ne cesse
De la rebaiser sans cesse,
Nos corps serrément estrains
Sont sans contrainte contrains,
D'une mignardise estrange,
Faire un amoureux eschange,
Et doucement annelans
Vont leurs deux ames meslans.
Les languettes fretillardes
Se font des guerres mignardes,
Et sur le rempart des dents
S'entrechoquent au dedans.

O! combien de mignardises,
O! combien de paillardises,
Aperceurent ceste nuict
Et le flambeau et le lict,
Seuls tesmoins de nos delices,
Seuls tesmoins de nos malices!

Lors qu'estroittement pressez,
Nous nous tenons embrassez,
Et qu'une chaleur fondue
Par les veines espandue,
Va d'une douce liqueur
Attiedissant sa langueur,
Lorsque ma bouche sa bouche
Folastrement escarmouche
Par doux baisers savoureux,
Par doux baisers amoureux,
Soudain je commence à dire :
O Dieux! gardez vostre empire,
Et jouyssez seurement
De ce haut gouvernement,
Moyennant que je te tienne,
Moyennant que tu sois mienne!
Pancharite, n'aye peur
Que j'envie leur grandeur,
N'aye peur que je desire
Ny leur ciel ny leur empire.
Ainsi je vais m'esgayant
Ores sa bouche frayant,
Ores esgarant ma vie
Entre ses deux bras ravie;
Or' en ses yeux affettez,
Noyant les miens enchantez,
Tantost de sa chevelure
Je fais une entortilleure,
Et je m'en vais garrotant,
Tantost je vais baisottant
Ses tremblottantes mamelles,
Ses mamelles aussi belles
Que celles de la Cypris;
Puis, d'autre fureur espris,
Visant à place plus haute,
Dessus son beau col je saute,
Et tantost d'un coup de dent
Je vais sa gorge mordant;

Or d'une main fretillarde,
Parmi l'obscur, je m'hazarde
De taster les pilliers nuds
Dont ses flancs sont soutenus,
Flancs où, sous garde fidelle,
Amour fait la sentinelle,
Portier de ce lieu sacré
A sa mère consacré.
Bref, en cent mille manières
De delices singulières,
Folastres, nous nous baisons,
Et mignards contrefaisons
Les amours des colombelles,
Les amours des tourterelles,
Et à l'envi furieux
Et à l'envi amoureux,
Par nos bouches mi-beantes,
Nos deux ames languissantes
D'un doux entrelassement
Se meslent ensemblement
Et de leurs corps homicides,
Tour à tour les laissent vuides.

Ainsi, nous nous esbatons,
Et roidement combattons,
Non sans sueur, non sans peine,
Non sans souvent perdre haleine ;
Quand enfin les nerfs lassez
Et les membres harassez,
Quand jà l'humeur s'escoulante
Et la vigueur defaillante,
Sans cœur, sans force et vertu,
Enfin, je suis abbatu,
A l'instant mon col j'incline
Sur sa douillette poictrine,
Où un sommeil gracieux
Me sille bien tost les yeux.

Elle, ainsi que je repose,

S'ennuye de ceste pose,
Et me voyant sommeiller,
Elle me vient resveiller
Par petites chatouilleures,
Et mignardes mordilleures.
De sa bouche elle me bat;
Pour m'agacer au combat,
Elle me tire l'oreille;
Tout soudain je me resveille :
Comment! me dit-elle alors,
Ainsi donc, couard, tu dors,
Ainsi donc, tu te reposes,
Fors des paupières descloses;
A ces mots me revalant
Plus dispos qu'auparavant,
Je me saisis de mes armes
Pour donner nouveaux allarmes,
Et par maniment divers
Battre à tort et à travers,
D'une assez brusque furie,
Je tierce la batterie.

Parmi ce douteux duel,
D'un coup doucement cruel
Que je donne à la traverse,
Bravement je l'outreperce.
Blessée d'un coup si doux.
Elle redouble les coups;
Chacun de sa part s'efforce
De faire paroir sa force;
Chacun, selon son pouvoir,
S'aquitte de son devoir,
Par fretillardes secousses
Et reciproques repousses,
Chacun mesle de sa part
Quelque nouveau trait paillard,
Quelque nouvelle delice,
Quelque nouvelle malice,

Quelque lascif mouvement,
Quelque mignard branlement,
En cent façons agitée
Venus est contr'imitée,
Tant qu'enfin deux corps meslez
Sont en un corps assemblez.

Cent mille fois je t'honore,
Nuict que je revere encore,
Nuict heureuse dont les dieux
Doivent bien estre envieux,
Nuict que Cypris immortelle
Ne peut promettre plus belle.

O! claires obscuritez,
O ! ombrageuses clartez
Qu'entre tant de mignotises,
Qu'entre tant de mignardises,
Tant de faveurs, tant d'esbats,
Tant de gracieux debats,
Tant de souspirs, tant de plaintes,
Tant d'amoureuses estraintes,
Tant d'estroittes liaisons,
Tant de douces pasmoisons,
Tant de baisers, tant d'injures,
Tant de friandes morsures,
Tant de plaisans desplaisirs,
Tant de desplaisans plaisirs,
Tant de belles gentillesses,
Tant de lascives caresses,
Tant de tristes gayetez,
Tant de douces cruautez,
Tant de folastres malices,
Tant de paillardes delices,
Tant de gracieux combats.
Qu'entre tant de vifs trespas
Et de vies trespassez,
J'ay si gayement passez.

AU ROSSIGNOL

FAISANT SON NID DANS LE BOCAGE.

Gentil chantre de ce boccage
Qui entrecoupe ton ramage,
Tantost l'envoyant jusqu'aux cieux,
D'un fredon doux et gracieux,
Et tantost, remply de merveille,
Le pousse tout bas en l'oreille
De ton maistre, qui a soucy
Qu'on ne te face tort icy,
Et que, par quelque outrecuidance,
L'on ne desrobe ton engeance
Qui jeune apprend dedans le nid
A chanter petit à petit.
Reformant sa chanson rustique
En une plus douce musique,
Afin qu'elle soit quelques fois,
Comme toi, sereine des bois.

Mais d'où vient que mieux tu gringotte,
D'où vient que plus douce est ta note,
Et qu'on te voit d'oresnavant
Et plus disert et plus sçavant ?
Sinon que ne desdaignes estre
Disciple de Bertrand, ton maistre,
Qui t'apprend en mille façons
L'air de ses plus belles chansons.
Eschangeant du tout ton ramage,
Tu contr'imite le langage
Qui, en despit des mesdisans,
Ne cede pas aux mieux disans,
Soit qu'il flageole en bergerie,

Tant Marguerite que Marie,
Ou qu'en vers il aime quelqu'un,
Ou qu'un pleure le sort commun,
Ou que d'une muse plus douce,
Doucement sur la lyre il pousse,
Comme il vit, helas! malheureux,
Captif dans un retz amoureux.

A te voir quelque il me semble
Tant doucement ton cœur il emble
Des accens de sa belle voix,
Que ta forme se tourne en bois
Par estrange metamorphose ;
Car muet et la bouche close,
Les yeux fermez, son action
Te tire en admiration;
Et puis, tu t'efforce à redire,
Mais en vain, ce qu'il a sceu dire.

Or, vy, rossignol, vy tousjours,
Et quand reviendront les beaux jours,
Dedans ceste espaisse ramée
Ameine ton espouse aimée,
Sans avoir peur qu'on face tort
Aux tiens à qui dessus le bort
Du nid tu porte la bechée
D'un petit ver ou d'une achée.

ODE.

Les amans voluptueux
De leurs feux,
Et sale concupiscence,
Ont feint un dieu Cupidon
Du brandon,
Duquel ils sentent l'offence,

Ils invocquent Atropos
Pour repos
De leurs amoureuses flames,
Mais c'est afin de pouvoir
Decevoir
Quelque peu discrettes dames.

Enfin, telles passions,
Fictions,
Ils tournent en mocqueries,
Ayant jouy de l'honneur,
Et meilleur,
De leurs dames tant cheries.

Quand à moy, dès qu'on m'eust dit
Ton beau bruit,
Ta vertu, ta renommée,
Dieu des dieux d'un sainct amour
Dès ce jour
A ma poictrine enflammée.

C'est celuy qui mes esprits
A espris :
Te poursuivre en mariage,
Luy seul le vueille enflammer
A m'aimer
D'un reciproque courage.

De l'amitié le destin
Et la fin
S'est une fois apperceuë,
Elle doit semblablement,
Dignement,
D'un autre estre recogneuë.

Pyramus, loyal amant,
N'aima tant
Jamais sa Thysbé fidelle,

Et Achille, brave et preux,
Valeureux,
Briseis, dame très belle.

Que je t'aime d'un grand cœur,
Et ardeur,
A nul autre comparable ;
C'est raison, mon cher esmoy,
Que de toy
Je reçoive le semblable.

Voudrois tu bien que l'on dist
Et mesdist
De toy, comme d'autres filles,
Qu'ayant un ami acquis
Et conquis,
Ell' en souhaiteroyent mille?

Plus vaut un amy loyal,
Cordial,
Que mille pleins d'inconstance.
A chaque passage objet,
Et sujet,
Leur amour est en balance.

Un sous la faveur de Dieu
Va au lieu ;
Là gist mon amour profonde,
Mon ode : mon espoir cher
Va chercher
Doucement qu'on te responde.

AUTRE.

Tu dis, petit malin, que personne ne prise,
Sinon un seulement, mon esprit et mes vers ;
Le grand et le petit, et ceux que l'univers
Pour leur savoir admire, admirent mon emprise.

L'ignare et le savant mes œuvres favorise,
L'ignare pour le style et facile et divers,
Et le sçavant pour voir en mes vers mille mers,
Et les doctes douceurs des pastoraux d'Aphrise.

Tu diras, imposteur, que je me vais loüant,
Mais je me vais joüant, car tu te vas loüant,
Et je me loüe aussi d'autant que tu me blasme.

Or, de ce que tu dis, poëtastre, il n'est rien ;
De moy en autre lieu je ne dis tant de bien :
Mais tu loge une rage, et moy une belle ame.

EPITAPHE DERISIF D'UN SAVETIER.

Cy gist debout faisant le guet
Un savetier nommé Huguet,
Qui assomma d'un horion
Sa bonne femme Marion,
Agée plus de soixante ans ;
En son vivant passa le temps
Joyeusement à chopiner,
Sans oublier le clopiner,
Tellement que n'estoit marrie,
Quand voyoit la vierge Marie.
Ledit Huguet fut enfin pris
Et fut de justice repris,
Lequel se fut moine rendu
S'il eust failly d'estre pendu ;
Vous qui passez par ce quartier,
Priez pour ledit savetier,
Qui en beuvant borgne devint
D'un coup de pierre qui survint.

MASCARADE.

Dames, vous pourrez treuver pis
Que nos pesles bien emmanchées,
Donc ne refusez nos gros pics
Pour besongner à vos tranchées.

Sans pionniers on ne peut prendre
Ny rempars, ny ville, ny tours ;
Il vous faut donc soudain nous prendre
Si vous voulez avoir secours.

Nous sommes si bons à la guerre
Pour miner, sapper et trancher,
Enfin nous faisons rais de terre
Les forteresses trebucher.

Tousjours avecque la besoche,
Le pic, la tranche et le hoyau,
Nous faisons si bien nos approches
Que nous renversons le chasteau.

Nous portons dessus nos eschines
Nos ferremens bien retroussez,
Car il faut de grosses fascines
Pour bien recombler vos fossez.

AUX DAMES.

Dames, qui nous huez
D'avoir perdu nostre besoche,
Nous n'en sommes point desnuez,
Car nous allons bien aux approches ;

Nous avons pesles et piquois
Pour bien lever vostre harnois.

MASCARADE.

Ces jours passez les amoureuses flammes
Brusloient si bien nos esprits et nos âmes
Et nous faisoient sentir un tel tourment,
Que peu à peu perdions l'entendement ;
Mais cependant que nous avons carriere,
Aller nous faut tant chez l'apoticaire,
Que trouverons de quoi tant seulement,
En fin de temps un peu d'entendement.
Puis nous irons faisant mille caresses
Deçà, delà, recherchant les deesses,
Estans bien seurs que sans or et argent
On nous prendra pour nostre entendement.

AUX DAMES.

Et vous, mesdames, qui ardemment aimez,
Faites amant tel que vous desirez,
Lors cognoistrez le grand contentement
Que l'on reçoit d'un bon entendement.

MASCARADE.

Nous ne sommes point hypocrites
Comme ceux là qui font les chattemittes,
Ny de ceux là qui sont ambitieux,
Qui voudroient estre desjà là haut és lieux ;
Mais nous allons cherchans tout le contraire,
Courant tousjours après nos adversaires,
Ne craignant point les genes ny les fers,
Afin d'entrer aux profonds des enfers.

AUX DAMES.

Et vous, mesdames, soyez donc pitoyables
De ces cercheurs, accompagnez des diables,
Qui ne desirent rien, en tout ce qu'ils font,
Qu'entrer un jour en vostre enfer profond.

MASCARADE.

Les poupelos de bonne grace,
Qui viennent cy vous esgayer,
Sont tous issus de la grand' race
Des amours que vistes hier.

Ils aiment le jeu et la dance,
La mignardise et le deduit,
Honneste seroit bien la panse
Qui grossiroit d'un si beau fruit.

Amour n'a tant qu'eux de delices
Pour sçavoir bien amadouer,
Qu'heureuses seroient les nourrices
Qui pourroient les porter joüer.

A manier leur peau doüillette,
Venus se plaist soir et matin ;
Car jusques à leur courtelette,
Vous diriez que c'est du satin.

Si vous avez desir de rire,
Faites les coucher avec vous ;
Vous ne pouvez, en tout l'empire
D'Amour, choisir enfans plus doux.

Ne craignez qu'aucun vous en blasme
S'il n'est quelque gros elephant ;
Qui pourroit blasmer une femme
De se jouer à un enfant?

Au reste, ne vous donnez peine
De leur derriere toute nuict,
Il y a plus d'une sepmaine
Qu'ils n'ont pissé dedans le lit.

MASCARADE,

LES GENTILS-HOMMES.

Voulez-vous, bergeronnettes,
Venir sauter et dancer,
Et chanter des chansonnettes
Pour nos esprits recréer ;
Et choisir un amy propre
D'entre nous qui voulons bien

Vous rendre le reciproque
Si voulez nous aimer bien.

LES BERGERES.

De chanter il n'est possible,
Le temps ne le permet pas,
Ny de danser, ny de rire,
Ny de prendre aucuns esbats :
Ce n'est aux bergeronnettes,
Lesquelles meurent de faim,
De chanter des chansonnettes
Et n'ont un morceau de pain.

LES GENTILS-HOMMES.

Venez hardiment, les belles,
Bien tost vous en donnerons ;
Ne soyez donc point rebelles
Et entendez nos raisons :
Vous aurez pain et viande
Et de tous biens à foison,
Mais vous en payerez l'amande,
Telle que la demandons.

LES BERGERES.

Nous seroit il bien loisible
De recevoir tant de biens,
Et puisqu'il fust impossible
Que trouvassions les moyens
De payer si grande amande
Que vous nous demanderiez :
Ce nous seroit, ce me semble,
Fait de filles esventez.

LES GENTILS-HOMMES.

Non, non, ne craignez, mes filles,
Bien aisement vous payerez
De vos graces tant gentilles :
Avec nous vous coucherez,

Et ne payerez amande,
Autre chose que cela,
Qui est aisé, ce me semble;
Et plaisir on vous fera.

LES BERGERES.

Vous avez fort bonne grace,
Cela n'estimez vous rien?
Sortez hors de ceste place,
Et gardez bien vostre bien;
Si nous estions descouvertes,
Nous serions deshonnorez
De dix mille mocqueresses,
De quoy nous serions gabez.

LES GENTILSHOMMES.

Comment pensez vous, bergères,
Que permissions, entre nous,
Que de vieilles langagères
Osassent parler de vous?
S'il y avoit si hardie
Qui un seul mot en eust dit,
Luy ferions perdre la vie
Sans aucun nul contredit.

LES BERGERES.

Or, sus donc, mes gentils-hommes.
Essayons l'esbatement
De Venus, toutes que sommes,
Fredonnant gaillardement :
Nous laissons nos brebiettes
Pour aller avecques vous,
Plus ne vous faut de houllettes
Pour joüir de nos amours.

MASCARADE.

Qui voudra de l'amour la conqueste poursuivre,
Sage, prenne l'advis de vieillards amoureux
Dont le rusé conseil rend en amours heureux
L'amant qui sottelet pas à pas le veut suivre.

Dessous ce poil chenu, l'amour folet et tendre
Nourrit de nos beaux jours encor quelque verdeur,
Comme on void au foyer une lente chaleur
S'entretenir longtemps dessous la grise cendre.

L'amour de nos vieillards n'est une amour volage;
C'est un roc aimantin, d'asseurance gardé.
L'amour de ces mignons au langage fardé
S'esvanouit souvent au plus beau de leur aage.

Le bois trop jeune et verd à la flamme reculle,
Faisant distiller l'eau dont il est abreuvé :
Mais le bois un peu sec d'humidité privé,
De loin sentant le feu, legerement se brusle.

Il n'est qu'un vieux limier pour la chasse cognoistre,
Et n'est que l'homme vieil pour sçavoir de fins traits,
Soit du jeu, soit du bal, soit d'amoureux attrais;
La science au vieillard tousjours se fait paroistre.

Ceux qui disent de nous n'estre chose seante
Voir vieillards amoureux, petits fols, taisez vous,
Nous sçavons le moyen de faire en peu de coups
Sortir du noir fusil une flamme esclairante.

Si pour en faire essay avec aucune dame ;
Bien que semble un poil gris indigne d'estre aimé,
Elle aura bien le cœur en glace transformé,
Si du feu des vieillards ne sent la vive flame.

MASCARADE.

Les printanières fleurs qu'icy voyez depeintes,
Et les boutons vermeils qui renaissent leurs ans;
Les lys et les œillets, qui ne sont choses feintes,
Produisent leurs vertus au gré des courtisans,
Si tost que le soleil les guide dans la plaine,
Leur donnant sa clarté par l'aurore du jour;
Aussi tost il ravit la beauté souveraine
De quelque nymphe belle, par un ardant amour:
Les amans fleurissans qui ont tant de vigueur
Au cœur de leurs rameaux, qui par vive racine
Produisent leur vertu par leur divine odeur,
Au gré de Cupidon, chef de l'amour mutine;
Amour, c'est chose vaine, ce n'est que tout tourment,
C'est chose qui domine un chacun en son tour;
L'on ne cognoist jamais par un mesprisement
Au vray qu'il est certain par un mortel séjour.

AUX DAMES.

Mais si vous rejoignez Mars et Mercure ensemble,
La fleur et les odeurs, et leurs conditions,
Le vouloir, le desir qu'avons envers les dames
De leur monstrer combien avons d'affections,
De leur faire paroir la fleurissante amour,
Et l'art subtil d'aymer plus vif que n'est le jour.

SONNET AUX DAMES.

Dames, qui desirez nettes vos maisons rendre,
Que le lustre n'en soit par la poudre effacé,
Que le plancher n'y soit çà et là lambrissé
Des toilles que l'araigne a coustume de tendre.

Voicy de vrais housseurs qui, curieux d'apprendre
Comme il faut bien housser, maint pays ont passé.
Ils ne sont de ceux là qui, lorsqu'ils ont houssé,
Vous laissent un soucy de tôt nouveau en prendre.

Il n'y a trou ny coin, chambre ny cabinet,
Que leur housseau n'y passe et ne rende si net, [faire.
Qu'en vain d'autres housseurs tascheroyent d'y mieux

Pour rien nous en ferons les espreuves chez vous.
Où pourriez vous trouver de tels housseurs que nous
Qui houssassent si bien sans demander salaire?

MASCARADE.

Nous sommes des foüilleurs qui remportons le prix
Par dessus tous fouillans au verger de Cypris :
Ores, pour mieux fouiller, nous cherchons vostre terre,
Dames, vous defians à la fouilleuse guerre.
Nos armes sont un foüet qui, d'un manche branlant,
Rond, gros à pleine main, jusqu'au bout s'esgalant,
Long assez, claquetant d'une amoureuse touche,
Vous rend victorieux en la douce escarmouche,
Nous combatons ainsi : nous vous terrasserons,
Et du manche du foüet vos jambes ouvrirons

Pour nous plonger dans vous et remporter la gloire
D'avoir acquis, foüillans, une telle victoire.

MASCARADE.

Sont ils belles, nos poullettes?
Ou s'en pourroit il trouver
Qui fussent si godinnettes
Que nos poulles pour couver?
Regardez, dessous leurs aisles,
Les gros œufs au fonds d'hyver.
S'en pourroit il voir de telles
Que nos poulles pour couver?

Où courent tant de gens, qu'est ce qu'ils veulent dire?
Pourquoy de tous costez les voyons arriver?
Veulent ils aujourd'huy, soigneux, se faire escrire
Dans les nids où l'on voit nos poullettes couver?

Sommes nous point assez de notre compagnie?
Quoy! osez vous laisser vos nids en la maison?
Retournez, retournez, que fols on ne vous die,
Couver au nid d'autruy, il en est la saison.
Voyez vous pas nostre œil posé sur nos follettes
Qui n'en part nuict ne jour (d'un soin rarement doux),
Craignant que dans le nid de ses tendres poullettes,
On n'y vienne nicher en l'absence de nous?
Nous allons à bas bruit et basse sonnerie,
C'est affin que de nous on ne s'en mocque après,
Nous ne fuyons le bal, le jeu, la pomperie,
Car telles gens que nous ne veulent point de frais.
Si ne laissons pourtant d'avoir la bourse pleine,

De beaux doubles doublons, pistolets et ducats :
Un homme sans argent, ce n'est qu'une ombre vaine
De qui pour le present on ne fait pas grand cas ;
Au fait de la maison, gouvernons tout par ordre,
Si bien que rien ne peut hors d'icelle eschapper.
La folle femme met tout mesnage en desordre,
Quand d'un esprit malin tasche le dissiper,
Puis, se donnant bon temps, commères à commères,
Rire, sauter, danser, avec maint poursuivant :
Telles on voit souvent, sous humaines prières,
Jetter à l'abandon la clef de leur devant,
Pour aller au moulin et faire le mesnage,
Tirer du boursillon à peine un petit soult,
Mettre la chair au pot et trotter comme un page,
Il se faut tenir prest pour regarder à tout,
Il nous convient sçavoir comme on fait la buée,
Combien les chaperons coustent à represser,
Combien il faut d'argent à la garde loüée
Qui vient dedans nos licts nos femmes redresser,
Nous voulons tous chez nous voir, sentir et cognoistre,
Laissans au coin du feu nos beaux jours s'escouler,
Aussi propres aux champs mener les oysons paistre,
Que d'estre en nos maisons à tousjours coucouler.

AUX DAMES.

Dames, si par amour vous plaisoit préparer
Un petit nid mollet que puissions mesurer,
Tant propre pour nos œufs preserver de froidure.
Nos poulles à long col y voudroient bien nicher ;
Si l'essay en voulez, il vous faut approcher,
On n'a rien au hazard si on ne s'avanture.

FIN.



TABLE DES MATIERES

DU SECOND LIVRE DE LA MUSE FOLASTRE.







3.

LE TROISIÈME LIVRE

DE

LA MUSE FOLASTRE

RECHERCHÉE

DES PLUS BEAUX ESPRITS DE CE TEMPS

DE NOUVEAU REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

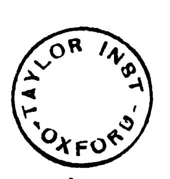


A LYON

PAR BARTHELEMY ANCELIN

IMPRIMEUR ORDINAIRE DU ROY

M. DC. XI.





LE TROISIÈME LIVRE DE LA MUSE FOLASTRE

BAISER

Charlotte, ma nymphelotte,
Ma nymphelotte belotte,
Viens, belle, sous l'ombre frais
De ces odereux cyprés.
Tandis que l'ardeur bruslante
Seiche la terre beante,
Viens çà près de moy t'asseoir
Attendant le frais du soir.
Icy la belle prérie
De cent couleurs est fleurie,
Icy le clair ruisselet,
Doucelet, mignardelet,
De son onde jazeresse,
La verde rive caresse;
Icy le zephir raudant
Vers sa flore mignardant;
Icy les oiseaux se baisent,
Et mille chansons degoisent;
Les arbres mesme amoureux
Icy font l'amour entr'eux,
Et leurs feuilles esbranlées,
En cent mignardes meslées,

Semblent s'esmouvoir ainsi
Pour s'entrebaiser aussi ;
Viens donc, ma gente belotte,
Ma saffrette nymphelotte,
Viens t'asseoir, mignarde, icy,
Que nous nous baisions aussi.

Mais avant que je te baise
Fais un peu de la mauvaise,
Feignant de me refuser
Quand je te voudray baiser ;
Et, plus ferme qu'une roche,
Ne permets que je t'approche :
« Souvent nier un petit
« En amour donne appetit. »
Quand je te diray : Ma vie,
Baise moi, je te supplie,
Mignonne, fay moy ce bien !
Dy que tu n'en feras rien ;
Lors, si mon ardeur me force
De prendre un baiser par force,
Tasche de tout ton pouvoir
A m'empescher de l'avoir ;
Si je te tiens embrassée,
Tu feras la courroucée ;
Semillante, tu voudras
Te despestrer de mes bras,
Et, de toute ta puissance
Tu me feras resistance,
Mettant au devant ta main
Pour empescher mon dessein ;
Enfin, pour estre vaincuë,
Tu feras de la recruë,
Bien aise dedans ton cœur
Que je demeure vainqueur.
Et lors, ma douce belotte,
Ma saffrette nymphelotte,
Pour estre recompensé

De tout le travail passé,
Je te baiseray, mauvaise,
Cent et cent fois à mon aise,
Pressottant et mignottant,
Fleurottant et succottant
Mille douceurs enserrées
Dessus tes levres pourprées;
Tant qu'enfin, las de baiser,
Je me voudray reposer.
Et lors, ma nymphe belotte,
Ma belotte nymphelotte,
Friande de ce plaisir,
Tu te sentiras saisir
D'une toute telle envie.
Lors tu me diras : Ma vie,
Mon petit œil brunelet,
Mon petit mignardelet,
He! permets que je te baise,
Je ne seray plus mauvaise.
Mon mignon, fais moy ce bien.
Mais moy je n'en feray rien ;
Car ta bravade passée
Bien avant en ma pensée,
Mu'ra mon cœur en rocher
Pour de toy me revencher.
Ce sera peine perduë
D'estre à mes yeux estenduë
Et de me crier mercy
D'un œil humble et adoucy ;
De pleurs ta face arrusée,
D'ardeur ta bouche ambroisée,
Ton œil terny de langueur
N'adouciroit ma rigueur ;
Mille gayes mignardises,
Mille gayes mignotises,
Mille doux attouchemens,
Mille doux chatoüillemens,
Mille petites caresses,

Mille façons charmeresses
Que tu sçaurois inventer,
Ne me pourront contenter.
Enfin, ma douce belotte,
Ma saffrette nymphelotte,
Ton œil me fera pitié,
Et ma feinte mauvaistié
Qui t'aura tant affligée
En douceur sera changée ;
Alors tu m'embrasseras,
Alors tu me baiseras,
Alors de la levre tienne
Tu pressotteras la mienne,
Laschant ton ame dans moy
Pour tirer la mienne à toy ;
Alors ta langue lezarde,
Mignardement fretillarde,
S'efforcera de passer,
S'efforcera de forcer,
D'une secrette escarmouche,
Les deux rempars de ma bouche,
Qui contre si doux efforts
Ne tiendra gueres le fort ;
Ainsi ma gente belotte,
Ma saffrette nymphelotte,
Après tant de pleurs rendus,
Et tant de prières perdus,
Après tant de mignardises,
Tant de gayes mignotises,
Après tant d'attouchemens
Et de doux chatoüillemens,
Tant de petites caresses,
Tant de façons charmeresses,
Que tu auras inventé
Pour vaincre ma cruauté,
Tu seras récompensée
De tant de peine passée :
« Un baiser n'est point exquis

« S'il n'est par force conquis ! »
Mais, ma petite belotte,
Mais, gentille nymphelotte,
Dieu sçait si dedans ton cœur
Tu auras une rancœur,
Dieu sçait si en ton courage
Tu porteras tel ouvrage;
Doncques, pour t'en revancher,
Tu me viendras allecher
En quelque façon exquise,
De nouvelle mignardise;
Car le desir d'un baiser
Ne pourra plus m'embrazer.
Lors, ma gentille Cyprine,
Pour me montrer ta poictrine
Tu ouvriras ton colet
Sous qui ce mont jumelet
Nage à petites ondées
De doux souspirs mignardées,
Et, du bout de ton teton,
Cent fois plus blanc que cotton,
Tu feras languir ma vie
D'une autre nouvelle envie;
Car, si tost qu'à l'impourveu
Ce beau teton j'auray veu,
Et la blancheur entaillée
De ta poictrine caillée,
Soudain, d'un plus beau desir
Je me sentiray saisir,
Et lors, ma douce belotte,
Ma saffrette nymphelotte,
Humble je te supplieray,
Humble je t'adjureray
Par tes yeux de me permettre
Sur ce teton la main mettre,
Et de fouiller dans ce sein
Si blanc, si ferme et si plein;
Mais ma bravade passée

Bien avant en ta pensée
Mu'ra ton cœur en rocher,
Pour de moy te revencher :
Tu prendras plaisir, cruelle,
A me tenir en cervelle.
Lors ce sera tout perdu
D'estre à tes pieds estendu ;
Pour vaincre par courtoisie
Ta cruelle fantaisie,
J'auray beau crier mercy,
D'un œil humble et adoucy,
De pleurs ma face arrosée,
D'ardeur ma bouche embrasée,
Mon œil terny de langueur,
N'adouciront ta rigueur :
Que si mon ardeur me force
D'y mettre la main par force,
Tu sçauras bien m'empescher
Que je n'y puisse toucher.
Alors, à belles piqueures,
A belles esgratigneures,
Mauvaise, tu rendras vains
Tous les efforts de mes mains,
Prenant et plaisir et peine
A me faire perdre haleine.
De fait recreu et lassé,
Enfin je seray forcé,
Honteux, de lascher la prise
Au fort de mon entreprise,
Et lors, joyeuse en ton cœur
D'avoir vaincu ton vainqueur,
Tu feras de la superbe,
Et te reposant sur l'herbe
Pour te tenir à recoy,
Tu te mocqueras de moy.
Mais soudain, ma nymphelotte,
Ma nymphelotte belotte,
Mon œil te fera pitié,

Et ta feinte mauvaistié,
Qui m'aura tant affligée,
En douceur sera changée ;
Alors tu me sous-riras,
Alors tu desserreras
Mignardement ta poictrine ;
Alors, ma belle Cyprine,
Tu ouvriras ton colet,
Sous qui ce mont jumelet
Nage à petites ondées
De doux souspirs mignardées,
Et descouvrant ton teton,
Cent fois plus blanc que cotton,
Tu me remettras la vie,
Me faisant passer l'envie,
D'à mon aise le taster,
Le baiser, le pressotter ;
Et Dieu sçait, ma nymphelotte,
Dieu sçait, ma gente belotté,
Si je le baisotteray,
Si je le succotteray !
Dieu sçait si ma main hardie,
Sur ceste gorge arrondie
Librement folastrera !
Dieu sçait s'elle tastera,
Tantost la droite mammelle,
Tantost la gauche pommelle,
Et tout ce beau sein ouvert,
De lys et roses couvert.

Mais entre ces mignardises,
Ces folastres mignotises,
Je me sentiray saisir
De quelque amoureux desir,
Qui fera languir ma vie,
D'une autre plus douce envie,
Et alors, dans l'ombre frais,
De ces odereux cyprés,

Nos deux ames accolées
En cent mignardes meslées,
Amoureuses, s'uniront,
Et nos cœurs bien-heureront.
Viens doncques, ma nymphelotte,
Ma belle nymphe Charlotte,
Viens, mignarde, à l'ombre frais
De ces odereux cyprés.
Tandis que l'ardeur bruslante
Seiche la terre beante,
Viens çà ! près de moy t'asseoir,
Attendant le frais du soir.

A UNE DAME,

ESTANT AU LICT MALADE D'UNE COLIQUE.

Stances.

De contraires langueurs diversement touchez,
Nous voici, ma mignonne, en mesme lict couchez,
Sans nous, nos deux langueurs sont du tout incurables :
A la mienne tu peux donner allegement,
A la tienne j'en puis donner pareillement.
Pour doncques nous guarir, soyons nous secourables.

La douleur que tu sens te provient de froideur,
Celle là que je sens me provient d'une ardeur,
Qui cent mille brasiers allume en ma poictrine,
Si tu me veux guarir, tu en as le pouvoir,
Et si tu veux aussi guarison recevoir,
C'est moy qui de ton mal porte la medecine.

Meslons pour nous guarir nos deux langueurs en un :
Le froid dont tu te plains n'est point un froid commun,
Et mon ardeur n'est point une ardeur ordinaire :
Autre froid que le tien ne me peut secourir,

Autre feu que le mien ne te sçauroit guarir,
S'il est vray que tout mal guarist par son contraire.

Or sus, laisse moy donc dans ta bouche escouler
Tant soit peu de ce feu dont je me sens brusler,
Et puis, verse à ton tour, dans la mienne embrasée,
Un peu de ces glaçons que tu as dans le sein :
Peut estre diras tu que ce remède est vain,
Mais essayons au moins, l'espreuve en est aisée.

LES PROPRIETEZ DES FEMMES.

La bonne, celle qui a la paulme de la main velue.
La hardie, qui attend deux hommes à un trou.
La coüarde, qui met la queuë entre les jambes.
La honteuse, qui couvre ses yeux de ses genoux.
La peureuse, qui ne peut coucher sans hommes.
La despiteuse; quand on luy baille un coup elle en rend deux.
La paresseuse, qui devant que l'oster elle le lairroit pourrir dedans.
La debonnaire; quand on luy leve une fesse, elle leve l'autre.
La foible qui, pour un peu pousser, se laisse renverser.
La ceremonieuse, qui se fait servir à couvert.
La juste aime le droit.
La superbe, qui n'aime que les grands.
La courageuse, qui ne craint ne mort ne vif.
La friande, qui n'en veut point sans sauce.
La serviable, qui se soubmet à tous.
La mesnagère, qui met tout en besongne.
La misericordieuse, qui loge et revest les nuds.
La propre, qui ne porte chemise sans empoix.
La delicate, qui ne fait que succer le bout.
La patiente, qui ne s'en plaind jamais.

La gourmande, qui trouve tout bon.
La degoustée, qui n'en veut qu'à bon poinct.
La galleuse, qui veut que l'on le luy frotte.
La discrette, qui ne le fait qu'eu tapinois.
La goulue, qui l'avalle sans mascher.
La cruelle, qui ne se plaind qu'à coups ruez.
La diligente, qui le fait tousjours de peur d'estre oysive.
La forte, qui ne trouve rien trop pesant.
La penitente, qui fait matter sa chair jour et nuict.
La malade, qui ne se paist que de coulis,
L'avaricieuse, qui ne se lasse de mettre d'autruy avec le sien.
La pauvre, qui en demande tousjours.
La negligente, qui tient tousjours son huis ouvert.
La guerrière, qui n'aime que les combattans et conquerans.

RESPONSE RECIPROQUE DE L'HOMME A LA FEMME.

L'HOMME.

Je ne veux de docte maistresse
Qui a l'esprit ingenieux,
Elle est trop pleine de finesse :
Une simple vaut beaucoup mieux.

LA FEMME.

L'ignorance qui vous tient pris
De l'ignorance vous contente.
Si vous estiez des mieux appris,
Vous auriez maistresse sçavante.

L'HOMME.

Madame, ne traictez ainsi
Celuy qui vous a tant aimée,
De peur que ne soyez nommée
La belle dame sans mercy.

LA FEMME.

Je suis farouche en amitié :
Je veux tousjours estre cruelle,
Et suis contente qu'on m'appelle
La belle dame sans pitié.

L'HOMME.

Vostre œil, qui a tant de vertu,
Seroit bon pour un avant-garde :
Tout ce qu'il voit est combattu
Aussi soudain qu'il le regarde.

LA FEMME.

Amour, qui les femmes enflamme,
Dans vos yeux a mis ses attraits,
Pour ce en tous lieux on ne voit femme
Qui ne soit prise de vos traits.

L'HOMME.

C'est afin de nous assembler
Que nous sommes nez, ce me semble :
Faisons donc par esbat ensemble
Ce qui pourroit nous rassembler.

LA FEMME.

Vos propos sont bien apparens,
Et vostre desir je souhaitte ;
Mais toute pucelle est sujette
Aux volontez de ses parents.

L'HOMME.

Vous estes gracieuse et belle,
Belle dedans et par dehors :

Mais la beauté spirituelle
Vaut mieux que la beauté du corps.

LA FEMME.

Femme belle sans bon esprit
N'est pas volontiers agreable :
Beauté du corps est perissable,
Et l'esprit jamais ne perit.

L'HOMME.

Je n'aime vostre menterie,
Je n'aime vostre cruauté :
Je n'aime vostre affetterie,
Mais j'aime bien vostre beauté.

LA FEMME.

Pour l'amour des femmes mortelles,
Jupiter a quitté les cieux,
Tant ont de pouvoir sur les dieux
Les femmes quand elles sont belles.

L'HOMME.

Plus vous parez vostre visage,
Tant plus vous portez de joyaux,
Et plus vous semblez une image
Qu'on habille de beaux drapeaux.

LA FEMME.

Mon jeune fan n'est pour vos chiens,
Il est trop farouche et sauvage :
Pour ce, détendez vos liens
Et cherchez un autre boccage.

L'HOMME.

Ce me seroit bonne fortune
De recevoir de vous faveur ;
Car ce n'est pas un petit heur
D'estre aimé d'une gente brune.

LA FEMME.

Je sçais bien que je suis brunette,
Gente pour vous je ne suis pas :
Je ne m'englue à vos appas,
Ce n'est pas vous que je souhaitte.

L'HOMME.

Avec beaucoup d'autres mestiers,
Je suis escuyer de nature :
Trouvant une bonne monture,
Je la picque fort volontiers

LA FEMME.

Ma foy, vous estes bon mocqueur,
Et si ne dites rien qui vaille :
A voir seulement vostre taille,
Vous estes un mauvais picqueur.

L'HOMME.

Je ne suis encore assez seur
Pour voler d'une haute voye :
Je ne sers que d'estomisseur,
Un autre descruche la proye.

LA FEMME.

Mon amy emporte ses longes,
L'ayant lasché dessus sa foy :
Tant plus je le reclame à moy,
Tant plus me donne de mensonges.

L'HOMME.

M'amie oit assez ma prière,
Mais c'est alors que je la voy :
Mais si tost que je suis derrière
Elle fait ses contes de moy.

LA FEMME.

Si à tous je suis agreable,
Je ne vous laisse pas pourtant,
Qui pensez mon cœur inconstant
Comme le vostre est variable.

L'HOMME.

Pour prendre en amour ses esbats
Sans peur et sans aucune crainte,
Il n'est que d'aimer en lieu bas :
Haute amour a trop de contrainte.

LA FEMME.

Je ne veux point pour serviteur
Un qui se dit de basse race :
Volontiers, le pauvre est menteur,
Et son amour bientost se passe.

L'HOMME.

Qui veut avoir beaucoup d'honneur,
Et vivre en tous lieux estimée,
Il faut estre d'un grand seigneur
Ou d'un grand prince bien aimée.

LA FEMME.

Puis qu'aimer en ce monde faut,
Celle est folle qui se rabaisse :
J'aime mieux servir en lieu haut
Qu'en bas lieu demeurer maistresse.

L'HOMME.

Je ne vous sçaurois oublier,
Aussi ne veux je pas le faire :
Ce que l'amour a peu lier
Un homme ne le peut deffaire.

LA FEMME.

Pour un perdu, deux retrouvez,
Je n'en suis en melancolie :
Si oubliée vous m'avez,
De mon costé je vous oublie.

L'HOMME.

Vous estes un peu trop cruelle :
Ou bien ostez vostre beauté,
Ou donnez vostre cruauté
A une qui n'est pas si belle.

LA FEMME.

On ne peut nature forcer,
Bien qu'on la tienne d'une bride :
Le bon cheval, maugré son guide,
Ne laisse pourtant de passer.

L'HOMME.

Bien que voulez vous qu'on face?
Certes, je ne puis vous aimer,
Car qui voit vostre vieille face,
D'amour ne se peut enflammer.

LA FEMME.

Ha ! que vous estes mal appris,
Si à l'amour je suis guidée,
Encor' que je sois bien ridée,
Je sçay bien les jeux de Cypris.

L'HOMME.

Vostre amitié me fait mourir,
Et perds temps d'y vouloir pretendre;
Mais la proye qui fait courir
Donne du plaisir sans la prendre.

LA FEMME.

Vous estes trop recompensé,
Bien que rien je ne vous octroye,
D'avoir tant seulement pensé
De prendre une si douce proye.

L'HOMME.

Son œil qui doucement regarde
Me fait souvent d'elle approcher :
Mais quand sa bouche ne se garde
De rire, c'est un grand archer.

LA FEMME.

Vostre teint a tousjours les fievres,
Des cheveux avez cinq ou six :
En parlant vous bavez des levres,
Et si pensez estre beau fils.

L'HOMME.

Vostre pied, qui est si sçavant
A baller, seroit bien propice
A soustenir un édifice
Qui se baisse sur le devant.

LA FEMME.

Je ne veux pour vous m'abaisser,
Et quand m'abaisser je voudrois,
Un autre que vous je prendrois,
Qui me pourroit mieux redresser.

L'HOMME.

Les damoiselles sont si folles,
Un pauvre amoureux n'est donneur,
Et n'y a nul homme d'honneur,
Tant seulement que de parole.

LA FEMME.

Cette bague tant esmaillée,
Que vous monstrez à tous les coups,
Ne vous a point esté baillée
D'autre personne que de vous.

L'HOMME.

Si vous aviez la contenance
Aussi douce que le parler,
Vous pourriez bien vous appeler
La plus belle qui soit en France.

LA FEMME.

Vous estes fort bien allié
D'honneur, de maison et de race,
Mais cette tant mauvaise grace
Vous en desrobe la moitié.

L'HOMME.

Madame, affin que je me puisse
Pour vous en tout lieu m'employer,
Soyez courtoise du loyer
Que je pretens par mon service.

LA FEMME.

Vous n'estes pas assez rusé
Pour servir une belle amie :
Un bien vous avez refusé
Que vous n'aurez de vostre vie.

L'HOMME.

Je suis un Roy quand je vous touche,
Et vous baisant un demy Dieu ;
Et si j'estois en vostre couche,
Vostre lict me feroit un Dieu.

LA FEMME.

Quand la nuict sombre et solitaire
Chasse le jour qui plus ne luit,

Que n'essayez vous de vous faire
Un nouveau Dieu dedans mon lict?

L'HOMME.

Vous n'avez que trois dents en bouche,
Et que les os secs, mais la peau,
Et bruslez pour un jouvenceau :
C'est le feu d'une vieille souche.

LA FEMME.

Mon amy est beau à merveille,
Mais il est plain de cruauté ;
J'ay tousjours la puce en l'oreille
Quand je pense à sa privauté.

L'HOMME.

Alors que la terre est couverte
D'herbes naissans en ces beaux mois,
Si à l'escart je vous tenois,
Je vous donrois la cotte verte.

LA FEMME.

Seule à l'escart je ne vous crains,
Bien qu'à l'envers je fusse cheute :
Les plus forts sont tousjours contrains
En tel jeu de quitter la lutte.

L'HOMME.

Je suis sçavant et bien appris,
Et pour vous composant un livre,
Je pourray vous faire revivre
Par la vertu de mes escrits.

LA FEMME.

Vous estes en amour trop rude,
A peine serez vous aimé :
C'est vostre cas que d'une estude
Entre deux nattes enfermé.

L'HOMME.

Je n'aime point la haquebute,
C'est le passe temps d'un valet;
Mais pour frapper à vostre butte,
Je banderay mon pistolet.

LA FEMME.

Les pistolets par ordonnance,
Sont ostez, vous le sçavez bien;
Puis vostre poudre est toute rance,
Et vostre amorce ne vaut rien.

L'HOMME.

Je porte un esprit familier,
Ardant et vif comme une flamme,
Il est gaillard et singulier
Pour le mesnage d'une femme.

LA FEMME.

Vostre esprit familier n'a garde
Venir la nuict me decoiffer,
Si mon autre esprit le regarde,
Il fuira de peur en enfer.

L'HOMME.

Or ny argent je ne vous ose
Presenter pour estre vainqueur,
Car toute femme de gent cœur
Veut prendre en amour autre chose.

LA FEMME.

Si de fortune ma main blanche
Rencontroit cela bien en point,
La main ne me couperois point,
Car je le prendrois par le manche.

L'HOMME.

Je me mocquois quand je vous vy,
Feignant une amour recelée ;
Mais en feignant je fus ravy
D'une amour non dissimulée.

LA FEMME.

Mon cœur est un vrai diamant,
Lequel autre pourtrait n'endure
Sur luy, sinon la vraie figure
Qu'il prend de son premier aimant.

L'HOMME.

Je suis encore de saison,
Ma force est comme je l'ay euë :
Si par le chef je suis grison,
J'ay en bas bien verte la queuë.

LA FEMME.

Si vous aviez la damoiselle
Qui tient vostre cœur en esmoy,
Nuë entre vos bras, dites moy,
Que feriez vous avecques elle ?

L'HOMME.

Lequel voulez vous que je touche,
Ou vostre sein pour m'apaiser,
Ou que trois fois de vostre bouche
Malgré vous je prenne un baiser ?

LA FEMME.

Le baiser ne m'est qu'une peine ;
J'aimerois mieux l'autre labeur,
Si ce n'estoit que j'aurois peur
D'en rapporter la panse pleine.

L'HOMME.

Si je vous offre mon service,
Desirant tousjours vous aimer,
Et si aimer ce n'est pas vice
Je ne suis donc pas à blasmer.

LA FEMME.

Le service que voulez faire,
Plusieurs me l'ont offert aussi,
Et si d'eux je n'ay point soucy,
A tant je ne puis satisfaire.

L'HOMME.

Vous faites trop la glorieuse,
On n'oseroit parler à vous ;
Vous devriez estre bien joyeuse
Que l'on vous servist à genoux.

LA FEMME.

Ostez moi ce sot importun,
Qui tant plus à complaire il tasche,
Tant plus il desplaist à chacun :
Son ombre seulement me fasche.

L'HOMME.

C'est d'amour la plus douce amorce
Que le beau teint des jouvenceaux ;
Mais ces amans qui sont si beaux
Ont plus de babil que de force.

LA FEMME.

J'aimerois mieux toute ma vie
Languir en peine et en regret
Qu'en ma jeunesse estre servie
D'un gentilhomme qui fust laid.

L'HOMME.

Madame, ne soyez point dure
Au cœur que vous avez domté ;

Nostre mestier assez endure
Sans le fascher d'autre costé.

LA FEMME.

Chassez moy ce protonotaire ;
Il peut, le sot, je le sens bien,
Si d'amour recevoit un bien
Il ne pourroit jamais le taire.

L'HOMME.

Ma maistresse me tient sa foy
Et de faveur ne m'est point chiche :
Sans le bruit que j'ay d'estre riche
On ne tiendroit compte de moy.

LA FEMME.

Jamais la faveur ny le bien
D'un bon cœur ne firent conqueste :
Encore qu'un aimant n'est rien,
Je l'estime s'il est honneste.

L'HOMME.

Vous n'avez garde de le dire,
Car vous n'avez choisi qu'un sot;
Telle au cœur bien souvent souspire
Dont la bouche ne sonne un mot.

LA FEMME.

Si mon amy falloit nommer,
Il faudroit que je le nommasse;
Ce petit dieu qui fait aimer
A voulu que je vous aimasse.

L'HOMME.

Je suis des loyaux amoureux,
Sur le front j'en porte la marque ;
Je souspire comme un Pétrarque,
Et tousjours je suis langoureux.

LA FEMME.

Et quoy! vous estes tout transi;
J'ay peur que la fièvre vous tienne:
Les François n'aiment point ainsi,
Je ne suis pas Italienne.

L'HOMME.

Je ferois volontiers premier
Dans vostre buisson une queste;
Mais pour bien destourner la beste
Il me faudroit un bon limier.

LA FEMME.

Quand je voy vostre grosse taille
Et vos habits mal compassez,
Vous me semblez une medaille
Faite du temps des rois passez.

L'HOMME.

Vostre constance ne mérite
Qu'autre dame on doive choisir;
Mais une vieille amour se quitte
Pour jouyr d'un nouveau plaisir.

LA FEMME.

Pour un plaisir qui tost s'efface,
Un bon cœur ne manque de foy:
Celle qui de beauté me passe
Deviendra laide comme moy.

L'HOMME.

Tant plus le trait d'Amour m'offense,
Et tant plus je suis oppressé,
Plus j'endure sous l'esperance
D'estre un jour bien recompensé.

LA FEMME.

Vous estes d'humeur amoureuse
A la fin vous serez vainqueur,

Plus vostre face est rigoureuse
Et tant plus vous avez bon cœur.

L'HOMME.

Les princes veulent commander,
Les pauvres humblement supplient ;
Ils servent sans rien demander,
Et d'amour jamais ne varient.

LA FEMME.

Vous estes beau, tout vous sied bien,
Vous estes courtois et adextre ;
Mais aimé vous ne pouvez estre,
Car on dit que vous n'avez rien.

L'HOMME.

Amour tellement me domine,
Que je voudrois bien esprouver
Toutes les femmes, pour trouver
La moitié de mon androgine.

LA FEMME.

Il fait l'amour à toutes celles
Qu'il voit, et en est amoureux;
Il en brusle, et pas une d'elles
Ne l'aime, est il pas bien heureux?

L'HOMME.

On dit qu'Amour est une flamme
Qui fait les cœurs estinceler,
Mais la vostre a glacé mon ame
Qui en esté me fait geler.

LA FEMME.

Vous estes brave et bien en point,
Vous avez la parolle fine :
Mais tout cela ne me plaist point,
Car vous avez trop froide mine.

L'HOMME.

D'affiquets s'enfle vostre col,
L'yvoire vos dents accompagne ;

Vos cheveux parlent d'Allemagne
Et vostre teint parle espagnol.

LA FEMME.

Si le marchant estoit venu
Redemander vostre equipage,
Vous sembleriez un oiseau nu
Despoüillé de son beau plumage.

L'HOMME.

Ceux qui ne sont comme je suis,
Vous servant vous peuvent attraire,
Je fais pour vous ce que je puis,
Et si ne vous sçaurois complaire.

LA FEMME.

Vous estes riche et beau parleur,
Vous estes assez accointable,
Mais je ne sçay par quel mal-heur
Vous n'estes jamais agreable.

L'HOMME.

De nos pères la loy trop dure
Nous a trop cher l'honneur vendu.
Mais pourquoy nous est defendu
Le plaisir qui vient de nature?

LA FEMME.

Maints amans different ensemble,
Je suis cause de leurs debats,
Car à l'un cruelle je semble,
A l'autre je ne le suis pas.

L'HOMME.

Si ma maistresse je vous nomme,
Amour l'a ainsi ordonné,
Et si mon cœur vous ay donné,
Serf à bon droit est ma personne.

LA FEMME.

Soit tout ainsi que vous le dites,
Mais les dames de bon renom
Ne doivent accepter le nom
A cause des langues maudites

L'HOMME.

Puisque nous sommes si longtemps
Sans nous voir, Dieu vueille permettre
Que l'envoy d'une douce lettre
Nous face tous deux bien contens.

LA FEMME.

Le remede de n'oublier
L'amitié, c'est de s'entr'escrire :
Souvent la bouche n'ose dire
Ce que la main dit en papier.

L'HOMME.

Dieu est de gloire revestu
Pour estre doux et pitoyable :
De si precieuse vertu,
Madame, soyez luy semblable.

LA FEMME.

La plus belle vertu qui soit
N'est pas celle de patience :
Un pauvre amoureux la reçoit
Souvent contre sa conscience.

L'HOMME.

Si des femmes mal je puis dire,
C'est le comble de mon desir,
A ce faire je prends plaisir
Pour bien me chastoüiller pour rire.

LA FEMME.

Vous estes une grosse beste
Qui mesdisez à tous propos

Des dames en vuidant les pots,
Nommer on vous peut trouble-feste.

L'HOMME.

Vostre beauté va demandant
Que bien tost elle soit cueillie :
Cueillez la donc et cependant
Qu'elle est une rose fleurie.

LA FEMME.

Ma jeunesse ainsi je ne donne,
Or' que je suis en mon printemps ;
Si je n'ay ce que je pretens,
Je l'auray peut estre en automne.

L'HOMME.

Pour la premiere cognoissance
Avant que vous ouvrir mon cœur,
Je vous pry', faisons alliance
De maistresse et de serviteur.

LA FEMME.

Cherement se vend un plaisir
Qui est receu sans le cognoistre ;
Le serviteur est souvent maistre
Quand on le prend sans le choisir.

L'HOMME.

Il n'est point de prison si rude
Qu'un mariage mal traité.
Le mariage est servitude
Et l'amour n'est que liberté.

LA FEMME.

Je voudrois qu'il me fust permis
Avoir dans ma chambre en attache
Une couple de bons amis
En lieu d'un mary qui me fache.

L'HOMME.

Si vous pouviez vostre vieillesse
Changer à l'aage de vingt ans,

Je vous donrois les passetemps
Qui sont plaisans à la jeunesse

LA FEMME.

L'aage ne se peut r'appeler
Et le temps ne se peut combattre,
Comme moy ne laissez aller
Vostre jeunesse sans l'esbattre.

L'HOMME.

Vostre bouquet qui se fletrist
Vous admonneste en peu d'espace
Que vostre beauté qui fleurist
Perdra sa couleur et sa grace.

LA FEMME.

En ce monde tout perira,
Regne, grandeur, force et puissance;
Quand ma beauté se flestrira,
Il faudra prendre en patience.

L'HOMME.

Si le destin m'estoit si doux
Que mon corps rechanger je peusse,
Me transformant en une puce,
J'irois coucher avecques vous.

LA FEMME.

Il ne faut point se transformer
Pour coucher avecques s'amie;
Il n'y a point d'autre magie
En amours que de bien aimer.

L'HOMME.

Baisez moy d'un baiser tout plain
D'amour, comme les tourterelles;
Il ne faut pas baiser en vain
Vos deux lèvres qui sont si belles

LA FEMME.

Les baisers venus d'Italie
Par toute France sont hays;

Pour ce baiser, moy je vous prie,
A la coustume du pays.

L'HOMME.

Comme on void la vigne enlassée
D'un pli qui les ormeaux poursuit;
Je voudrois tenir embrassée
Vostre beauté toute la nuict.

LA FEMME.

Voyant un jour un vert lierre
Embrasser un cep en maint tour,
C'est, ce disois je, au fait d'amour,
Le plus grand bien quand on se serre.

L'HOMME.

Hé! pourquoy n'ay je la puissance
D'estre un Jupiter nouveau,
Me faisant cygne ou taureau,
De vous j'aurois la jouissance.

LA FEMME.

Si j'estois une belle Europe,
Vous seriez mon seul Jupiter,
Et mon taureau pour r'emporter,
Pour vous rapporter sur ma crope.

L'HOMME.

De vous je suis tousjours vaincu,
Je ne voy dame si maligne,
Ny femme qui ait mieux la mine
De faire son mary cocu.

LA FEMME.

Vous estes gaillard, ce dit on,
Et entre dames bien honneste;
Mais gardez vous que par la teste
Vous ne deveniez un mouton.

L'HOMME.

Pour vous je souffre double peine
Sans appaiser vostre rigueur,

Aux yeux je porte une fontaine
Et mon gibet dedans mon cœur.

LA FEMME.

Vostre mal n'est que poësie
Et fabuleuse fiction ;
Jamais d'amour la passion
Ne blesse vostre fantaisie.

L'HOMME.

Depuis le temps qu'il vous a pleu
De vos yeux doucement me prendre,
Mon cœur a vescu dans le feu
Comme fait une salemendre.

LA FEMME.

Allez chercher qui vous esteigne
Vostre cœur qui vit d'un brasier,
Il peut estre que ma compagne
Prendra plaisir de l'appaiser.

L'HOMME.

Vostre beauté s'en va fallie,
Et toutes fois j'aimerois mieux
Voir la despoüille de vos yeux
Que joüir d'une jeune amie.

LA FEMME.

La jeune beauté se perd bien,
Mais les grâces qui sont bien nées
Et la vertu qui vous rend mien
Fleurissent malgré les années.

L'HOMME.

Vous ne voulez sinon prescher,
Sainct Paul est tousjours vostre notte :
Charité commance par chair,
C'est la loy de la huguenotte.

LA FEMME.

Vous estes un fol amoureux
Travaillé pour bien peu de chose,

Mon cœur n'est jamais langoureux,
Car en Dieu seul il se repose.

L'HOMME.

Duquel feriez vous plus de cas,
Ou d'argent ou de ma personne ?
Ou quant à l'un je vous le donne,
Quant à l'autre, je ne l'ay pas.

LA FEMME.

Je ne fais cas de tous les deux,
Ma jeunesse n'est pas en vente,
Vostre richesse je ne veux,
Et de vous je ne me contente.

L'HOMME.

Amour aux races ne regarde,
De tous cœurs il se veut saisir ;
La princesse ne donnant garde,
Comme un autre prend son plaisir.

LA FEMME.

Si j'estois de moindre lignage,
J'aurais le plaisir qui me fuit :
Ma grandeur me porte dommage
Et mon advantage me nuit.

L'HOMME.

Pour guarir l'amoureuse flame,
Il ne faut point d'autre appareil,
Sinon sentir un feu pareil
A celuy qui nous brusle l'ame.

LA FEMME.

Amour me blesse, à celle fin
Que de ma part s'y remedie ;
Il ne faut aller au devin
Pour cognoistre ma maladie.

L'HOMME.

Pour mon espouse je prendrois
Femme blonde un peu rigoureuse :

Mais pour amie, je voudrois
Une gente brune amoureuse.

LA FEMME.

Le poil blond me semble assez beau,
La couleur noire est assez belle;
Mais sur tout je hay le rousseau
Qui porte un bouc dessous l'aisselle.

L'HOMME.

Si je pouvois tant meriter
Que d'avoir part à vostre grace,
Qui les plus parfaictes efface,
Je serois un vray Jupiter.

LA FEMME.

Vos merites assez je prise,
Mais je ne puis pour mon honneur
Vous advouer pour serviteur :
Retirez vous, la place est prise.

L'HOMME.

C'est grand plaisir que de changer
Quand on ne trouve rien qui plaise,
C'est grand plaisir de ne bouger
Quand on se voit bien à son aise.

LA FEMME.

Vous changez d'amour trop souvent,
Et d'une contente vous n'estes :
Vous ressemblez aux girouettes
Qui se tournent au premier vent.

L'HOMME.

La seulle parolle a pouvoir
De gaigner une bonne grâce,
Mais rien ne vous peut esmouvoir
Qui estes plus froide que glace.

LA FEMME.

Vous parlez trop en amitié,
Vos propos ne sont que redites :

Je ne vous croy de la moitié.
Vous ne sçavez que vous me dites.

L'HOMME.

Si seul à seul je tenois pris
Vostre corps plus vermeil que rose,
En vous baisant, à vostre advis,
Aurais je point la bouche close?

LA FEMME.

Un jeune aimant qui ne dit mot,
Voyant la dame qu'il desire,
Il est ou vergongneux ou sot,
Ou couart qui n'ose rien dire.

L'HOMME.

Je vous ay fait l'amour en rithme
Par beaux sonnets et beaux escrits :
Mais vous n'avez point fait d'estime
Ny de mes vers, ny de mes cris.

LA FEMME.

Quand amour dans le cœur nous touche
Et qu'il tourmente nostre esprit,
Il faut dire son mal de bouche,
Et ne le coucher par escrit.

L'HOMME.

Ains que l'ame me fust donnée,
Pour vous j'estois predestiné;
Doncques, pour vous si je suis né,
Aussi pour moy vous estes née.

LA FEMME.

Ostez moy ce docte langage,
Vos propos ne sont de garçon;
Vous estes en aimant trop sage,
Amour ne veut point de raison.

L'HOMME.

Après une dame choisie,
Il faut un compagnon choisir :

Avec un amy c'est plaisir
De descouvrir sa fantaisie.

LA FEMME.

Quand seule avec vous je devise,
N'appelez point de compagnon;
Il ne vous sert de rien, sinon
Qu'à destourner vostre entreprise.

L'HOMME.

Une dame qui est rusée
Et qui sçait bien son jeu celer,
Rend une personne abusée
Sous ombre de dissimuler.

LA FEMME.

Ce n'est pas le tout que d'aymer,
Il faut en aimant estre caute.
La prudence fait estimer,
La sottise engendre la faute.

L'HOMME.

Assez en mon cœur je propose,
Mais le courage me defaut :
Je crains tant vos yeux, que je n'ose
Vous demander ce qu'il me faut.

LA FEMME.

Quand le cœur n'est pas assez bon
Pour demander ce qu'il desire,
En imitant le fin larron,
Il faut le prendre sans le dire.

L'HOMME.

Ne croyez pas le rapporteur
Qui par mesdire et par audace
Desire, m'ostant de ma place,
Devenir vostre serviteur.

LA FEMME.

Je prens mon passe temps de tous,
Je me ris d'eux et de leur vice :

Menteurs, trompeurs, plaisans et fous
Sont bien venus en mon service.

L'HOMME.

J'ay le cœur brave et glorieux;
Seulement je ne me contente
Du parler du ris, ny des yeux :
Un plus grand bien est mon attente.

LA FEMME.

Celuy qui aime feintement,
Se plaignant d'une fausse playe,
Aime souvent parfaitement,
Et sa feintise devient vraye.

L'HOMME.

S'on m'aime, c'est cas d'avanture ;
Quand à moy, je ne puis aimer :
Pourtant je ne suis à blasmer,
C'est le vice de ma nature.

LA FEMME.

Il faut aimer pour estre aimé,
Amour cette loy nous ordonne,
Et celui qui n'aime personne,
Des dames n'est point estimé.

L'HOMME.

L'opinion au monde est celle
Qui peut l'amour nous imprimer;
Pour elle je vous veux aimer,
Aimez moi donc aussi pour elle.

LA FEMME.

L'opinion n'a combatu
Ny ma raison, ny ma puissance,
Elle est trop pleine d'inconstance,
Je veux aimer pour la vertu.

L'HOMME.

Quelque chose que l'on me presche,
Nouvelle amour je veux choisir ;

Car pour contenter mon desir,
J'aime tousjours viande fresche.

LA FEMME.

Qui veut bien s'esbattre en amour,
Il faut une vieille pour guide :
Ceux qui rechangent tous les jours
Ne sont pas disciples d'Ovide.

L'HOMME.

L'excellence de vos valeurs
Trop hautement me fait pretendre ;
Mais en aimant il faut attendre
Pour un plaisir mille douleurs.

LA FEMME.

Si pour le gain d'un diamant
Un marchant n'espargne sa vie,
Combien doit souffrir un amant
Pour gaigner une belle amie?

L'HOMME.

Madame, je ne puis celer
La langueur qui me fait si blesme :
Il ne faut point dissimuler
Le mal qui se monstre luy mesme.

LA FEMME.

Je cognois bien vostre tourment
Sans que vostre teint se palisse ;
Mais mon honneur honnestement
Ne veut pas que je vous guarisse.

L'HOMME.

Fi de richesse qui n'a joye,
Comme dit la vieille chanson :
Vivez donc en ceste façon,
Et puis que l'aage vous l'octroye.

LA FEMME.

Ce n'est pas le tout que de vivre,
Il faut vivre en honnesteté,

Une femme doit plus ensuivre
La vertu que la vanité.

L'HOMME.

Si aux marchans avez pratique,
Marchant je suis, venez avant;
Je monstre tout sur le devant,
Je n'ay point d'arrière boutique.

LA FEMME.

Combien qu'avec vous je trafique,
Ce nonobstant ne pensez pas
Que vous soyez mon seul apas;
Car je suis marchande publique.

L'HOMME.

Belle aux beaux yeux, pour qui
Tant de mal je comporte
Que pour femme du monde
Qui sur terre con porte,
Oyez les grands regrets
Que faire me convient
Pour le mal qui sur moy
De vostre seul con vient.
Je suis bien malheureux,
Tout haut je le confesse :
Quand je touchay sur vous,
Tetins, cuisses, con, fesse,
Cher me fut le banquet,
La feste et le convy,
Qui fut cause et moyen
Que vostre con je vy.
J'ay enduré grands maux,
Sans espoir de confort,

Seulement pour avoir
Aimé vostre con fort.
Helas ! mieux m'eust valu
A tous maux con descendre,
Que dessus les moitiez
De vostre con descendre.
Mais vos friands regards,
Vostre beau contenir,
De vostre contenir
Me donnèrent desir.
Vostre parler fardé
A moy se vint complaindre
Afin de regarder
De bien tost vous conjoindre;
Et dès lors, sans passer
Contract ny compromis :
Moyennant cent escus,
Me fut ce con promis.
Quand l'argent fut conté
De si près vous cognud,
Que entre deux blancs draps,
Je tins vostre con nud;
Et puis je m'efforçay
D'emplir vostre conduit;
Mais à trop engloutir,
Vous aviez le con duit.
Neantmoins courageux
Et en ardeur confit,
Je fis autant d'exploits
Qu'autre à vostre con fit;
J'eus bien tost employé
Tout mon argent contant;
Donc je fus un grand sot
De chasser un con tant.
Je pensois estre un roy
Ou un grand connestable :
Quand mon courtaut eust fait
En vostre con estable.

Je trouvay telle place,
Quand j'eus bien contourné,
Qu'une charrette eust bien
Dans vostre con tourné;
Et combien que sur vous
Soit toute horreur comprise,
Neantmoins pour honneur
Tousjours vostre con prise,
Et contre plusieurs drolles
Souvent je me combas.
Qui dient qu'estes molle
Et qu'avez le con bas.
Quoy que soit, nul n'y va,
Se dit vostre commere,
Si ce n'est quelques fois
Monsieur vostre compere.
Tous les jours avec vous
Moines se conjoüissent,
Gens de toute façon
De vostre con jouissent :
On y va tour à tour,
Puis abbé, puis couvent.
Ceste femme peu vaut
Qui ainsi son con vend.
On me le disoit bien;
Mais par ma conscience,
Par un con on pert sens,
Et par un con science :
Tout homme devient fol,
Tant soit sage et constant,
S'il met du tout son cœur
A aimer un con tant.
L'homme est bien mal heureux
Qui veut se consoler
A perdre corps et ame,
Pensant un con saouller.
On devroit un tel homme
Assommer et confondre,

Qui sa force et vertu
Va dedans un con fondre:
La chose est trop infecte
Et par trop peu congruē,
Quand un homme devient
Ainsi par un con gruë;
Combien de beaux esprits
En voit on condamnez,
Et combien de grands clercs
Sont par un con damnez!
J'en suis à l'ospital,
Atteint et convaincu
Par un con mis en bas
Et par un con vaincu.
Mon plaisir est perdu,
Mon rit est consommé,
D'elle mon pain guerit,
Soit par un con sommé,
D'oresnavant vivra
Par reigle et par compas,
A jamais je seray
De ces vilains cons las.
Jeunes gens, escoutez :
A vous je me complains;
Regardez les dangers,
De quoy sont les cons pleins :
Les gouttes et boutons,
Sont en moy congelez;
Mes membres et mes sens,
Sont pour un con gelez ;
Prenez exemple à moy,
Jamais ne consentez
Que tels maux par aucuns
Ne vous soient pas contez.
Je vous sers de miroër
Plein de compassion
Gardez vous bien d'avoir
Par un con passion

RESPONSE DE LA DAME.

Desloyal, mesdisant,
Il est bien convenant
Qu'on oye de ton bec
Tels mots de con sonnant!
Je suis bien esbahie
Que tu n'as congnoissance
Que quand tu vins sur terre
Tu prins de con naissance,
Et que tous beaux esprits
Qui le monde cognoissent
Disent que tous plaisirs
De femme et de con naissent.
Ne parle plus de cons,
Car tu ne sçais combien
De personnes indignes
Ont eu par un con bien.
Si au hazard d'amour
As quelque mal conquis,
Tu les ailles chercher,
Chez moy ne l'as conquis.
Quand tu vins devers moy,
Tu fus bien controuvé,
Mensonge et faux propos,
Pour le bien controuvé.
Tu pensois, à part toy,
Que je t'eusse esconduit,
Si tu eusses tels maux
De femme et de con duit,
Tu me carressis tant,
Qu'à toy je consentis,
Dont joye et tout plaisir.
Lors par mon con sentis.
Si je te fus humaine,

Sans aller au contraire,
Tu prins tous les plaisirs
Que l'on peut de con traire,
Et pour tousjours plus belle
A tes yeux con parer.
Mais toy, insatiable,
Et de moy non content,
Mis ailleurs ton envie,
Et a autre con tant.
Alors tu t'abusis
D'une jeune connette,
Assez belle de corps,
Mais mal de son con nette,
Laquelle tu souffris
A toy seul sans commis,
Que ton membre honteux
Fut dedans son con mis,
Dont tu prins la verole
Et la goutte conceus,
Par quoy maux inhumains
Tu as par un con sceus,
Qui ores te font dire:
Helas! comme mourant,
Je seray à jamais
Par un con languissant!
Mais pourquoy oses-tu
Telle faute commettre,
Veu que tu estois seul
De mon corps et con maistre?
Si tu m'eusses aimée,
Jamais n'eusses commis
Le mal vilain et ort
Que par un con à vent,
Tu pensois que le tente
Ressemblast au convent;
Mais à la grand beauté
Bien souvent le con ment.
Helas! tous mes esprits

De dueil furent confus,
Quand je sceus qu'amoureux
D'un estrange con fus,
Car mon amour estoit
A toy si bien conferme
Qu'à tous autres que toy
Je tenoy mon con ferme.
Mais en oubliant celle
A qui as commandé,
Il te pleust en ta chambre
Un autre con mander,
Qui le fin mal de Naple
Fit sur toy condescendre.
Donc trop mieux t'eust vallu
D'un autre con descendre.
Je te jure et proteste,
Par tous les saincts qu'on fait,
Qu'à moy n'auras à faire
Eussé je des cons sept!
Pourvoy toy donc ailleurs
Et d'autruy te contente,
Car jamais ne feras
Sur mon corps ni con tente.
Maudit doncques le con
Que ne fus conquestant:
On te verra bien tost
Du pain par con questant.
Mais pourquoy allas tu
Autre amour contracter,
Veu que je t'avois bien
De corps et con traitté?
Tu ne sçaurois nier
La verité confere,
Que je ne t'ay servi
De ce que peu con fere,
Car les plus grands plaisirs
Que jamais tu cognu,
C'estoit quand je mestois

Devant toy mon con nu ;
Et si tu ne peux dire
Ne vante con que fait,
Ne misses tu es feste
Pour avoir mon con frait ;
Aussi tu en as eu
Piteuse recompense,
Puisqu'il faut que barbier
Ton corps pour un con pense.
Or, vous, loyaux amans,
Gracieux et contans,
Gardez vous du danger
D'achepter des cons tans.
Donc pour vous garantir
De mal et de concierge,
Allumez et portez
Au devant d'un con cierge,
Car le temps est venu
Que celuy qu'on convoye
Pour faire traits d'amour,
Il faut que le con voye.
Fuyez ces ords bordeaux,
Celle qui tels coups porte
Heurtant celuy pour qui
Un joly con on porte ;
Ne soyez si meschant
D'ainsi vous conjurer,
Et sçachez que tels maux
Viennent par con muer.
Et vous, dames d'honneur,
Si ces bons conquerans
Vont pour requeste à vous
Vos jolis cons querans,
Humble, je vous supplie,
Avec eux concorder,
Car d'icy à vingt ans
Auriez les cons corder.
Mais si d'amour honneste

Vueille à vous composer,
Faites leur bonne mine,
Ayant le con serré.
Si avez de l'esprit,
Vous pouvez bien comprendre
Qu'avec eux pourroit bien
Tout mal vostre con prendre ;
Il faut donc concluer
La vérité commune :
Femme perd tous honneurs
Qui à mal son con met.
Si nous tendons au bien
Qui n'a comparaison,
Nous ne devons mal faire
De nos cons par raison.
Celle est de nobles mœurs
Qui chaste se conserve,
Plusieurs on a veu
Estre pour leur con serve.
Vivons donc chastement,
Car lors con finira,
Putain grief tourment
Par son con souffrira.
Je retourne au propos
Du dueil qui me contriste,
Quand il faut que je sois,
Ainsi par mon con triste,
Je te vois dire adieu,
Disant, prenant congé,
Qu'onque mal n'eus de moy,
Car net corps et con j'ay.



CHANSON.

L'on ne m'entendra plus chanter
Damoureuses plaintes,
Ny tant de souspirs esventer,
Car toutes les plaintes :
Les fureurs, les passions,
Et les folles affections
Sont distraites de mon cœur,
Qui est demeuré vainqueur.

Enfin, ce traistre aveugle enfant,
Bastard de Cythere,
Qui de moy estoit triomphant,
Est poussé arrière ;
Il aveugloit ma raison,
Me tenant court en prison,
Plus je me suis arresté
Dans les appasts d'une beauté.

Pendant que je marchois captif
Dessous ses empires,
Or j'estois gay, tantost pensif,
Et n'eusse osé dire
Qui causoit en mes effets
Tant de contraires objets,
Ny qui contre mon humeur
Me rendoit parfois resveur.

Mais despuis que j'ay peu dévoiler
Mon ame aveuglée,
Et sur ce tyran remporter
Ma place usurpée,
Je ne doute plus ses traits,
Ses appasts ny ses attraits,

Ny la fière cruauté
D'une homicide beauté.

Ores je cours parmy ces bois,
Compagnon des fées,
Qui au doux accent de leurs voix
Dansent descoiffées ;
Nymphes et bergers espars
Y viennent de toutes pars,
Despitant de Cupidon
Les fleches et le brandon.

On y voit Diane accourir,
Déesse forestière,
De chanter ne se peut tenir,
Et se donner carrière ;
Et toutes ses nymphes aussi
Foulent l'herbe sans soucy,
Se moquant des amoureux
Qui sont pensifs, langoureux.

Puis assis sous les arbrisseaux
Le long des rivages,
J'entens le gay chant des oiseaux
L'honneur des boccages ;
Là je vey sans nul soucy,
Et ce tyran sans mercy
Captivoit ma liberté
D'une angelique beauté.

CHANSON.

Mon père, mariez moy, ou je feray
Ce que je ne fis jamais : je leveray
Mon corset devant ces braves compagnons
Qui tout le temps de leur vie m'aimeront.

Moy, tant jeune damoiselle d'Avignon,
Dormiray je ainsi seulette? Non, non, non!
Et pour mieux monstrer que j'ay de la valeur,
Je me feray habiller à la grandeur
D'incarnal, de bleu celeste, verd et blanc :
C'est pour me monstrer plus leste à tous venans.
Moy, tant jeune, etc.

Ha ! que je serois heureuse, que je crois,
Si j'avois toutes les heures deux ou trois
Compagnons qui fussent braves et bien gaillards
Qui rembourrissent à toute heure bien mon bas.
Moy, tant jeune, etc.

Je marcherois si seroy parmy les ruës,
Et me mocquerois aussi tant de ces gruës
Qui font tant de despiteuses, et pourtant
Voudroient bien à toute heure en faire autant.
Moy, tant jeune, etc.

Vous femmes qui murmurez tant de mon fait,
Je vous supplie d'appaiser vostre caquet,
Vous n'en oseriez tant faire : c'est pourquoy
Je vous prie donc de vous taire et tout coy.
Moy, tant jeune damoiselle de Roüen,
Dormiray je ainsi seulette? Non vrayement.

CHANSON.

O trop cruelle beauté!
Tu me vois bien lamenté
Pour la peine dure,
La peine et le tourment que pour toy j'endure.

Chantez mon martyre,
Chantez, braves amoureux,
D'amour je vous prie.

La nuict et le jour sans compas,
Je fais bien cent mille pas.
Esperant, cruelle,
De toy quelque guerison, mais tu me bourrelle.
Chantez mon martyre, etc.

Je suis semblable à celuy
Qui laboure pour autruy,
Qui tousjours travaille,
Pensant recueillir le grain et n'a que la paille.
Chantez mon martyre, etc.

Je te supplie d'user
Envers moy d'un doux baiser,
Autrement, madame,
Si tu n'as de moy pitié, je vois rendre l'ame.
Chantez mon martyre, etc.

Mais puis qu'il faut mourir
En change d'estre guery,
Je prendray des aisles,
Ne cesseray de voler jusqu'aux estoilles.
Changez mon martyre, etc.

Vous autres à marier,
Gardez de vous fourvoyer :
J'ay chassé la proye.
Un autre vient après moy qui me la devoye.
Changez mon martyre, etc.

Le sonneur de la chanson
Aimoit tant sa Moilinon,
Qui mourut pour elle,
Mais elle fit respirer d'une vie nouvelle.
Chantez mon martyre, etc.

CHANSON.

Approche toy, Clerice,
Approche toy, de moy;
Tu auras la jaunisse,
Je te jure ma foy,
Si tu ne viens à faire
Fariron la lon lan la,
Si tu ne viens à faire
Avecques moy cela.

Si tu sçavois, Clerice,
Le plaisir qu'on reçoit,
Que c'est un grand delice,
Le matin ou le soir;
Depuis qu'on vient à faire
Fariron la lon lan la,
Depuis qu'on vient à faire
Joyeusement cela.

Un jour le fis à une,
Allant en Avignon,
Qui me fust importune
A l'ombre d'un buisson;
Car il l'y falut faire
Fariron la lon lan la,
Car il l'y falut faire
Cinq ou six fois cela.

Asseure toy, mignarde,
Que je cognois fort bien
Que tu seras gaillarde,
Recevant un tel bien,
Permets moy donc de faire
Fariron la lon lan la,

Laissez moy doncques faire
Cinq ou six coups cela.

MASCARADE.

Sus, tonneliers, que l'on s'esveille,
Faisons des prisons pour le vin,
Car j'ay veu le pampre angevin
Qui jà bien fort dresse l'oreille.

Compagnon, j'ay bien esprouvé
Que Bacchus a fait ceste année,
Qu'un nouveau tonnelier trouvé
N'a pu enfermer sa vinée.

Je voy de Nantes et d'Angers
Vers nous arriver mains vaisseaux,
Sus, apprestons force cerceaux
Pour ces vins fumeux estrangers.

Pour bien un poinson relier,
Je ne crains point homme ny femme,
Si je boy au fond du celier,
Je n'en pourrois acquerir blasme.

Ha! compagnons, j'ay recouvert
Un brave gobelet de corne,
Bien que le vin soit rouge et vert,
Je m'en donne dessus la sorne.

Quoy que soyons nouveaux trouvez
Pour lier poinsons et tonneaux,
Par plusieurs et divers assaux,
Bacchus nous a bien esprouvez.

AUX DAMES.

Dames, qui mettez la futaille
En lieu humide près du vent :
Faites vous tonneler souvent,
Ne doutez que l'osier nous faille.

MASCARADE.

Belles, vous deviez avoir soin
D'accommoder vos cheminées;
Par ma foy! vous avez besoin
Qu'elles soient souvent ramonnées.
C'est le plus doux de nos esbats
Que de ramonner haut et bas.

Disposts, nous sçavons les destours
De toutes les ramonneries ;
Nous sommes ramonneurs d'amours
Qui ramonnant gaignons nos vies.
C'est le plus doux de nos esbats
Que de ramonner haut et bas

Les jeunes tuyaux sont plaisans,
C'est là que nous monstrons sans cesse
La roideur de nos jeunes ans
Et l'ardeur de nostre jeunesse.
C'est le plus doux de nos esbats
Que de ramonner haut et bas.

Avant donc que vos ans soyent vieux,
Faites que soyez ramonnées,
Car le feu est bien dangereux
En ces vieilles cheminées
C'est le plus doux de nos esbats
Que de ramonner haut et bas.

CHANSON.

A Paris sur petit pont,
Ton ti taté ton teton,
Mon père fait bastir maison,
Et ton, et ton, et ton, t'ont ils levé ta colerette,
Ton ti taté ton teton, t'ont ils levé ton cotillon?

Mon père fait bastir maison,
Ton ti taté ton teton
Les charpentiers qui la font,
Et ton, et ton, et ton, t'ont ils levé ta colerette,
Ton ti taté ton teton, t'ont ils levé ton cotillon?

Les charpentiers qui la font,
Ton ti taté ton teton,
Ils m'ont demandé mon nom,
Et ton, et ton, et ton, t'ont ils levé ta colerette,
Ton ti taté ton teton, t'ont ils levé ton cotillon?

Ils m'ont demandé mon nom,
Ton ti taté ton teton,
Marguerite c'est mon nom,
Et ton, et ton, et ton, t'ont ils levé ta colerette,
Ton ti taté ton teton, t'ont ils levé ton cotillon?

CHANSON.

Il estoit un homme qui des cuirs vendoit,
Qui des cuirs vendoit,
Il vint une dame qui les marchandoit.
Et zest, len tan tirlicoton landon et pauf,
Je luy mis tout droit dedans son guignollet.

Il vint une dame que les marchandoit,
Qui les marchandoit,
Dites moy, bon homme, que ces cuirs vendez ?
Et zest, len tan tirlicoton landon et pauf,
Je luy mis tout droit dedans son guignollet.

Dites moy, bon homme, que ces cuirs vendez,
Que ces cuirs vendez ?
Par ma foy, madame, sept sols et demy.
Et zest, len tan tirlicoton landon et pauf,
Je luy mis tout droit dedans son guignollet.

Par ma foy, madame, sept sols et demy,
Sept sols et demy.
La dame fut fine, dans son sein le met.
Et zest, len tan tirlicoton landon et pauf,
Je luy mis tout droit dedans son guignollet.

La dame fut fine, dans son sein le met,
Dans son sein le met,
Si tost qu'il y fust se print à plorer.
Et zet, len tan tirlicoton landon et pauf,
Je luy mis tout droit dedans son guignollet.

Si tost qu'il y fut, se print à plorer,
Se print à plorer.
De quoy plorez vous, petit marjolet ?

Et zest, len tan tirlicoton landon et pauf,
Je luy mis tout droit dedans son guignollet.

De quoy plorez vous, petit marjolet,
Petit marjolet?
J'ay de quoy plorer, j'ay perdu mon bonnet.
Et zest, len tan tirlicoton landon et pauf,
Je luy mis tout droit dedans son guignollet.

CHANSON.

Dieu que j'ay consommé de jours,
De pleurs et de cris miserables
Pour asseurer que mes amours
Ne furent jamais variables!
Mais tout ne m'a rien profité
Qu'aigrir plus fort sa cruauté.

Combien ay je trouvé de fois
Mon chevet flottant dans mes larmes,
Racontant mon meschef au bois
Qui redisoit mes tristes charmes!
Mais, helas! encor de plus beau
Faut pleurer jusqu'à mon tombeau.

N'ay je raison de souspirer,
Maudissant mon amour cruelle,
Puis que sans nul bien esperer,
Il sert une ingratte rebelle
Qui rit de me voir malheureux
Pour estre trop d'elle amoureux?

Ha! quel malheur que sa beauté
Face sa gloire de ma perte,
Et de se voir si mal traité,

Faute qu'une amitié parfaite
Luy aye appris, ainsi qu'à moy,
Combien je suis ferme à ma foy.

CHANSON.

Pourquoy veux je esperer secours
Au mal qui bourelle mon ame?
J'aime bien mieux perdre mes jours
Qu'importuner plus fort madame.
Sans pouvoir vaincre vos rigueurs,
Adieu, madame, car je me meurs.

Ha! que le ciel me fut pervers
Alors qu'il me donna la vie,
Puis que celle là que je sers
De me voir vivre meurt d'envie!
Sans pouvoir vaincre vos rigueurs,
Adieu, madame, car je me meurs.

Pourquoy me vinstes vous ferir
D'une fleche tant ennemie,
Puisque ne me voulez guerir,
Ou bien du tout finir ma vie?
Sans pouvoir, etc.

Que vous sert de me voir porter
Le mal dont mon ame est outrée,
Sinon afin de vous vanter
Qu'en vous servant le mal agrée?
Sans pouvoir, etc.

Si vous aviez quelque pitié,
Vous plaindriez un miserable ;

Mais ceux qui n'ont point d'amitié
N'ont jamais rien de pitoyable.
Sans pouvoir, etc.

N'avez vous point compassion
Des larmes que sans fin je seme ?
Ha ! non, puis que l'affection
Ne s'y met point que d'elle mesme.
Sans pouvoir, etc.

Je cognoy bien que c'est en vain
Que je reclame tant vostre aide,
Un cœur de nature inhumain
Se plaist au mal, non au remède.
Sans pouvoir vaincre vos rigueurs,
Adieu, madame, je me meurs.

CHANSON.

Ha ! que c'est une belle chose
Que d'estre aimé et n'aimer point!
On ne tient point la bouche close
Pour celer le mal qui nous poind.
Aime qui voudra, je ne veux
Jamais devenir amoureux.

L'on n'a que faire de se plaindre
Pour un bien qu'on ne peut avoir ;
Le mal au cœur ne vous vient poindre,
Vivre libre est un grand avoir.
Aime qui voudra, etc.

Il n'est femme qui ne soit fine,
Sans foy et sans affection ;

Quoy qu'elle face bonne mine,
Tout cela n'est que fiction.
Aime qui voudra, etc.

Heureux qui n'a que faire d'elles
Et qui ne les voit pas souvent,
Car pour estre trop infidelles,
Elles font mourir maint amant.
Aime qui voudra, je ne veux
Jamais devenir amoureux.

A UNE PUTAIN.

Je vous avois bien dit,
Bourrelle et meurtrière,
Qu'à la fin me feriez
Mettre en telle colere
Que je serois contraint
De dire vérité.
Si vous n'estes putain,
Vous l'avez donc esté!
Escoutez bien comment
Je dis ceste parole :
Non, non, je ne la dis,
D'une intention folle,
Car gens dignes de croire
Plusieurs fois me l'ont dit,
Mais il est bon à voir
Que le sort mal vous dit,
Car on cognoit tousjours
De vos belles feintises.
Je ne sçay qui vous a

Du tout si bien apprise ;
Mais vous sçavez fort bien
Faire vostre mestier.
Pour vous dire le vrai,
Cela vous fait bien boire ;
Car cela fait souvent
Boüillir vostre marmitte,
Et s'il fait quelquefois
Servir la lechefritte,
On dit qu'un Agaton
Jouyt de vostre ton,
Et que cinq ou six autres
Le cherchent à tastons :
Je croy bien qu'ils l'auront
Incontinent trouvé ;
Car si tost qu'ils auront
Vostre corset levé,
Las ! je croy qu'ils auront
Une fort belle entrée,
Car on m'a dit qu'un grand
Y a fait son arrivée.
Pour vous dire le vray,
Vous estes un peu belle,
Car la vertu du fart
Vous fait bien trouver telle,
Que vous feriez rougir
Un mulet tout en vie.
D'autre part on m'a dit
Que toute vostre vie
Vous estes delectée
A faire ce mestier.
Je crois vous estimez
L'entrée de vostre ton
Estre plus honnorable
Que celle de Macon.
Mais vous vous trompez bien,
Car c'est un trou punais,
Trou qui fait que plusieurs

S'empoignent par le nez
Pour éviter senteur
De telle punaisie !
O trou remply d'ordure,
Trou plein d'infection,
Trou qui fait que plusieurs
Vont en perdition,
Trou qui est plus vilain
Qu'un trou d'une latrine,
Trou qui fait que plusieurs
Courent à la ruine,
Trou qui est tout remply
De chancre et chancrillons,
Trou tout environné
De bave et morpions,
Trou qui est plus vilain
Que trou qui soit au monde,
Trou qui fait que plusieurs
Jour et nuict se confonde.

LA PERONNELLE,

OU LES BONNES GENS DU TEMPS PASSÉ.

Ballade estropiée.

Au temps des guerres d'outre mer
On enleva la Peronnelle;
Ses parens, sans la diffamer,
Dans le camp furent après elle :
Comm' un page ils trouvent la belle
Dansant le cotillon troussé ;
Mais cela ne mit en cervelle
Les bonnes gens du temps passé.

Quand ils vindrent la reclamer,
Elle nia la parentelle,
En fit un combat allumer
Dont la fin eust esté mortelle.
Si tout soudain la jouvencelle
N'eust son mary bien rembrassé,
Car lors cesserent leur querelle
Les bonnes gens du temps passé.

La raison, c'est qu'au jeu d'amour
L'homme encor n'avoit (à cautelle)
Imposé loy pour renfermer
La liberté de la femmelle,
Si bien que ceste damoiselle
Ne pouvoit avoir offensé
(Par ceste raison mutuelle)
Les bonnes gens du temps passé.

SUITES D'EPIGRAMMES.

Dans leurs esprits fermes et sains,
Elle n'estoit moins estimée
D'avoir passé par plusieurs mains
Que les ducats par une armée :
Se fondans sur la renommée
D'Helene, qui ayant laissé
Menelas, n'en fut diffamée
Des bonnes gens du temps passé.

Aussi comme ils pouvoient blasmer
Celuy qui eust jetté sans saine
Le blé destiné pour semer,
Ils composoient une grand peine
A quiconque jettoit sa graine
Ailleurs qu'au terroir engraissé

Où besoignoient chaque sepmaine
Les bonnes gens du temps passé.

LES LUNATIQUES.

La lune estoit en Capricorne
Quand dessus terre je nasquis,
Car sur mon front j'ay double corne
Mise par mes amis acquis.
Chacun la voy fors que moy mesme,
Et si, quand je la verrois bien,
Je suis en bonté si extresme
Qu'aussi bien je n'en croirois rien.

Je voudrois bien qu'un Nostradame
M'eust appris où la lune estoit
En la naissance de ma femme,
Et quelle planette l'assistoit;
Car elle est tousjours bien vestue,
Et si ne luy baille de quoy.
Si j'en parle, on se rit de moy,
Et si je crains qu'on ne me tuë.

Mercure estoit avec la lune
Chez Mars en ma nativité,
Car j'aime à tirer la pecune
Par dol, force ou subtilité ;
Jamais qu'à profit je ne jure,
Et trompe un chacun, si je puis;
Je contrefais toute escriture
Et frappe en coin toutes les nuicts.

J'ay une lune qui me fait
Mettre en prison en mon buffet

Autant d'argent que j'en attrappe :
Il n'est rien sur quoy je ne drappe,
A toute maltoste j'ay part,
Heureux qui de ma main eschappe
Sans payer pour sold qu'un liart.

Par ma lune j'aime la guerre,
Car sans elle je meurs de faim,
Tout mon clinquant tombe par terre
Et suis contraint rompre mon train.
D'un crotté laquais je me passe,
Et si faut, pour n'avoir de quoy,
Que bien souvent il se pourchasse
Chez mes amis ainsi que moy.

Ma lune est de faire grand chere,
Passer tout le jour au tripot,
Jouer aux dez, voir la commere,
Carresser le verre et le pot,
Gosser, masquer, mener la danse.
Mais je crains bien que ma despense
Me face enfin faire le sot.

L'AUTHEUR A L'ENVIEUX.

Si un petit sot s'ose prendre
A mes nombres pour les reprendre,
Je ne luy diray pas un mot.
Mais si babillard il s'en fronce,
Alors il aura pour response
Qu'il ne faut respondre à un sot.

SONNET

CONTRE UN MÉDISANT.

Je n'ay, comme tu dis, demeuré cazanier
Dans un antre sauvage où le jour ne rayonne,
J'ay l'esprit trop gaillard, la volonté trop bonne,
Et trop ambitieux, je ne le puis nier.

J'avois dix huit ans, malheureux prisonnier,
Prisonnier malheureux d'une douce felonne,
Quand l'onde de Gironde et l'onde de Garonne
Furent tesmoins secrets de mon amour premier.

Je suis simple pasteur quand il me plaist de l'estre,
Je suis poëte aussi s'il me plaist de paroistre,
Ore bas, ore haut, selon ma volonté.

Tu desgorges en vain contre moy ta furie,
Car ta jeunesse m'oste et la haine et l'envie,
Et tes meschants escrits le cœur et la fierté.

AUTRE.

Je suis bien envieux de ceux dont l'eloquence
Remplit toute la terre et grimpe dans les cieux ;
Mais, petit effronté, je ne suis envieux
De ceux qui ont au cœur la gloire et l'ignorance.

Si je n'ay de bien faire et l'art et la science,
Je suis bien asseuré que tu ne fais pas mieux ;

Les erreurs que je trouve en mille et mille lieux
Servent de foy au monde, à moy d'experience.

Certes, tu es trop jeune, ayant tant de discours,
Car s'il m'en ressouvient, il n'y a que trois jours,
Qu'habillé simplement, tu allois à l'escolle.

Et or, en me blasmant, tu pense avoir du bruit,
Et comme un champignon, tu crois en une nuict,
Ayant pour tout espoir une arrogance folle.

CHANSON.

Au gay printemps, dessous l'ombrage
Des arbrisseaux,
J'oy volontiers le doux ramage
Des bons oiseaux.

Mais quand je puis ouyr m'amie
Chanter parfois,
Je desprise toute harmonie
Auprès sa voix.

Mon Dieu, mon Dieu, quelle kalendre,
O quel plaisir
De la pouvoir une heure entendre
A son desir !

Je m'esjouys voyant encore,
Au gay printemps,
Le vermeil esmail qui decore
Les prez et champs.

Mais dessus les levres decloses
Pour deviser,

De ma dame j'y voy les roses
Plus à priser.

Quand je voy son teint et son lustre,
Sa grand blancheur,
Je desdaigne le blanc ligustre
Et sa couleur.

Quand je flaire sa douce haleine,
Lors je la sens
Plus douce que la marjolaine,
Myrrhe et encens.

Mais si Dieu veut que je la baise
Un de ces jours,
J'auray cent mille fois plus d'aise
En mes amours.

AUTRE.

La douce accordante voix
Si j'avois
Du rossignolet sauvage,
Ou bien la faconde encor
De Nestor,
Ou de Cesar le langage.

Comme ayant tiré des cieux
Tout leur mieux,
Et n'ayant point de semblable,
Je ne pourrois nullement
Dignement
Chanter vostre los aymable.

Si je vay au bord des eaux,
Des ruisseaux,
J'apperçois mille nayades,
Et si j'entre quelquefois
Dans les bois,
Un million de dryades.

Toutes fois auprès du bien
Ce n'est rien
Qu'en vous, ma belle, on esprouve;
Car si contempler je veux
Vos cheveux,
Du plus fin or je les trouve.

Alors que vos deux sourcils,
Beaux, gentils,
Je voy deux voûtes d'ebeine :
Et alors que vos deux yeux
Gracieux
Une lumiere sereine.

Vostre bouche quand je voy
J'apperçoy
Du corail, comme il me semble,
Et des perles d'Orient
Qu'en vos dents
Pareillement je contemple.

Vostre haleine quand je sens
Je resens
Du musc et de l'ambre encore;
Vostre gorge est la blancheur
Et lueur
De la neige qui l'honore.

Et vostre col si bien fait,
C'est du laict;

Vos mammelles sont albastre :
Le reste de vostre corps,
Ce n'est fors
Que le blanc papier et plastre.

Ainsi le ciel fait pleuvoir
Et fait voir
Sur vous sa grande largesse,
Et m'a fait tant enflammer
A aimer
Une si belle deesse.

AUTRE.

Quel heur, quelle liesse
Sens je dans mes esprits,
Combien grande allegresse,
Ma mignonne Cypris,
Ores que je te voy
Aussi saine que moy!

Ta fievre estoit la mienne
Quand elle te tenoit;
Ma santé de la tienne,
Madame, se conçoit,
Ores que je te voy
Aussi saine que moy.

Les souspirs en ma bouche
Croissans à tous momens,
S'en vont; rien ne me touche
Que joye et passe temps,
Ores que je te voy
Aussi saine que moy.

Bien que la nuict retire
Son voile sur nos yeux,
Je pense tousjours luire
Le soleil gracieux,
Ores que je te voy
Aussi saine que moy.

Ma très chere Androgine,
Tout mon heur, tout mon bien
Reçoit, prend origine
Tant seulement du tien,
Ores que je te voy
Aussi saine que moy.

Aime moy, chere amie,
De mesme amour tousjours,
Attendant qu'on bénie
Nos sacrées amours,
Ores que je te voy
Aussi saine que moy.

AUTRE.

Cognoissant ta constance,
Ta grande loyauté,
De prendre autre alliance,
Je n'auray volonté :
Ne te suis je pas cœur constant,
Ne te suis je pas vray amant?

Une amitié fidelle
Ne veut autre guerdon
Qu'amitié mutuelle
Et un cœur aussi bon.

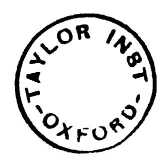
Ne te suis je pas cœur constant,
Ne te suis je pas vray amant?

Tout ce qui se propose
De l'amoureux lien,
Ce n'est que peu de chose
Pour l'esgaler au mien.
Ne te suis je pas cœur constant,
Ne te suis je pas vray amant?

Les amitiez bien nées
Venant d'un bon vouloir,
Le temps et les années
N'ont sur elles pouvoir.
Ne te suis je pas cœur constant,
Ne te suis je pas vray amant?

Poursuis doncques, ma bonne,
Ton zele commencé,
Puis qu'il est, ma mignonne,
D'autre recompensé.
Ne te suis je pas cœur constant,
Ne te suis je pas vray amant?

Plustost la mort cruelle
Vienne accourcir nos jours,
Que nostre foy chancelle
En nos fermes amours.
Ne te suis je pas cœur constant,
Ne te suis je pas vray amant?



ÉPITAPHE

DU BON HOSTELIER TIGNAN ET DE SA FEMME.

Voyant que le dieu Bacchus
De ses dons faisoit refus
Quatre vingt douze en l'année,
Que la liqueur Thionée
Defailloit pour ceste fin
A ceux qui aiment le vin,
Craignant un destin semblable
Pour l'an suivant (lamentable)
De douleur qui l'offençoit,
De grand regret qu'il avoit,
Tignan s'offre de luy mesme
De bon cœur à la mort blesme.
Voyant faillir son support,
Son recours est à la mort :
Le vin seul estoit sa vie,
Le vin, son ame demie,
Le vin, son sang et son cœur,
Le vin, son plus grand bonheur.
Quand Phœbe chassoit son frere
Par son succès ordinaire,
Quand la nuict suivoit le jour
D'un alternatif retour,
Pour souverain dormitoire
Tignan se prenoit à boire.
Si quelques fois il songeoit,
Tignan pensoit qu'il beuvoit ;
S'il s'eveilloit d'avanture,
Il n'avoit ce soin et cure ;
Car alors à bon escient
Il beuvoit incontinent ;

Lorsque les cieux recolore
Au matin la belle Aurore
De son pourpre radieux,
Il beuvoit encore mieux;
Il ne faut d'un Alexandre
Au prix de cestuy espandre
La louange, ny le nom
D'un Philoxene ou Milon :
Quelque chose qui soit creuë
N'affectoit un col de gruë,
Comme Philoxene a fin
De mieux savourer le vin ;
Car certes j'oseroy dire
Que seul il pouvoit suffire
De faire aussi bien carrous
De boire tout seul à tous,
Comme Pictes, Heraclide,
Ou ainsi comme un Lacyde,
Et mesmes qu'il eust plus d'heur
Que n'eust ce dernier beuveur,
Lequel termina sa vie
Par une paralisie
Qui luy vint d'avoir trop beu,
Si l'historien est creu :
Et oppressé de la sorte,
Longuement son tourment porte,
Ou cestuy certainement
Deceda fort promptement
Pour voir une seule année
Manquer de bonne vinée,
Tant ce bon homme trouvoit
Que le vin le delectoit.
Si le mariage assemble
Deux pareils humeurs ensemble,
Tignan et sa femme aussi
N'ont eu qu'un mesme soucy :
Si l'un ne voulut du pire,
C'estoit à l'autre un martyre

De n'en boire d'aussi bon
Que beuvoit son compagnon.
Des instrumens la concorde
Si doucement ne s'accorde
Que ceux cy faisoient entr'eux
A bien boire tous les deux.
Vray est que l'on m'a fait croire
Quand la femme osoit tout boire
Quelque vin un peu friant
Que Tignan n'estoit contant,
Et que lors (sans tant debatre)
Il se prenoit à la batre;
Mais onc n'eurent question
Que pour ceste occasion,
Car mesme desir et ame
Tignan et sa bonne femme.
(S'il est vray ce qu'on m'a dit)
Quand ce venoit à la nuit,
Pour ne desseicher leurs bouches,
Ils mettoient dessus leurs couches
Un pot qui ne tenoit moins
Que six peintes : neantmoins
Le premier, gloire immortelle,
Qui secouoit son oreille,
Le premier qui s'esveilloit,
Plus qu'à demy le beuvoit!
Mais heure bien malheureuse,
Heure tres malencontreuse,
Que ceste pauvrette icy,
D'un sommeil trop accourcy
Voulut, comme à l'ordinaire,
Afin de sa soif distraire,
Prendre son pot qui estoit
Plein de vin comme il souloit;
Car de fortune perverse,
Son pot à bas ell' renverse,
Puis ce desastre et malheur,
La pauvrette n'eust au cœur

Aucun soulas, aucun aise,
Mais est morte de mal-aise.
Après deux jours seulement
De ce piteux accident,
Pour une si grande perte,
Qu'il cherit, plaint et regrette,
Qu'il aimoit autant que luy,
De sa femme son appuy,
Tignan se trouvant delivre
Ne luy a pas peu survivre
Par après que peu de jours ;
Car ils ont fini leurs cours,
Tous deux en la mesme année
De ceste pauvre vinée,
Pauvre autant que nos nepveux
Verront jamais de leurs yeux.
Vous beuveurs, et vous, beuvantes,
Trouppes encore vivantes,
Vous sur tout qui le portez
Et tellement regrettez
Son despart et son absence,
Que vous n'avez cognoissance
De chemin et de sentier
Trouvant quelque destourbier,
Tousjours quelque chose en voye
Qui du chemin vous devoye
Tant vous allez chancelans
De çà, de là, la portans
Tout ainsi que les Bacchantes
Estoient jadis chancelantes,
Engravez sur son tombeau
Ce lamentable escriteau :
Helas! l'honneur de bien boire
A ravy la parque noire,
En nous ravissant Tignan,
Tignan plus docte et sçavant,
En ceste leçon profonde,
Qui fut jamais en ce monde.

Et de fait nous le voyons
Quand à present nous trouvons
Par un destin en sa fosse
Une bouteille fort grosse,
Plaine d'un aussi bon vin
Que le Massique ou Nardin.
Noubliez aussi Marie,
Sa femme, sa chère amie,
Sa Marie qui beuvoit
Tant qu'une goutte en trouvoit :
Adjoutez ce mot pour elle :
Digne de gloire eternelle,
Que la vigne n'estraint mieux
De l'ormeau le corps brancheux
Que l'ormeau n'aime la vigne
D'une amitié plus insigne,
Que Tignan estoit conjoint
A sa femme de tout point,
Et au bon Tignan encore
Qu'elle aime, respecte, honnore
Sa femme, car vrayement
Elle beuvoit bien autant.
Au moins si de leur lignée
Nous avions par destinée
Quelques jeunes enfançons,
De ces braves biberons,
Nous aurions esperance
D'en trouver de tels en France ;
Mais jamais, ô sort piteux !
Nous n'en verrons de tels qu'eux !

———

LE BOCCAGE DE SIMPHALIER,

DEDIÉ A MONSIEUR BERTRAND, ADVOCAT,

par Paul de l'Ecluse.

Sus, sus, debout, gentille trouppe !
Desjà le beau soleil galoppe,
Ses cheveux suant parmy l'air ;
Desja sa coche vagabonde
Plus prompte enlumine le monde
Qu'un oiseau n'est prompt au voler.

Quittez ceste couche ocieuse :
Vostre ame, par trop soucieuse,
Trouve en elle son aliment.
Faut il qu'une oisive paresse
Face languir vostre jeunesse,
L'esloignant de l'esbatement?

C'est une marque d'infamie,
Trouppe, de vous voir endormie
Sous les rais d'un soleil si beau :
C'est mal fait que tard on repose
Quand dès le soir on se dispose
D'accomplir un dessein nouveau.

Viste, page aux plantes isnelles,
Charge de flaccons tes aisselles,
De cervelas et de jambons :
Nous avons les dents assez dures
Il n'est besoin de confitures,
Que pour donner à des mignons.

Si je ne suis mauvais prophete,
L'apparence de la commette

Ne predit que de la chaleur :
Mais si la grand' torche etherée
Nous rend la poitrine alterée,
Nous l'esteindrons par la liqueur.

Partons donc, trouppe, partons ore
Que le soleil n'espand encore
Sur nous si chaudement ses rais :
Sans faire plus longue demeure,
Il vaut mieux partir à ceste heure
Cependant que le jour est frais.

Io que j'apperçoy des roses
Par le nouveau soleil escloses :
Icy le lys, et là l'œillet
Sert d'honneur à la verte plaine;
D'autre costé la marjolaine,
Le glayeul et le serpolet,

Le soucy et les gantelées,
Les pasquerettes piolées,
La mente et le passe-velours,
Et ceste fleur tant estimée
Qui de son amour enflammée,
Noya le filet de ses jours.

Io que de plaisans ramages
Les oiseaux font par ces boccages!
Io que de douces chansons :
L'un se perd au haut de la nuë,
D'un autre l'aisle est soustenuë
Sur les épines des buissons.

Voyez la gente tourterelle,
Le passereau, la colombelle,
Et leur amoureux entrelas :
L'un se provoque, l'autre baise,
L'un s'irrite, l'autre s'appaise,
Voit on de plus plaisants combats?

Mais ja la cuisine allumée,
Fait ondoyer une fumée
Que le vent porte dans les cieux ;
Et ja la table bien dressée
Ne demande qu'estre pressée
Des mets les plus delicieux.

Allons donc, trouppe, trouppe chere,
Nostre estomac, comme en colere,
Abbaye d'un fort appetit,
Et sa furie par trop grande,
Maintenant, compagnon, demande
Que nous nous bations un petit.

Que chacun son front environne
Du sainct atour d'une couronne
Faite de pampre chevelu ;
Car à ceux on deffend l'entrée
De ceste demeure sacrée
Qui ont le courage pollu.

Ja nous sommes à bonne heure
Arrivez dedans la demeure
Qui son nom de l'escume a pris ;
Qui porte l'escumière fille
Quand nageant dedans sa coquille
De Cythere vint en Cypris.

C'est toy, SIMPHALIER, dont la gloire
Gravée au temple de memoire,
D'un outil dans Pinde lavé,
Ne sentira la main armée
Du faucheur qui ma renommée,
Abat, comme un marbre eslevé.

Qu'ore chacun se delibere
De rire et faire bonne chere
Sans concevoir quelque chagrin ;
Car la parque sage et rusée

A gravé de nostre fusée
L'arrest dans un feuillet d'airin.

Que sçait on si la destinée
Nous fera voir l'autre journée
Qui suit ceste cy pas à pas?
Platon mesme ne sçeut cognoistre
Si autre soleil devoit naistre
Après celuy du trespas.

Il ne faut icy qu'on se brave
De quelque discours haut et grave,
Chaque chose a son propre temps :
L'un veut que l'on s'enchesne au livre,
Et l'autre que l'on s'en delivre
Pour se livrer au passe temps.

Laissons au sage platonique
La soucieuse republique,
Et tout son fascheux maniment;
Taisons nous d'estat et d'empire,
C'est le seul objet de martyre
ue de penser si hautement.

Mais sus, qu'on boive et que l'on chante
Et que doucement l'on enchante
Le soin qui nous ronge si fort.
L'homme mort nul soin n'environne :
Hé! est il autre que l'yvrongne
Qui ressemble mieux à un mort?

Page, espans des fleurs par place,
Emply puis après ceste tasse,
Verse et reverse moy du vin :
Quand j'ay la cervelle saisie
Du goust d'une telle ambroisie,
Je presume estre tout divin.

Il me semble que tout se trouble,
Je pense voir un soleil double,

O Cuisse-né ! tant ta fureur,
Ainçois ta douleur me tourmente,
Tourmente, non, mais me contente
Et me donne joye au cœur.

Toute ma force s'est perduë,
Maintenant mon pied ne se ruë
Qu'où le conduit ta volonté;
Ma teste, qui par toy sommeille,
Releve ma panchante oreille
Pour la pancher d'austre costé.

Du heurt que ta fureur me donne,
Je sens varier ma couronne,
Ore derriere, ore devant,
Et voy d'une riante mouë
Que tout autour de moy se jouë
Un peuple qui me va suivant.

Mais, ô bon père, je te prie,
Modere un peu ceste furie
Qui me traite si rudement;
Donne, ô engeance de Semelle!
Une remise à ma cervelle,
De quelque plus doux traitement.

Ce n'est pas moy qui te mesprise,
Ny qui les fautes authorise
D'un peuple jaloux contre toy;
Ny qui comme un malin Penthée
Vestit une ame despitée,
Du sainct mystère de ta loy.

Mais c'est moy, bon père, qui vante
La douce liqueur qui nous tente,
Digne present de ta grandeur;
C'est moy qui te suis à la trace
Parmy les deserts de la Thrace
Dont tu fus jadis le vainqueur.

C'est moy, dis je, qui l'accompaigne,
Et à tes festes ne desdaigne
D'enfler le cornet enroüé.
C'est moy, c'est moy qu'on entend braire
Par son orgie triataire,
Et te nommer pere Evoé.

Escoute un peu, preste l'oreille
Aux vers pleins de rare merveille
Que Viges chante en ton honneur;
Mon Dieu! que sa chanson sacrée
D'un gay chatouillement recrée
Nos cœurs espris de ta fureur.

Ha! que sa nombreuse musique,
Courante par le champ Attique,
Se promeine d'un grave pas;
Et sa voix tellement est forte
Que si Euridice estoit morte,
Son vers flechiroit le trespas.

Mais, troupe, avant que la lumière
Du soleil borne sa carrière,
Se cachant au profond de l'eau,
Il faut marquer de bonne heure
Le plus rare de la demeure,
Le plus exquis et le plus beau.

Donc que Vesper, brunette estoille
Qui prepare le nuiteux voile
Qui nous desrobe la clarté,
Ne monstre point precipitée
Le jour de ta corne argentée,
Corne plaine d'obscurité.

AU BOCCAGE.

Je te saluë, heureux boccage,
Fidelle tesmoin de la rage
Que mon Bertrand souffre en amour;
Alors que dedans ton sejour
Il esmeut de sa voix dolente,
La petite trouppe volante
Des oiseaux qui nichent chez toy
Et qui se plaignent de l'esmoy
Dont sa douce guerrière Europe
Nuict et jour son cœur enveloppe.
Je salue les dieux aussi
Qui ont ta demeure en soucy,
Pan, Faunes, Satyres, Dryades,
Napées et Hamadriades,
Que tu fais en toute saison
Amis de ta verte maison,
Leur permettant librement faire
Sous ton feuillage leur repaire.

Soit sur le midi que d'en haut,
La chienne nous darde le chaut,
Jamais pourtant, petit boccage,
Il ne penettre ton feuillage.
Bien il est vray que la rigueur
De l'hyver chasse ta verdeur,
Et tous les ans ta teste effeuille;
Mais pour estre nud de ta feuille
Et pour elle qui tombe à bas
La froideur pourtant n'entre pas
Parmy ton espaisse ramée.
Si bien qu'avec sa bien-aimée
L'hyver ainsi comme l'esté

Y peut en toute seureté,
Rire et folastrer à son aise :
Cent fois il la baise et rebaise,
Cent fois lui succe le teton,
Le col, la jouë et le menton,
Sans, dis je, avoir peur que l'envie
Se renfrongne de telle vie,
Et qu'un envieux caqueteur
Soit de ceci faux rapporteur.

Allez, langue, langue maudite,
Tousjours une fureur despite,
Une megere et un serpent
Autour de vous voise rampant,
Puisque toute honte perduë,
Parmy la ville en chasque ruë,
D'un langage menteur et teint
Vous blasmez un poëte saint,
Poëte aymé de Calliope
Pour avoir veu que son Europe
Dedans ce boccage et dessus
Les berceaux des gazons moussus,
Et entre mille fleurs nouvelles
Soulage ses peines cruelles.

Mais qui les voudroit empescher
Tous deux de s'entre-rechercher,
Puis qu'elle est toute sa charite,
Son bouquet et sa marguerite,
Sa rose, son œillet, sa fleur ;
Et luy, puisqu'il est tout son cœur,
Son ame, ses poulmons, sa vie,
Tout son desir et son envie ?

Or, boccage, pour les bienfaits
Que courtois à tous deux tu fais,
Cachant sous tes ombres secrettes
Les tesmoins de leurs amourettes,

Jamais la meurtriere main
D'un bucheron trop inhumain
N'empoigne la dure coignée,
A te couper embesongnée,
Ou bien s'il arrive autrement,
Face le ciel soudainement,
Tomber sur sa maudite teste
Le feu vengeur d'une tempeste;
Ou qu'il s'efforce en son baston,
Ou que la faim qu'Erisicton
Sentit pour avoir, miserable,
Coupé le chesne venerable,
D'un appetit mal conseillant
(Tout autre mets luy deffaillant),
Sa propre chair soit devorée,
Estant soy mesme sa curée!

Jamais sur ton fueillage doux
Ne facent leurs nids les hiboux,
Ny les corbeaux, ny les choüettes,
Oyseaux qui sont mauvais prophetes,
Mais bien les rossignols gentils
Qui d'un amoureux sifletis,
Deslors que le soleil galloppe,
Chanteront pour l'amour d'Europe
Et le Bertrand qui l'aime mieux
Que l'un et l'autre de ses yeux.

AU FAUNE DU BOCCÁGE.

Faune, dieu qui preside icy,
Qui as ces nymphes en soucy
Et les deffens de telle sorte
Que nul medisant ne leur porte,

Tant soit il plain de faux propos,
Haine ou rancune à leur repos,
Deffend de tout malin outrage
Le sainct honneur de ce boccage,
Et n'endure que sous son frais
Un profane évite les rais
Qu'un chaut mal sain en terre darde.
Autheurs d'une fièvre hagarde,
Si doux sejour n'est pas duisant,
A soulager un mesdisant,
Ny pour la langue diffamée
D'une mauvaise renommée,
Mais il est propre seulement
A plaindre le cruel tourment
Qu'Amour conçoit parmy nos veines,
Blessant nos cœurs de mille peines,
Ou à ceux qui ont, bien heureux,
Le fruit de leur mal amoureux,
Pour dire combien de blandices,
Combien d'attraits et de delices,
Combien de miel et de douceurs
Venus verse dedans leurs cœurs
Quand bras sur bras, hanche sur hanche,
Parmy la violette franche,
Parmy la blancheur des beaux lys
Et les boutons tous frais cueillis,
Ils appaisent la douce flame
Qu'Amour allume dans leur ame.

Doncques, Faune, chasse d'icy
Tous autres que ces deux icy,
Qu'Amour fait vivre et qu'il saccage,
Car le maistre de ce boccage
Ne le cultive et n'en a soin
Nuict et jour que pour ce besoin,
Estimant sa peine perduë
D'y voir une troupe incognuë.

Ainsi arrive que tousjours
Tu jouysses de tes amours,
Et que les nymphes et les fées,
En vertugades degraphées,
Revenant le soir hors de l'eau,
Raclent la crace de ta peau.

Ainsi Diane forestiere
D'une sagette meurdriere,
Ne te face pisser le sang
Par l'ouverture de ton flanc,
Ou soit qu'amoureux tu galoppe
Après la dedaigneuse troppe
Qui l'accompagne pas à pas,
Ou soit que nue entre tes bras
(Encore qu'elle se mutine)
Ja tu luy presses la poictrine.

AUX NYMPHES DU BOCCAGE.

Voicy la saison qui rameine
Le bel ornement de la plaine,
Qui verse partout mille fleurs
De mille diverses couleurs :
La glace est cheute des montagnes
Enflant le ventre des campagnes,
Des fruits de toutes les façons.
L'on n'entend plus que des chansons
Que les jargons et les ramages
Des oiseaux de divers plumages,
Qui du bec comme de marteaux,
Dextrement creusent les berceaux,
Façonnez pour pondre et repaistre
Leur race qui doit bien tost naistre,

Ou dans un bled, ou sous un toict,
Dans un arbre ou quelqu'autre endroit,
Craignant que la dextre felonne
De quelque pucelle mignonne,
Un jour se levant trop matin,
Ne le face estre son butin.

Des fleurs s'esmaille le rivage
L'eau gazouille d'un doux langage,
Et au murmure de ses flots
Les bergers prennent le repos,
Ennuyez de voir parmy l'herbe
La colere jeune et superbe
Des taureaux dorez qui se font
Per à per guerre par le front.

Le bouton vermeil et la rose,
Au point du jour se voit esclose,
Empruntant son pourpre vermeil
Du lustre du nouveau soleil;
L'œillet, le lys et l'hiacinthe,
Et la fleur qui d'Ajax est feinte,
S'ouvrent portant jusques aux cieux
L'odeur d'un flair delicieux ;
Bref, tout rit, horsmis vous qui estes
Encore en vos prisons secrettes.
Tout icy tressaute d'amour,
Horsmis vous, qui faites sejour,
Nymphes, craignans d'hyver la rage
Dans les arbres de ce boccage.
Mais, las! quelle dure rigueur
Encore vous glace le cœur,
Et vous retient en ceste escorce?
Voulez vous point que l'on vous force
Et qu'on ravisse vos amours?
C'est pour les esprits qui sont lourds
Et qui ont l'ame difficile,
Et non pour vous, trouppe gentille,

Nymphes qui sçavez bien comment
L'on appaise le doux tourment
Dont Amour par ses douces flammes
Bourrelle et tourmente nos ames.

Donc, quittez cet obscur sejour,
Puisqu'icy tout parle d'amour,
Tout se soumet à sa puissance,
Tout luy rend humble obeyssance,
Tout s'estime trois fois heureux
D'estre sous l'empire amoureux,
Et que sa flesche le surmonte;
Car vos fronts rougiront de honte,
Nymphes, comme ces filles font
Qui deviennent rouges au front
Alors que leur amant approche
Finement auprès de leur couche,
Et que de doux aigres propos
Ils rompent leurs oyseux repos;
Ainsi, dis je, vostre visage
Rougira dedans ce boccage,
Quand cent pucelles dont les yeux
Blessent les hommes et les dieux,
Parmy vostre demeure esleuë
Jalliront la poudre menuë,
Frappant la terre par compas,
Sous le gay bransle de leurs pas ;
Entre lesquelles doit paroistre
La belle qu'aime vostre maistre,
Europe, son plus cher soucy,
Comme un cyprès sur un soucy.
Doncques, nymphes, nymphes gentilles,
Avancez vous plus que ces filles
A qui la nouvelle saison
Fait ores hair la maison;
Monstrez vous telles que vous estes,
Engeance noble des celestes,
Faites descendre à vos talons

L'or prime de vos cheveux blons,
Et vous desseignans la poitrine,
Monstrez vostre gorge yvoirine,
Parez vos yeux de doux regards,
Dont au lieu de traits et de dards,
Amour se pert quand il veut faire
Quelqu'un à ses loix tributaire;
Puis d'ordre esgal s'entre-suivant,
Poupines, venez au devant
De ceste brigade gentille
Qui d'une licence facile
Après la table et le repas
Se permet d'honnestes esbats.

Ainsi, Diane la guerriere,
Chassant quelque lionne fiere,
D'une fleche, sans y penser,
Vostre flanc ne puisse blesser;
Ainsi jamais quelque Satyre,
Contraint par l'amoureux martyre
De lamenter et de gemir,
N'interrompe vostre dormir,
Alors que vous serez lassées
Des flames du jour eslancées.

A BACCHUS,

POUR GARDER LA VIGNE VOISINE DU BOCCAGE.

Soit, ô enfançon de Semelle,
Que Thebes, qui de sa mammellé
Se vante t'avoir allaité,
Ou Nyse ou quelqu'autre cité,

Te retienne dans sa demeure,
Quitte ta Thebes à cette heure,
Quitte Nyse et tout autre lieu
Pour venir icy comme un Dieu,
Un Dieu propice et salutaire,
Habiter en ce frais repaire.

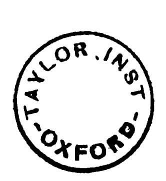
Ce n'est pas un lieu qui soit fait
Pour couvrir quelque acte mal fait,
Ny une demeure choisie
Pour commettre une vilenie;
Mais bien un lieu où fait sejour,
La douce paix, mere d'amour,
Et d'amitié et de concorde.
Icy n'a place la discorde,
Icy sont morts les mesdisans,
Icy de nuls propos cuisans
N'est la personne diffamée,
Mais ains d'eux la troupe aymée
Des neuf Muses pucelles sœurs
Y fait entendre ses douceurs;
Et maintenant dessus Parnasse,
Ni parmy les champs de la grace,
Dans Tempe tousjours verdissant,
Dans l'eau d'Eurote doux glissant,
Et dessus sa plaisante arene,
Apollon plus ne se promene,
Car d'eux il n'a plus de soucy,
Aimant mieux ce boccage icy.

De ce boccage, ton repaire,
Tu pourras bien, ô Thebain père!
O Thebain père, tu pourras
Sauver tes raisins des frimas;
Tu les pourras sauver encore
De l'animal qui les devore,
Et de ceux qui courent la nuict
Trop gourmans de ton jeune fruict.

De tel bienfait en contre eschange,
Tu gaigneras une loüange
Immortelle par l'univers,
Et mon Bertrand, de qui les vers
Coulent plus doux que sur Hymette,
La douce liqueur d'une avette
Te loü'ra d'une forte voix,
Tournant la couppe autant de fois
A sa plus desirable troppe
Qui baiseroit de fois Europe.

FIN.




TAYLOR . INST
-OXFORD-



NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

SUR LA MUSE FOLASTRE.

La *Muse folastre* est, sans contredit, le plus rare des recueils du même genre qui furent imprimés et réimprimés avec une sorte de concurrence libertine dans les vingt premières années du XVIIe siècle.

C'est cependant celui dont on a fait peut-être le plus grand nombre d'éditions. On peut aussi le considérer comme le premier de tous les recueils analogues et le prototype du genre.

La plus ancienne édition paraît être celle de *Tours*, 1600, in-16, qui est citée dans la *Biblioth. Stanleiana*, n° 346, mais qu'il n'a pas été donné aux bibliographes français de voir de leurs propres yeux et de décrire *de visu*.

Le *Manuel du Libraire* (5e édit.), auquel nous empruntons ce renseignement, nous offre la nomenclature de toutes les éditions qui ont passé de loin en loin dans les catalogues de ventes et que l'illustre doyen de la Bibliographie, M. Jacques-Charles Brunet, a probablement citées sans les avoir vues toutes dans le cours de sa longue carrière de bibliographe et de bibliophile. Voici cette nomenclature avec quelques additions :

—*Rouen*, 1603, 3 tom. en 1 vol. in-24. Cette édition porte, sur le titre, qu'elle est augmentée, ce qui constate l'existence d'une édition antérieure.

— *Lyon*, 1607, 3 part. in-12.

— *Paris, Jean Fuzy*, 1607, 2 part. en 1 vol. in-12 de 116 et 185 pp. Cette édition, qui contient les trois livres, est « de nouveau reveue, corrigée et augmentée. »

— *Rouen, Claude le Villain*, 1609, 3 vol. in-24.

— *Lyon, Barthélemy Ancelin, imprimeur ordinaire du Roy*, 1611, 3 part. in-12 de 81, 60 et 58 feuillets. Cette édition, qui présente quelques différences de texte avec les éditions de Rouen que nous avons eu l'occasion d'examiner, n'est pas, comme on pourrait le croire, incomplète des feuillets 73, 74, 76, 78 et 80 dans la première partie. Il y a eu sans doute des cartons exigés dans la pièce : *A la louange des cornes*, et ces cartons ont donné lieu à un numérotage fautif : ainsi le feuillet 73, portant la signature N, n'a pas de chiffraison et compte pour les deux feuillets 73 et 74 supprimés ; les feuillets chiffrés 77 et 79, avec les signatures N 3 et N 7, comptent également pour les feuillets absents 77, 78, 79 et 80. Les réclames de tous ces cartons indiquent qu'il n'y a pas de lacune dans le texte.

— *Rouen, Claude Le Villain*, 1615, 3 part. in-24 de 142 et 144 pp.

— *Rouen, Daniel Cousturier*, sans date, in-16.

— *Jene, de l'imprimerie de Jean Beitmann*, 1617, 3 part. in-24.

— *Rouen, Nicolas Cabut*, 1621, 3 vol. in-24. Le premier volume contient 72 feuillets chiffrés ; le second et le troisième, chacun 71 feuillets non chiffrés. Cette édition est une reproduction textuelle des éditions de Claude Le Villain, mais mieux imprimée.

— *Troyes, Nicolas Oudot*, sans date, 3 part. en 1 vol. in-24 ou in-32. M. J. C. Brunet dit que cette édition, plus belle que les éditions de Rouen, a dû paraître vers 1620.

— *Ibid.*, id. 1640, 3 part. in-16.

697

Aucune de ces éditions n'est accompagnée d'un privilége du roi.

« Ce charmant petit volume, dit Viollet Le Duc dans la seconde partie du *Catalogue des livres composant sa Bibliothèque poétique*, contient une quantité de pièces que je n'ai jamais trouvées ailleurs, bien différent en cela d'une foule de recueils qui se répètent les uns les autres. Quelques-uns sont imités du latin de Gilebert, de l'italien de Bembo; d'autres sont inconnus, tels que Bouterouc (*sic*), de l'Écluze, Vaurenard, Blenet, de la Souche, etc., et qui ne sont réellement pas plus mauvais que beaucoup de leurs confrères en réputation. »

Cette dernière phrase de Viollet Le Duc n'exprime pas du tout sa pensée; il a voulu dire que ces inconnus ne sont pas plus mauvais que des poëtes de la même époque, qui ont eu de la réputation et qui en gardent quelque chose. Au reste, le sieur de Bouteroue, que Viollet Le Duc défigure en *Bouterouc*, n'est pas un poëte inconnu, et l'on chercherait en vain parmi les poëtes ce *Vaurenard*, dont l'épitaphe est signée R. F. dans la *Muse folastre*.

On ne voit pas que la *Muse folastre*, quoique dépourvue de la sauvegarde d'un privilége du roi, ait été comprise dans les poursuites judiciaires qui furent dirigées en 1623 contre Théophile et ses amis, N. Frenicle et Guillaume Colletet, éditeurs du *Parnasse satyrique*. Il est vrai que cette *Muse folastre* ne renfermait pas de vers de Théophile, que le Parlement avait mis en cause comme athée.

L'éditeur de la *Muse folastre* ne se nomme pas , mais il est permis de le reconnaître dans un des auteurs du recueil, Paul de l'Écluse, qui y a inséré sous son nom, au folio 6 de la 2e partie (édit. de Lyon, 1611), une élégie *Sur la mort d'un Perroquet;* au folio 49 de la 3e partie, le *Bocage de Simphalier, dédié à monsieur Bertrand, advocat,* et sous ses initiales, P. D. L., cinq pièces dans la seconde partie.

Les noms de plusieurs poëtes sont imprimés en toutes lettres au bas des pièces qu'ils ont fournies au recueil ou bien que l'éditeur leur a empruntées sans aveu : Z. Blenet, dit Belair, de la Souche, C. Brissard et Beroalde de Verville. Les trois pièces qui portent la signature de ce célèbre écrivain tourangeau sont intitulées : le *Pallemail*, l'*Alchemiste* et le *Jeu du volant ou gruau*. Les deux dernières sont données mal à propos au sieur de Bouteroue dans les éditions de Rouen.

Les autres auteurs ne sont désignés que par leurs initiales : sept pièces signées R. F. ; deux pièces, G. N. ; deux, A. C. Chacun des anonymes, représentés par les initiales suivantes : F. R. D., A. C. B., P. C., F. G. L., A. F. B., B. A., ne figure que pour une seule pièce dans le recueil. On peut supposer cependant que le même poëte est désigné par les initiales A. C. et A. C. B. (Blaisois?), de même que les initiales F. R. D. (Dunois?) semblent ajouter seulement une qualification d'origine au nom propre de F. R. (François Rosset?).

Il serait bien difficile de retrouver les véritables noms que cachent ces initiales. Quant aux pièces qui n'offrent aucune espèce de signature, nous ignorons également à qui elles appartiennent.

On rencontre dans la première partie du recueil les *Folastries de Pierre de Ronsard non imprimées en ses œuvres*, dont le texte ne diffère pas sensiblement de celui qui a été imprimé à part en 1553 et 1584, sous le titre de *Livret des folastries*. La *Muse folastre* a recueilli, au folio 64, une neuvième *folastrie*, qu'elle n'attribue pas à Ronsard.

Nous avons reconnu, dans la 2e et la 3e partie, diverses *Mascarades*, qui ne sont que des extraits de ces curieux ballets de cour, dansés au Louvre et à l'Arsenal en présence de Henri IV, et dont les titres seuls ont été conservés dans les *Recherches sur les théâtres en France* par Beauchamps.



TABLE DES MATIERES

DU TROISIÈME LIVRE DE LA MUSE FOLASTRE.

La Muse Folastre

attributed to Paul de L'Écluse

15



